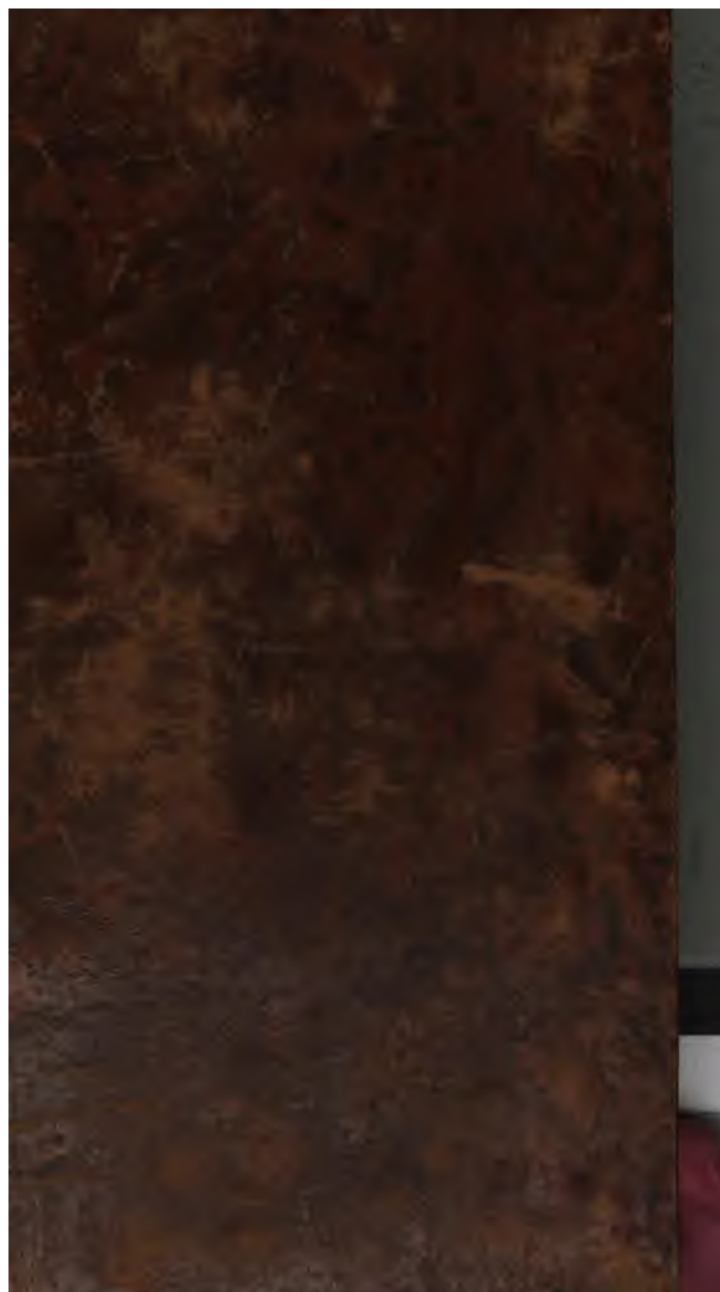
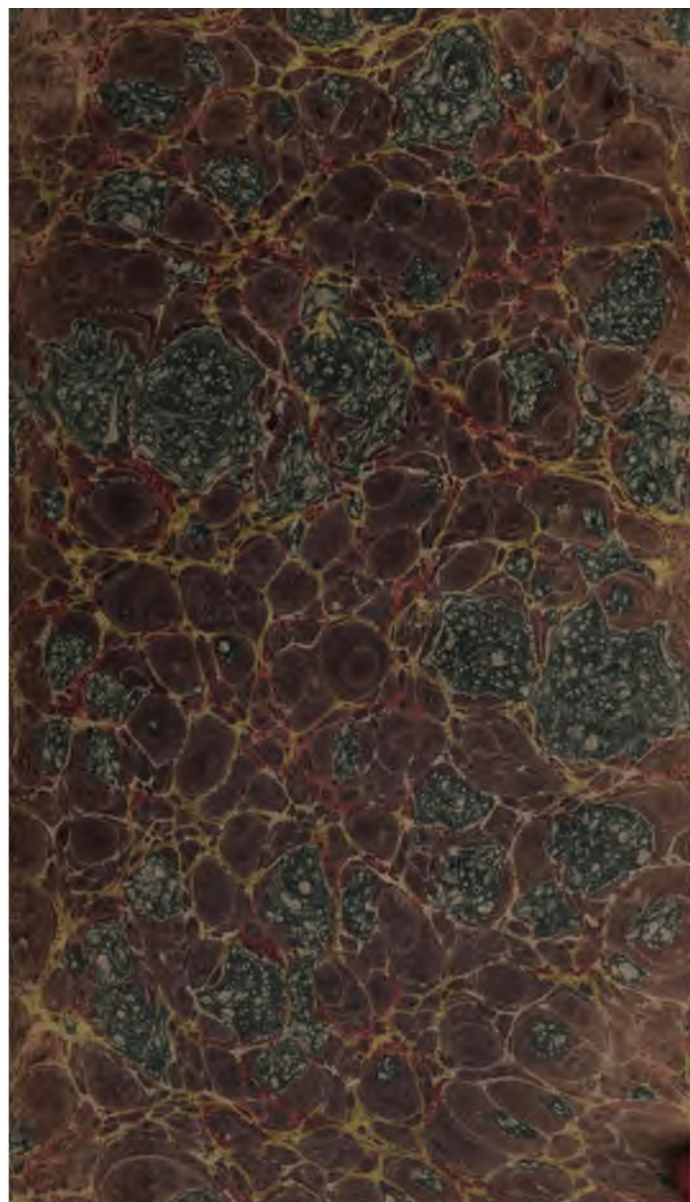



1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



LES

GRANDEURS DE MARIE.

IMPRIMERIE D'ABEL GOUJON,
A SAINT-GERMAIN-EN-LAYE.

LES

GRANDEURS DE MARIE,

OU

MÉDITATIONS

POUR CHAQUE OCTAVE DES FÊTES DE LA SAINTE-VIERGE;

PAR M. L'ABBÉ DUQUESNE.

TOME SECOND.



A PARIS,

CHEZ MÉQUIGNON-JUNIOR,

LIBRAIRE DE LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE,

RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, N° 9.

1833.

LES

GRANDEURS DE MARIE,

OU

MÉDITATIONS

POUR LES OCTAVES DES PRINCIPALES FÊTES DE LA TRÈS SAINTE VIERGE.

PRÉMIÈRE MÉDITATION.

SUR LA VISITATION DE LA TRÈS SAINTE VIERGE.

Marie, à l'exemple du Verbe anéanti, s'humilie autant que Dieu l'élève; elle tient sa dignité de Mère de Dieu cachée dans le silence, dans la soumission, dans la dépendance, et nous apprend par son humilité, à être humbles à proportion de notre élévation.

Que la gloire du monde enfle le cœur humain, c'est ce qui se voit tous les jours, parce qu'elle ne peut produire que de la vanité dans ceux qui la possèdent. Mais la gloire qui vient de Dieu, et qui ne se rapporte qu'à Dieu, fait naître une humble reconnoissance qui nous abaisse autant à nos propres yeux qu'elle nous élève aux yeux de l'Être-Suprême : c'est l'hommage qu'il exige de ses bienfaits, et lui-même l'a recommandé dans ses Ecritures. Plus vous serez élevé par ma grâce,

dit-il, plus je veux vous voir humbles en toutes choses. Qui jamais pratiqua plus parfaitement ce précepte que l'auguste Vierge que nous honorons? Rien de plus sublime, après la Divinité, que la maternité divine. Devenir mère d'un Dieu, c'est donner l'être à celui qui le donne à tout; c'est avoir droit de commander à celui dont relève tout l'univers : et c'est à cette gloire que toutes les filles de Juda aspiroient depuis tant de siècles; gloire que Marie ne pouvoit ni se dissimuler, ni se refuser à elle-même; gloire attachée à sa personne, et qui doit la suivre partout; gloire que Dieu seul est capable de comprendre, comme il est seul capable de la donner. Et au milieu de cette gloire elle fait paroître une humilité qui n'eut, et qui n'aura jamais d'exemple. Elevée au faîte de la grandeur, elle s'abaisse jusqu'au centre du néant. Oui, lui fait dire saint Ambroise, je vois bien que Dieu ne m'a choisie préférablement, que parce qu'il a vu moins de dispositions en moi que dans les autres filles d'Israël. Il a pris plaisir à déployer sa puissance sur ma foiblesse : il a regardé ma bassesse comme un moyen propre à faire éclater sa magnificence; dans le dessein qu'il avoit de s'anéantir, rien n'a pu l'attirer en moi que la vue de mon néant, il ne m'a choisie pour sa mère, que pour porter plus loin l'excès de ses humiliations. Des sentiments, Marie passe aux effets; quoi de plus humble, en effet, que le profond silence qu'elle garde sur les grandes choses qu'il a plû au Seigneur d'opérer en elle! Pas un mot n'échappe à sa bouche, l'humilité règne sur ses lèvres mêmes. Elizabeth et Joseph seront instruits de ces grandes merveilles, mais ce ne sera pas par son ministère; l'un les apprendra d'un ange, l'autre, de l'Esprit de Dieu.

Pour Marie, elle ne sait ce que c'est que de parler la première de sa maternité divine, elle ne saura non plus ni s'en élever, ni en exiger des prérogatives dans le royaume de son fils. Bien différente de cet orgueilleux séraphin, qui, charmé d'un éclat qu'il tenoit de Dieu, diroit dans son cœur : *Je monterai, je m'élèverai, je placerai mon trône sur les autres à côté de celui du Très-Haut.* Marie regarde en tremblant, l'éminente dignité qui l'approche plus près de Dieu que l'ange superbe; en sorte que plus elle se trouve élevée en grâce, plus elle s'abaisse et s'humilie par reconnoissance. Elle ne fait pas une démarche qui puisse trahir le secret de sa grandeur. Ravie de demeurer dans l'humiliation, elle désire seulement que la gloire de Jésus-Christ son fils soit connue dans tout le monde; et fidèle aux desseins de Dieu, qui lui assigne le silence pour son partage, elle laissera aux apôtres la conquête de l'univers, et ne se réservera que la prière, qui doit obtenir leurs victoires. Ce n'est point ici simplement modestie, humilité, c'est en quelque sorte le prodige des prodiges, le miracle des miracles. Marie se trouve élevée au faîte de la gloire; celui devant qui tout genou fléchit au ciel, sur la terre, dans les enfers, est devenu son fils, et il honorera par son obéissance les augustes prérogatives de sa maternité divine : mais de tous les droits que lui donne le titre de Mère de Dieu, Marie ne se réservera que le droit d'une dépendance plus soumise, d'une obéissance plus parfaite aux lois les plus pénibles et les plus humiliantes, d'une simplicité plus docile, d'une vie plus retirée.

Si cette Vierge sainte n'avoit été humble que dans l'obscurité de sa première situation, et si,

en changeant d'état, elle avoit changé de sentiment, l'exemple de son humilité n'auroit point assez de force pour toucher ceux qui sont élevés en dignité; l'exemple de sa vanité n'en auroit que trop pour les persuader : mais celle qui fait une profession si authentique de l'humilité, qui met toute sa gloire à s'anéantir, c'est Marie glorifiée de Dieu même, la Fille chérie du Père céleste, l'Epouse de l'Esprit-Saint, la Mère de son Dieu, qui, loin de se méconnoître, ne sait que s'abaisser, et avouer qu'elle n'est rien. C'est la Mère d'un Dieu qui proteste, à la face du ciel et de la terre, que l'élévation, loin d'être un titre de vanité et de présomption, n'est qu'un engagement plus indispensable à l'humilité; que plus on est élevé au-dessus des hommes, plus on est obligé de se mettre au-dessous de Dieu. Qu'il est rare cependant, dit Saint-Bernard, de se conserver dans l'humilité, lorsque l'on est honoré et applaudi! aussi, Dieu n'a-t-il rien à refuser à cette vertu, lorsqu'elle se soutient parmi les applaudissements et les honneurs. Pour Marie, ajoute ce saint Docteur, elle est la plus glorieuse des mères, parce qu'elle est la plus humble des Vierges. Ce qui lui inspire ces sentiments, c'est la vue réfléchie de l'objet qui lui est si intimement uni. Elle voit à la vérité un Dieu renfermé dans son sein; quel honneur! quelle gloire! mais un Dieu caché, un Dieu, pour ainsi dire, anéanti; et l'exemple de ce Dieu humilié, l'engage à renfermer sa dignité dans le plus profond silence. En effet, quel autre principe de religion pouvoit lui faire garder un secret inviolable sur le grand mystère qui venoit de s'opérer en elle pour le salut du monde? Jamais nouvelle ne devoit plus tôt se publier. Elle n'étoit pas venue du

ciel pour être ignorée sur la terre. Nulle défense expresse n'empêchoit de la révéler. La manière même dont elle avoit d'abord été annoncée, sembloit inviter à la répandre. L'ange du Seigneur avoit dit à Marie qu'elle alloit concevoir le Fils du Très-Haut, le Sauveur de tous les hommes, le Roi de tous les siècles. Après une déclaration si importante, quelle langue, si retenue et si modeste, ne se fût pas fait un scrupule de se taire, et un devoir de parler! Devoir de charité envers tant d'ames ferventes, qui languissoient dans le désir, et qui soupiroient dans l'attente de leur libérateur : devoir de reconnoissance envers Dieu, qui veut être remercié pour toutes les faveurs qu'il accorde, et de toutes les créatures qu'il favorise : devoir surtout de fidélité envers un chaste et fidèle époux, qui, faute d'être instruit de ce bonheur inespéré, alloit être exposé à l'épreuve la plus rude : le soupçon le plus flétrissant menace la plus pure des Vierges ; Joseph sera sur le point de s'en séparer : en un mot, si l'opération du Saint-Esprit n'est bientôt reconnue, Marie va essuyer le plus cruel affront, et devenir un scandale dans sa nation. Que de raisons du moins en faveur de quelque confidence secrète!

Pour justifier, dans une rencontre si délicate, le parti du silence, il falloit une autorité au-dessus des lois ordinaires, et il n'y avoit que l'humilité qui pût l'embrasser. Mais cette autorité victorieuse, cette humilité triomphante, c'étoit l'exemple d'un Dieu fait chair. Du sein virginal où il s'est incarné, ce Verbe divin fait comprendre par avance à son humble mère la vérité qu'il vient apprendre au monde entier rempli d'orgueil. Je vous ai donné l'exemple, lui dit-il, afin

LES

GRANDEURS DE MARIE.

condition pouvoit avoir des titres et des droits que n'eût point la maternité divine; comme s'il étoit des hommes qui ne fussent point assujettis aux lois dont la mère d'un Dieu ne fut point exempte? Car, et c'est la réflexion de saint Bernard, Marie avoit trouvé le moyen de plaire à Dieu indépendamment de la maternité divine; mais une fois revêtue de ce titre auguste, elle ne pouvoit continuer de lui plaire que par son humilité. Sans être mère par une fécondité miraculeuse, sans même être vierge, Marie auroit pu trouver place dans le royaume de Dieu; mais, sans être humble, elle en auroit été exclue. Or, le Seigneur nous le pardonnera-t-il, et devrions-nous nous le pardonner à nous-mêmes, d'affecter une indépendance que n'eut point la mère de notre Dieu, de rougir d'un joug dont elle fit sa gloire, de vouloir être plus qu'elle, tandis qu'elle est si grande devant Dieu, et que, comparés à elle, nous sommes si petits? Disons plus, la mère d'un Dieu a su être humble dans son élévation et malgré son élévation. Que deviennent donc ces incompatibilités chimériques de l'élévation de son rang et des abaissements de l'humilité chrétienne? Marie a pu être mère de Dieu et être humble : elle a été humble, et n'a point avili l'auguste qualité de Mère de Dieu.

Ce n'est pas tout, continue saint Chrysostôme, non-seulement la mère d'un Dieu a pu être humble sans déshonorer la maternité divine, mais elle n'a jamais paru plus mère de Dieu, et plus digne de l'être, qu'en paroissant humble. Comment cela? parce qu'alors parurent deux prodiges également incroyables, et dont l'un servit à la gloire de l'autre : un prodige de grandeur dans l'humilité, et d'humilité dans la grandeur. L'hu-

milité honorée par la maternité divine, puisque, sans l'éclat que lui donne la maternité divine, l'humilité de Marie ne seroit qu'une humilité obscure et renfermée dans le secret de son cœur. La maternité divine honorée en quelque sorte par l'humilité, puisque, par l'humilité, Marie a augmenté le mérite et la grandeur d'ame, la grandeur propre et personnelle de la mère d'un Dieu. Ainsi, l'une prête à l'autre les rayons de sa gloire; quelle erreur donc de regarder l'élévation comme dispensant du devoir de l'humilité, ou l'humilité comme incompatible avec l'élévation! Eh! peut-on ignorer que telle est la sagesse et le prodige de l'humilité chrétienne, qu'elle sait humilier le grand sans avilir la grandeur, éviter également la hauteur qui excite la haine, et les bassesses qui attirent le mépris, ôter à la grandeur sa fierté, sans lui ôter son empire, et lui donner ce qui gagne l'amour, sans lui enlever ce qui concilie le respect? L'humilité est le fondement de toutes les vertus, et la source de la véritable grandeur. Qu'on ne nous demande donc pas comment on peut conserver cette vertu dans l'élévation. Afin d'être humble, il fallut que Marie parvînt en quelque sorte à s'ignorer et à se méconnoître. Mais, nous autres, pour être humbles, il ne faudroit que nous étudier, et nous sonder nous-mêmes. Pécheurs que nous sommes, pécheurs en toute manière, et de là même, dignes de confusion, comment ne nous rendons-nous pas justice, en gémissant sur ce fond de corruption qui est en nous, et en avouant que, coupables devant Dieu, nous ne méritons que des châtiments?

O Vierge sainte! obtenez-moi la grâce d'imiter l'admirable vertu dont vous nous donnez un

exemple si rare, et qui vous fit éloigner de votre cœur tous les mouvements de l'amour-propre, en reconnoissant votre néant, et rapportant uniquement à Dieu la gloire de tous les prodiges qui se sont opérés en vous; qu'à la vue d'une humilité aussi profonde, il ne reste plus d'enflure dans nos cœurs. Mère, et en quelque sorte maîtresse de celui qui commande dans le ciel et sur la terre, vous n'êtes occupée que de votre bassesse. Ah! comment moi, qui ai tant de raisons de m'humilier, serais-je assez malheureux pour donner entrée à l'orgueil? Faites, par votre secours, que de quelque grâce que Dieu m'honore, à quelque degré qu'il m'élève, je n'oublie jamais mon indigence, mes misères, et que toujours mon premier soin soit de m'humilier. Faites que je n'oublie jamais que Dieu résiste aux orgueilleux, et donne ses grâces aux humbles; qu'un cœur superbe sera confondu, mais qu'un cœur sincèrement humble sera béni du Seigneur dans le temps et dans l'éternité.

Ainsi soit-il.

DEUXIÈME MÉDITATION.

SUR LA VISITATION DE LA TRÈS SAINTE VIERGE.

Marie joint ici à l'humilité la plus profonde, la charité la plus tendre, et le zèle le plus ardent. A peine a-t-elle conçu le Sauveur du monde par l'opération du Saint-Esprit, à peine a-t-elle appris de l'archange Gabriel la grossesse d'Elisabeth, sa cousine, qu'elle se transporte dans la maison de Zacharie, et passe près de trois mois auprès de cette bienheureuse mère, dont le Ciel avoit écouté les vœux, en lui accordant un fils, qu'elle devoit donner bientôt au monde; ainsi la Visitation de Marie peut être considérée d'abord comme un mystère de charité et d'humilité.

A peine l'ange du Seigneur, dit saint Ambroise, eut-il annoncé à Marie les merveilles qui devoient s'opérer en elle, et, pour gage de l'accomplissement de sa promesse, lui eut-il cité l'exemple de sa cousine Elisabeth, qui, stérile depuis long-temps, et déjà dans une vieillesse avancée, avoit cependant conçu un fils, qu'elle croit devoir aller la féliciter d'une fécondité d'autant plus heureuse, que le fruit en a été plus ardemment désiré, et plus long-temps attendu. Aussitôt *elle se lève,* dit l'Evangile, *elle part en diligence, traverse les montagnes* de la Judée, arrive dans la ville sacerdotale de la tribu de Juda, où résidoit Zacharie, et y demeure pendant plusieurs mois. Ne croyons pas, dit saint Ambroise, qu'incrédule sur l'oracle qui lui est annoncé, elle aille chercher à s'instruire par elle-même de ce fait si

extraordinaire : *Non incredula de oraculo*. Ne croyons pas que, remplie de l'idée des merveilles qui se sont opérées en elle, elle cherche des témoins et des admirateurs ; que doutant qu'il puisse être dans le monde une ame digne d'être donnée pour exemple de ce qui s'est fait en elle, elle aille faire ostentation des augustes prérogatives dont elle a été gratifiée : *Non dubitans de exemplo*. Ne croyons pas enfin que la curiosité anime sa démarche, qu'excitée par une nouvelle aussi singulière que celle de la fécondité d'une femme déjà vieille et stérile, cette même curiosité se déguise en elle sous le voile d'une politesse prétendue, pour avoir occasion de se satisfaire : *Non incerta de nuntio*. Ces soupçons ne peuvent tomber sur une vierge dont Elisabeth loue expressément la foi en la saluant, et qui, par son humilité, n'a voulu être regardée que comme la servante du Seigneur, lors même qu'on lui annonçoit qu'elle avoit été choisie pour en être la mère. Des vues plus saintes la conduisent. Elle veut faire à une famille qu'elle chérit, tout le bien dont elle se sent capable. Dans ce dessein, elle interrompt le repos de sa solitude, entreprend un voyage pénible. Pourquoi ? c'est qu'il s'agit de porter la lumière à ceux qui ne l'ont pas encore, de l'augmenter dans ceux qui l'ont déjà ; d'assister sa parente, et de lui procurer tous les secours nécessaires. Marie n'est encore mère qu'aux yeux de Dieu ; l'enfant qui vit dans son sein ne paroît point aux yeux du monde, mais elle ne diffère pas de répandre au dehors la grâce et le salut dont elle est dépositaire. Elle comprend que ce trésor ne lui a été confié qu'à l'avantage des hommes, et que, tout caché qu'il est, il ne doit pas être inutile. Elle court en faire part à cette heureuse famille,

où l'Eternel préparoit le précurseur qui devoit annoncer l'avènement du Messie. Elle n'attend pas qu'on l'ait invitée, ni qu'on l'ait prévenue, elle fait toutes les avances, et les fait avec zèle. La charité est le motif de sa visite, et l'humilité, compagne inséparable de cette vertu, est le principe de sa démarche. Sans s'élever de sa nouvelle dignité, elle prévient sa cousine, et dans la visite, et dans le salut qu'elle lui rend. La première en grandeur, elle est encore la première en humilité. Ici elle ne se déclare pas seulement la servante du Seigneur, mais elle devient effectivement la servante d'une simple femme. Ainsi le mystère de la visite de Marie est-il spécialement le mystère d'une charité véritablement humble. Entre les divins caractères de la charité, il y en a deux que saint Paul nous a marqués spécialement; savoir: que la charité n'est point envieuse, qu'elle est au contraire officieuse et bienfaisante: *Caritas non emulatur, caritas benigna est.* Ainsi deux défauts directement opposés à la charité, sont, ou dérober au prochain le bien qu'il possède, et de le regarder au moins d'un œil jaloux; ou de lui refuser le bien qu'il n'a pas, mais qui cependant lui est nécessaire, et qu'il ne tient qu'à nous de lui procurer. Or, deux vertus corrigent ces deux défauts; et Marie nous en présente aujourd'hui le modèle. Car, en premier lieu, loin d'envier le bonheur d'Elisabeth, elle va prendre part à sa joie, et la féliciter. En second lieu, parce que dans une grossesse toujours dangereuse par elle-même, encore plus par son retardement et l'âge avancé de la mère, Elisabeth demandoit de plus grands soins, Marie va partager sa peine, et l'assister de tout son pouvoir. Excellentes leçons que nous fait une conduite si désintéressée et si droite! Que ce

de nous, nous n'estimons rien que par rapport à nous-mêmes, et par le fruit que nous en recueillons pour nous : d'où il s'ensuit que tout ce qui est gain pour les autres, nous le comptons comme une perte pour nous. Les élever, c'est, ce semble, nous abaisser ; les enrichir, c'est, ce semble, nous dépouiller ; contribuer au bonheur de leur vie, c'est faire, ce semble, le malheur de la nôtre. De là cette jalouse envie, par où le péché, dit l'Apôtre, s'est introduit dans le monde, par où il s'y maintient et s'y perpétue ; cette envie, qui rompt le lien des plus vives amitiés, qui trouble la paix des cœurs même les plus pacifiques, qui renverse l'ordre des sociétés les plus régulières ; cette envie d'où sont venus, et d'où naissent encore tant de maux qu'on éprouve dans le monde. De là, à la vue de certains objets qui nous blessent, parce que leur éclat nous obscurcit, ces airs froids et indifférents, ces airs dédaigneux et méprisants, ces airs embarrassés, forcés, déconcertés. De là, sous un visage que l'artifice épanouit sous les dehors les plus ouverts en apparence, ce fiel qui aigrit l'ame, ce ver qui la ronge, ce poids qui la presse, et dont on a tant de peine à se délivrer. De là les réflexions, les raisonnements sans fin, les dépits secrets, les mots qui échappent, les traits de satire, une disposition habituelle à censurer tout, à diminuer tout, à tout interpréter selon ses idées et ses désirs, ou plutôt selon ses ressentiments et ses chagrins. De là enfin, les intrigues, et quelquefois même les éclats et les scandales. Jusqu'où ne pourroit-on pas pousser ce détail ? Puisse l'exemple de Marie, si opposé à la malignité du cœur de l'homme, guérir au moins la perversité du nôtre !

C'eût été peu pour la charité de Marie que des paroles et des sentiments, si ses sentiments et ses paroles n'eussent été soutenus par des effets. Non-seulement la charité n'est point envieuse, mais elle est officieuse et bienfaisante. On ne voit que trop dans le monde de ces charités stériles et sans fruit, qui s'en tiennent à de vains discours. Ardentes dans les protestations, libérales dans les offres, combien peu sont efficaces dans la pratique! Telle est cependant la charité dont se vante même la plus grande partie d'un monde tout extérieur, et tout superficiel. Jamais plus de démonstrations, plus de cérémonies, plus d'empressements affectés, plus d'art, et moins d'effets. Les preuves de la charité de Marie, ce sont les services réels qu'elle rend à sa cousine, et les devoirs officieux dont elle s'acquitte envers elle. Faut-il pour l'assister interrompre les douceurs de sa solitude, l'attrait si flatteur de la contemplation, à laquelle elle s'est plus que jamais livrée, depuis qu'elle est mère de Dieu? rien ne lui coûte. Elle sait que la véritable charité est agissante, et que, comme reine des vertus, elle a des droits au-dessus de tous les goûts de la piété la plus sensible; aussi, pour suivre le mouvement et l'impression de celle qui l'anime, il n'y a rien qu'elle ne soit disposée à lui sacrifier, fût-ce même l'union la plus intime avec Dieu. Mais est-ce quitter Dieu alors? Non, répond le saint auteur du livre de l'Imitation; ou si c'est le quitter, c'est quitter Dieu pour Dieu, puisque c'est le quitter pour lui plaire. Malgré tous les prétextes qui pouvoient donc s'opposer à la démarche de Marie, malgré sa dignité, son rang, comme Mère de Dieu, malgré le soin qu'elle doit prendre d'elle-même, puisqu'elle est enceinte aussi bien

que sa cousine, et enceinte d'un Dieu, sa charité bienfaisante ignore tous ces égards de prééminence, de prudence humaine, et de précaution. Elle n'a qu'un but, qui est de faire du bien. Dès qu'elle l'entrevoit, elle s'y porte sans délai, et sans autre vue que le bien même : faut-il donc, avec une constance infatigable, prolonger ses soins, et les étendre jusqu'à l'entière délivrance d'une grossesse dont le terme n'est pas encore venu? toujours assidue aux devoirs qu'elle s'est prescrits, Marie se tient auprès d'Elisabeth près de trois mois, et ne se retire point qu'elle ne voie enfin la mère du saint précurseur heureusement délivrée. Se trouve-t-il encore beaucoup de ces ames généreuses et secourables dans les nécessités et dans les peines du prochain? Avons-nous devant les yeux moins d'objets dignes de notre charité, de notre zèle, et capables de l'exciter? Sommes-nous obligés d'aller au-delà des monts pour les trouver? Sommes-nous dépourvus de tous moyens pour les aider? Dieu les a-t-il abandonnés, et nous permet-il de les abandonner? Hélas! les afflictions se multiplient de toutes parts, les calamités se répandent partout, et la charité se resserre : au milieu de toutes les misères, à peine compte-t-on quelques œuvres de miséricorde.

Le feu allume le feu, dit un saint Père; aussi quels sentiments la charité de Marie produit-elle dans le cœur d'Elisabeth, et comment Elisabeth s'empresse-t-elle d'y répondre? Marie va prendre part au bonheur d'Elisabeth, et lui offrir son secours; mais de quel accueil Elisabeth paie-t-elle l'insigne faveur qu'elle reçoit? De quels éloges relève-t-elle les grandeurs de Marie? O l'heureux commerce de charité, dont l'esprit de Dieu est

le nœud sacré! Ce fut alors qu'on vit parfaitement d'accord, sans déguisement, sans flatterie, sans intérêt, deux personnes d'un sexe si sujet aux délicatesses, aux retours fâcheux, et à l'amour de soi-même. Liaison ferme et durable qui ne fut sujette ni aux changements, ni aux divisions; union trop parfaite pour se démentir en rien, non-seulement durant les trois mois qu'elles passèrent ensemble, mais tant que durèrent les années de l'une et de l'autre; ou plutôt union qui sera aussi permanente que l'éternité qui les tient encore plus étroitement unies. Liaison sainte et bien éloignée de toutes les profanes idées du siècle, parce que l'ame de cette société fut uniquement la charité de Dieu. Quelles en furent en effet les plus communes occupations? Les pieux exercices, les louanges divines, la méditation des oracles sacrés, les conversations, les entretiens, tout y est vraiment céleste. Quel en fut le fruit? *Mille bénédictions de la part du Ciel*, le plus prompt avancement et la plus sublime perfection. Heureux les cœurs que la piété unit! Mais où les trouver ces cœurs chrétiens, et que cherchons-nous dans les liaisons les mieux assorties? On y cherche pour l'ordinaire un intérêt solide; on veut s'avancer, se maintenir, et on a besoin d'appui. On y cherche une vanité ridicule; on se fait gloire d'avoir accès auprès de certaines personnes distinguées. On y cherche une satisfaction toute naturelle; une sympathie d'humeur, des inclinations semblables : voilà ce qui en forme le nœud, et ce qui l'entretient. De là, que sont communément toutes les liaisons du monde; l'expérience nous apprend qu'elles sont fausses et trompeuses, vides et inutiles, souvent si délicates que le moindre souffle les altère; si incon-

stantes qu'un jour les rompt, un autre les renoue, et presque toujours dangereuses, pour ne pas dire criminelles, sous le voile même de la piété.

O Vierge sainte! faites que votre exemple et celui d'Elisabeth nous apprennent enfin quels sont les caractères de la vraie charité, et comment nous devons nous comporter dans le commerce de la vie humaine, quels dangers nous y devons craindre, quels écueils nous y devons éviter, de quelles précautions nous y devons user, ce que nous en devons bannir, ce que nous y devons rechercher, enfin de quelle manière nous pouvons les sanctifier, et ce que nous devons pratiquer, pour parvenir, par la véritable charité, à la gloire éternelle.

Ainsi soit-il.

TROISIÈME MÉDITATION.

SUR LA VISITATION DE LA TRÈS SAINTE VIERGE.

Marie, par la présence de Jésus-Christ, qu'elle porte dans son sein, inspire Elisabeth, sanctifie Jean-Baptiste, bénit la maison de Zacharie et tous ceux qui la fréquentent; ainsi la Visitation de cette Vierge sainte peut être considérée comme un mystère de sanctification.

MARIE ayant traversé les montagnes de la Judée, et étant arrivée dans la ville sacerdotale de la tribu de Juda, où Zacharie avoit établi sa demeure, entra dans sa maison, dit saint Luc, e salua son épouse. A sa voix, Elisabeth fut tout à-coup remplie de l'Esprit-Saint. En effet, d Origène, jusqu'à ce que celle qui porte dans so

sein l'Auteur de la grâce soit venue à elle, nous ne lisons pas qu'elle ait reçu cette abondante effusion de grâces. Mais sitôt que la voix de Marie a retenti à son oreille, quelles lumières se répandent dans son esprit, de combien de mystères se trouve-t-elle instruite! Elle voit un Dieu dans le sein de Marie, et aussitôt elle rentre profondément dans l'humble sentiment de sa bassesse. Une espèce de combat d'humilité et de charité s'élève entre ces deux parentes. C'est à qui s'abaissera davantage, à qui célébrera avec plus de magnificence les miséricordes du Seigneur. Ce n'est point ici une visite de pure cérémonie. La première entrevue ne se passe point en honnêteté de paroles, en éloges réciproques et mutuellement renvoyés avec art; vaine civilité que s'épargnent volontiers l'un à l'autre des cœurs véritablement amis. Tout ce qu'elles ont d'obligeant à se dire, se tourne en actions de grâces pour le Seigneur. Dans la surprise dont Elisabeth a peine à revenir, et qu'elle ne peut bien exprimer, en voyant la Sainte-Vierge, et en entendant ses paroles, elle élève la voix, et, touchée de la plus vive reconnoissance, elle s'écrie: *D'où me vient ce bonheur, que la mère de mon Dieu vienne vers moi?* Ce qui fait le sujet de sa reconnoissance, dit saint Ambroise, c'est qu'elle est persuadée que la grâce qu'elle reçoit, ne lui est point faite en vue d'aucun mérite qui soit en elle, mais qu'elle est un pur effet de la bonté du Seigneur. Aussi, de quel accueil paie-t-elle cette insigne faveur! de quels éloges relève-t-elle les grandeurs de Marie! *Vous êtes bénie entre toutes les femmes. Le fruit que vous portez dans votre sein est béni. Tout ce qu'on vous a prédit s'exécutera,* et l'ange de Dieu ne vous a rien promis

de si grand qui ne s'accomplisse, *parce que vous* avez été fidèle, et que vous *avez cru*. O Vierge sainte! *je n'ai pas plus tôt entendu votre voix, lorsque vous m'avez saluée, que mon enfant a tressailli de joie dans mon sein.*

Qui jamais entendit rien de semblable, et que de merveilles se trouvent ici rassemblées! Deux femmes, de part et d'autre, qui se saluent, l'une vierge, l'autre stérile, et néanmoins toutes deux enceintes et mères : Marie, mère d'un Homme-Dieu, et par-là même mère de Dieu; Elisabeth, mère d'un homme, seulement homme, mais le précurseur de l'Homme-Dieu. Ce n'est pas assez; parmi les saints embrassements d'Elisabeth et de Marie, du sein de leurs mères, où ils sont renfermés, dit saint Chrysostôme, deux enfants, se parlant sans se voir, ou s'entendant sans se parler, exercent déjà l'un et l'autre, et avant que de se produire au monde, les différentes fonctions pour lesquelles ils sont venus; Jésus-Christ, l'office de Sauveur, par la grâce qu'il communique à Jean-Baptiste; et Jean-Baptiste, les sentiments de joie qui le font tressaillir, et qui commencent à annoncer la présence de Jésus-Christ. N'examinons pas par quel prodige Jean-Baptiste, à peine conçu depuis six mois, a pu connoître avant que ses yeux fussent ouverts, s'expliquer avant que sa langue fût déliée, agir avant qu'il fût maître de ses actions. Tous les saints Pères, d'un consentement unanime, conviennent que Dieu seul fut l'auteur de ce miracle, et que cette sainte allégresse de Jean-Baptiste fut l'effet de la vertu du Saint-Esprit, qui descendit sur lui, et le sanctifia. Tous estiment que ce mouvement surnaturel se fit en lui avec l'usage de la raison et de la foi, qui, dans ce moment, lui furent

données par un miracle de la toute-puissance de Dieu. C'est, ajoutent-ils, un avantage particulier de saint Jean, de ce que le Soleil de justice ait pénétré le sein de sa mère, pour dissiper en lui les ténèbres de l'ignorance et du péché; c'est son privilége, de ce que le premier signe de vie qu'il donne est un mouvement de joie, au lieu que les autres enfants commencent, en venant au monde, par pousser des cris et répandre des larmes. Il étoit dans le ciel avant que d'être sur la terre, dit, entre autres, saint Pierre Chrysologue; il fut animé de l'esprit de Dieu avant que de l'être de celui de l'homme; il reçùt le don de la grâce avant que son corps fût tout-à-fait formé; en un mot, il commença à vivre pour Dieu avant que de vivre pour soi. Ne soyons pas surpris après cela, si le Sauveur déclare qu'entre les enfants des hommes, il n'en est point né de plus grand que Jean-Baptiste. On diroit qu'au moment de la visite qu'il lui rend, ce Verbe divin, à peine formé lui-même dans les chastes flancs de Marie, s'adressant à ce saint précurseur, et l'animant de la force d'en haut, lui fit entendre ce que Dieu disoit à Jérémie : J'ai pensé à vous avant que de vous créer. Après vous avoir créé, je vous ai sanctifié, avant que de vous faire naître. Mais c'est afin qu'après votre naissance, et dans tout le cours de votre vie, vous soyez mon prophète, ou plutôt le prophète de toutes les nations : *Priusquam te formarem in utero, novi te; et antequàm exires de vulvâ, sanctificavi te, et prophetam in gentibus dedi te.* A peine, en effet, saint Jean a-t-il entendu ces paroles, qu'il commence, dans le sein de sa mère, la fonction de précurseur de Jésus-Christ. Il ne peut encore, dit saint Augustin, se servir de son doigt pour le montrer,

ni de sa langue pour enseigner où on peut le trouver; il se sert de tout son corps pour le faire connoître par un tressaillement miraculeux.

Mais en quoi Marie contribue-t-elle à ce mystère de sanctification? Nous ne prétendons pas que la mère de Dieu ait sanctifié par elle-même Jean-Baptiste. Elle est bien le canal par où la grâce nous est communiquée; mais elle n'en est pas la source. C'est par elle que nous vient ce don céleste; mais ce n'est pas d'elle qu'il vient; et, à parler dans toute la rigueur des termes, nul autre que Jésus-Christ même ne donna au divin précurseur cette sainteté anticipée qui le distingua du reste des hommes. Cependant le Ciel a ses ministres pour l'exécution de ses desseins; il a ses anges, qui portent ses ordres; il a ses médiateurs, qui distribuent ses grâces. Or, voilà l'office de Marie dans la sanctification de Jean-Baptiste. Elle s'y emploie, 1° selon les vues de la Providence sur elle, et pour obéir au choix de Dieu; 2° par le propre mouvement de son cœur, et par cette heureuse inclination que lui a donnée la nature, et qu'a perfectionnée la grâce de Dieu. Elle porte Jésus-Christ dans son sein, et la charité la presse d'aller communiquer la grâce à Saint-Jean encore renfermé dans celui de sa mère. Jésus fait par elle ce qu'il n'est pas encore en état de faire sans elle, et elle fait avec lui ce qu'elle ne pourroit faire sans lui. Sans doute saint Jean est sanctifié par la présence de Jésus-Christ; mais c'est une grâce qui lui est faite par le ministère de la Sainte-Vierge, et voilà ce qui doit nous porter à avoir pour elle la plus grande dévotion, et, après Dieu, à mettre en elle toute notre confiance, puisque, comme dit *ici saint* Bernard, elle est le canal par où le Sei-

gneur se plaît à faire passer les grâces qu'il veut communiquer aux hommes. Adressons-nous donc à elle dans tous nos besoins ; nos prières peuvent-elles manquer d'être exaucées, quand elle y joindra les siennes ? Elle est l'avocate et le refuge des pécheurs ; à qui pourroient-ils avoir recours pour demander à Dieu la grâce de leur conversion, si ce n'est à la mère des miséricordes ? Ne doutons pas qu'ils ne l'obtiennent, quand ils la prieront sincèrement d'intercéder pour eux. Cherchons la grâce, dit saint Bernard, et cherchons-la par Marie. Que ne devons-nous pas espérer de son secours ! C'est un talent qu'il ne tient qu'à nous de faire valoir ; il peut nous profiter au centuple, et il *le* doit ; mais en avons-nous jusqu'ici connu le prix ?

Il est donc non-seulement certain, mais évident, que Dieu, dans le mystère de la Visitation de la Sainte-Vierge, eut spécialement en vue de faire passer à Jean-Baptiste les prémices de la grâce de Jésus-Christ, et de son avènement parmi nous ; que l'ayant choisi pour précéder et annoncer ce Messie qui venoit effacer les péchés du monde, Dieu voulut d'abord le guérir des mortelles atteintes de ce péché dont nul homme n'est exempt, et que le malheur de notre origine nous a rendu comme naturel ; que Dieu voulut éclairer son esprit, purifier son cœur, et combler son ame de tous les dons du salut. Tel étoit le dessein de Dieu ; mais qu'étoit nécessaire la présence de Marie ? qu'étoit même nécessaire celle de Jésus-Christ pour l'accomplissement de ce dessein ? Et n'étoit-ce pas assez de cette vertu divine, dont les saintes et invisibles opérations ne dépendent ni des occurrences, ni des lieux ? Il est vrai, répondent les interprètes, que le fils de Dieu pou-

uns, soumission dans les autres, fidélité en tous. Mais allons au principe, qui est surtout Marie, la toute-puissante protectrice des hommes, et la leur en particulier; Marie, dont elles ont hérité du nom, comme elles ont hérité de ses vertus. Malheur à celles qui perdroient ce saint héritage, à celles qui se le laisseroient enlever! Malheur à nous-mêmes, chrétiens, si, étant les frères, les membres, la précieuse conquête de Jésus-Christ, nous ne nous sentions pas animés d'un zèle ardent pour aspirer à la sainteté où Jésus-Christ nous appelle, et pour y atteindre sur les traces de Jésus-Christ même! Que nous manque-t-il pour cela? Nous avons le même médiateur, puisque c'est le même Jésus-Christ, aussi près de nous dans son sanctuaire et sur son autel, qu'il le fut de Jean-Baptiste dans la maison de Zacharie. Nous avons la même médiatrice, puisque c'est la même mère de Dieu, aussi puissante, plus puissante encore pour nous dans le séjour de la gloire, qu'elle ne le fut dans cette vallée de larmes pour Jean-Baptiste.

Oui, Vierge sainte, et le mystère de votre Visitation en est une preuve indubitable, du moment que vous aurez élevé vers Dieu, en notre faveur, cette même voix qui fit tressaillir Jean-Baptiste dans le sein de sa mère, toutes les puissances du ciel en seront émues, tous les trésors de la grâce descendront sur nous, et nous obtiendrons les secours nécessaires pour parvenir à la gloire.

Ainsi soit-il.

QUATRIÈME MÉDITATION.

SUR LA VISITATION DE LA TRÈS SAINTE VIERGE.

Marie célèbre les grandeurs de Dieu, satisfait au zèle dont elle se sent animée pour sa gloire, et publie ses miséricordes envers elle; ainsi sa Visitation peut être considérée comme un mystère de reconnoissance envers Dieu.

QUAND une ame est sensible aux bienfaits, il est difficile qu'elle puisse cacher les sentiments de sa reconnoissance; cependant il y a des rencontres où l'on est forcé quelquefois de se taire, mais au moins parle-t-on alors selon qu'il est libre de parler. On ménage toutes les occasions d'ouvrir son cœur. Ce qu'on ne peut produire au grand jour, on le donne secrètement à entendre, dès qu'il se trouve des personnes capables d'une telle confidence; et l'on se dédommage en quelque manière, dans le particulier, du silence qu'on est obligé de garder dans le public. Voilà ce que fait Marie dans ce mystère. Elevée à la plus haute dignité dans le choix de Dieu, elle eût voulu pouvoir hautement célébrer ses bontés, et révéler au monde entier ce qui lui avoit été annoncé par le ministère de l'ange. Mais le temps n'étoit pas encore venu de s'expliquer; et le Ciel a ses moments, qu'il falloit attendre. Que fait-elle? Elle sait que la connoissance des merveilles opérées en elle sera communiquée, si elle ne l'est déjà, à Zacharie et à Elizabeth, et que l'un et l'autre ne peuvent qu'en bénir le Très-Haut : elle se rend au milieu d'eux, portée, pour ainsi dire, sur les ailes de la grâce. Et en effet, Elisabeth, en le

voyant, est remplie de l'Esprit-Saint, dit l'Ecriture, et publie à haute voix le grand mystère de l'incarnation du Verbe, en s'écriant : *Vous êtes bénie entre toutes les femmes, et le fruit de votre ventre est béni. D'où me vient ce bonheur, que la mère de mon Dieu vienne vers moi?* A ce moment le cœur de Marie se dilate, sa reconnoissance éclate : écoutons-la s'exprimer elle-même. Quels cantiques de louange! quels oracles sortent de sa bouche! Que pense-t-elle? Que dit-elle? Quelle noblesse, et quel feu tout ensemble! tout rend témoignage à son cœur, et ses paroles en sont les fidèles interprètes.

La reconnoissance, surtout la reconnoissance envers Dieu, a deux sentiments : l'un, de la grandeur du bienfait et du bienfaiteur; l'autre, de notre indignité et de notre bassesse. Elle veut donner à Dieu la gloire de tout, et pour cela elle fait deux choses : elle l'élève infiniment au-dessus de nous par le récit de ses innombrables perfections, et elle nous abaisse infiniment au-dessous de lui par l'aveu de notre extrême foiblesse. De sorte qu'elle rapporte par-là tout à Dieu, en reconnoissant que tout vient de lui, et que tout doit par conséquent retourner à lui : or, jamais ce retour fut-il plus parfait que dans Marie? Prenez garde, dit saint Bernard, comment elle répond aux éloges que lui donne Elisabeth. Vous m'élevez, lui dit-elle, parmi les autres femmes, comme la plus heureuse et la plus glorieuse; mais moi, c'est le Seigneur que je glorifie, et nul ne mérite de l'être que lui; premier sentiment de sa reconnoissance : *Magnificat anima mea Dominum.* Vous m'appelez, ajoute-t-elle, la Mère de Dieu; pour moi, je me tiens assez honorée d'être dans le rang de ceux qui le servent; deuxième senti-

ment de sa reconnoissance : *Respexit humilitatem ancillæ suæ.* Sa reconnoissance est donc aussi complète qu'elle peut l'être de la part d'une créature. Analysons ce cantique admirable que l'Esprit-Saint inspira à Marie, et que l'Eglise ne se lassera jamais de chanter : monument éternel de foi, d'humilité, de reconnoissance. Dieu seul est l'objet des chants sublimes de cette auguste Vierge : elle y publie sa gloire, la sainteté de son nom, la force de son bras, l'excellence de sa grâce, l'étendue de sa miséricorde, sa fidélité dans ses promesses; elle y chante la conquête de l'Eglise, la défaite de ses ennemis, l'abaissement des orgueilleux, l'élévation des humbles, l'indigence des riches, l'abondance des pauvres : si elle y parle d'elle-même, c'est pour dire seulement que Dieu a daigné jeter un regard sur la bassesse de sa servante; elle ne dit pas que les générations futures célébreront ses vertus, et qu'elles l'honoreront comme la plus grande sainte qui fût jamais, mais seulement qu'elle l'appelleront, la plus heureuse de toutes les femmes. C'est ainsi qu'une ame véritablement humble sait, en s'abaissant elle-même, glorifier le Seigneur des merveilles de sa bonté. Toute l'Ecriture est remplie des grandeurs de Dieu; mais ne peut-on pas dire que Marie, dans un tableau abrégé, en a rassemblé les traits les plus éclatants, et qu'elle nous en a donné l'idée la plus parfaite et la plus entière? Tout y est vif, tout y est grand, tout y est sublime. N'en soyons pas surpris; c'étoit le cœur qui s'exprimoit, et l'on sait quel est le langage d'un cœur tendre par lui-même, prévenu et excité par une faveur singulière, et par-dessus tout rempli de l'esprit de Dieu. Ces divines expressions du cœur de Marie, nous les avons en-

tendues mille fois, mille fois nous les avons eues dans la bouche; mais en avons-nous jamais bien pénétré le sens? Zacharie le comprit, Elisabeth en fut frappée; tâchons de bien nous en remplir.

C'est là comme un tableau concis qui nous retrace toutes les perfections de Dieu. Nous ne pouvons dans la vie les connoître en elles-mêmes; mais s'il y en eut jamais une peinture naturelle et juste, n'en cherchons point d'autre que celle qu'en a faite Marie. Jusque-là son ame avoit recueilli en elle toutes les grandeurs de son Dieu : elle les adoroit en secret, et elle s'étoit condamnée à les méditer en silence; mais aussitôt que le Seigneur a lui-même manifesté son œuvre, il ne lui est plus permis de se taire; elle va exalter sa puissance, et glorifier son saint nom. O mon ame! s'écrie-t-elle, louez le Seigneur : *Magnificat anima mea Dominum*. Elle ne peut retenir ses transports; il faut qu'ils éclatent, et qu'ils publient tout ce qu'elle sent pour le Dieu qu'elle porte dans son sein, et pour le Dieu à qui elle doit son salut : *Et exultavit spiritus meus in Deo salutari meo*. C'est le Dieu fort, c'est le Tout-Puissant, *Quia potens est*. Il a, dit-elle, déployé en sa faveur toute la force de son bras, de ce bras, l'ouvrier de tant de merveilles, la terreur du monde, comme il en est le soutien : *Fecit potentiam in brachio suo*. C'est un Dieu absolu, et suprême arbitre de l'univers, ajoute-t-elle; tout dépend de lui, tout est soumis à ses ordres; sa volonté règle tout, et tout ce qui n'y est pas conforme, tombe et ne peut subsister. Ce Maître du ciel et de la terre dissipe les projets orgueilleux des sages du siècle, et prend plaisir à confondre leur fausse prudence : *Dispersit superbos mente cordis sui*. Il

renverse les rois de leurs trônes, comme il les y a fait asseoir, et il anéantit leur trop impérieuse domination : *Deposuit potentes de sede.* Ces riches, fiers de leur fortune et de la pompe qui les environne, il les dépouille dans un moment, par un de ces coups qu'il laisse échapper quelquefois, quand il veut se faire craindre : *Et divites dimisit inanes.* C'est un Dieu miséricordieux, et n'est-ce pas, dit Marie, ce qu'il a fait paroître dans tous les siècles ? Une génération l'a annoncé à une autre génération ; et, d'âge en âge, sa grâce s'est répandue sur les enfants des hommes : *Et misericordia ejus à progenie in progenies.* Israël surtout l'a éprouvé, Israël qu'il a retiré dans son sein, et qu'il a chéri comme son fils : *Suscepit Israël puerum suum.* Vengeur des crimes, il menace, il tonne, il foudroie ; mais, dans le plus grand feu de sa colère, et quand elle est le plus allumée, il n'oublie point sa miséricorde : *Recordatus misericordiæ suæ.* C'est un Dieu saint ; il est la sainteté même : *Et sanctum nomen ejus.* Un Dieu fidèle ; tout ce qu'il a promis à nos pères, il l'a gardé : *Sicut locutus est ad patres nostros.* Il est le Dieu d'Abraham et de toute sa postérité. Sage avant tous les temps, il a vu tout l'avenir ; éternel après toutes les révolutions des temps, il demeure, et il voit toutes ses paroles s'accomplir : *Abraham et semini ejus in secula.* C'est donc à lui que tous les hommages sont dus, conclut Marie, qui, jetant ensuite les yeux sur elle-même, ne se considère devant ce souverain être que comme un néant ; et c'est ce qui excite en elle un nouveau sentiment de reconnoissance.

Ce n'est point qu'elle ignore à quel point de grandeur elle a été élevée. La reconnoissance ne consiste pas à diminuer le bienfait, ni à l'avilir

dans notre estime pour s'avilir soi-même; mais, dans ce haut degré d'élévation, elle sait distinguer la dignité et le sujet qui s'en trouve revêtu. Elle n'ôte rien à l'une de sa splendeur, mais elle découvre en même temps toute la bassesse de l'autre : tels sont les sentiments de Marie. Je bornois, dit-elle, tous mes désirs à être la fidèle servante de Dieu mon Sauveur, je n'implorois que les regards de sa compassion pour moi; vile à ses yeux, je le priois de me supporter, et de recevoir mes foibles hommages; mais, ô mon cœur! bien d'autres faveurs vous étoient réservées. Il semble que Dieu ait oublié toutes les autres créatures, qu'il se soit oublié lui-même pour ne s'occuper que de vous, et il a trouvé dans votre bassesse le motif de ce choix qu'il a fait pour relever sa propre gloire : *Respexit ancillæ suæ*. Que ce moment sera glorieux pour moi! Tous les peuples de l'univers qui connoîtront ce que je suis, l'annonceront partout; les pères le transmettront à leurs descendants; un siècle l'apprendra à l'autre, et les dernières générations en conserveront le gracieux souvenir : *Ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes*. Eh! comment l'oublieroient-elles? Jamais Dieu ne parut plus puissant que dans l'œuvre qu'il vient d'opérer en moi. Toute sa gloire dépend de celui que je renferme dans mon sein; je suis moi-même, par sa grâce, un prodige plus grand que le monde entier qu'il a créé. Que la terre reconnoisse en moi ses bienfaits! Qu'on dise partout que je suis mère et vierge tout à la fois; que j'ai pu concevoir celui que l'enfer reconnoît pour son vainqueur; la terre, pour son Rédempteur; le ciel, pour son Seigneur et son Roi; Dieu lui-même, pour le restaurateur de son culte : et l'on saura pour lors

qu'il est tout-puissant, et que son nom est saint : *Quia fecit mihi magna qui potens est, et sanctum nomen ejus.* Oui, toutes les nations m'estimeront heureuse; je le suis, il est vrai, mais d'où me vient ce bonheur? C'est que le Seigneur a tourné vers moi ses regards : *Qui respexit.* C'est qu'il a fait pour moi de grandes choses. Elles étonnent, elles surprennent; mais c'est son ouvrage, et je n'y ai d'autre part que d'avoir reçu ses bienfaits : *Quia fecit mihi magna.* Pourquoi le Très-Haut m'a-t-il placée dans le rang que j'occupe? C'est par un effet de son infinie bonté; et sur cela je ne reconnois en moi d'autre mérite que d'être du nombre de ceux qui le craignent : *Et misericordia ejus timentibus eum.* C'est qu'il aime à faire éclater sa vertu dans notre infirmité, et à élever les foibles : *Et exaltavit humiles.* C'est qu'il se plaît à exercer sa libéralité envers ceux qui confessent leur indigence : *Esurientes implevit in bonis.* Enfin, mon partage, c'est une humilité soumise et respectueuse; mais ne seroit-ce pas un attentat digne des châtiments du Seigneur, si de tant de rayons qui me couronnent, et qui doivent rejaillir tous sur lui, j'en voulois retenir un seul, et le dérober à sa gloire? *Magnificat anima mea Dominum, qui respexit humilitatem ancillæ suæ.* Que l'humilité est agréable à ses yeux! Vous reconnoîtrez, races futures, que je dois à cette vertu mon élévation, et vos éloges ne la sépareront jamais de ma grandeur : *Ex hoc enim beatam me dicent omnes generationes.* C'est ainsi que les égards qu'on témoigne à Marie, deviennent pour elle une occasion de glorifier le Très-Haut. Les honneurs qu'elle reçoit ne lui plaisent qu'à cause de la gloire qui en revient à Dieu. Dieu, qu'elle voit partout, est non-seulement le motif, mais

encore le premier objet de ses hommages. Plus elle est élevée, plus elle se croit déstinée au service des autres. Comme elle a les yeux toujours attachés sur elle-même, elle y trouve mille rapports les plus humiliants avec ce qu'il y a de plus bas dans les créatures, et ces rapports sont toujours présents à son esprit, pour conserver l'humilité dans son cœur. D'autre part, ce que les autres ont d'illustre, lui rappelle sans cesse qu'elle est trop heureuse de les servir; et s'il y a dans son état quelque chose d'abject aux yeux des hommes, loin de le souffrir avec impatience, elle le regarde comme la source d'un nouveau mérite; c'est un trait précieux de ressemblance avec son Sauveur anéanti. Elle l'imite en s'abaissant au-dessous de tous, comme il s'est abaissé lui-même. Elle reconnoît que tout ce qu'il y a en elle vient uniquement du Tout-Puissant. Sa dignité, ses vertus, elle ne les a pas de son fonds : tous ses avantages, quels qu'ils soient, ne lui ont pas même été donnés pour elle-même, mais pour ceux que la Providence lui a soumis; car c'est un présent de sa miséricorde. Heureuse d'être en état de faire des heureux, du moins de soulager et de consoler des misérables; elle publie à tous les hommes les sentiments qui règnent dans son cœur, elle les invite à venir les mettre à l'épreuve, elle se hâte de leur en donner des témoignages : *Fecit mihi magna qui potens ést*. En un mot, la lumière de la véritéqui l'éclaire, ne lui fait apercevoir, au milieu de tant de grands objets, que le néant qui lui soit propre; et à l'instant elle commande à la gloire qui l'environne de se détacher d'elle, pour remonter à son principe. Qu'une telle ame est héroïque! Heureux si nous profitons de l'exemple de Marie, pour pratiquer cette

humilité vraie, qui consiste à reconnoître que tout ce qu'on peut avoir de mouvement et de vie, de talents et de vertus, de forces et de lumières, de piété et de religion, tout est un don du Seigneur, tout est l'effet de sa grâce; qu'à lui seul en est due toute la gloire, et que nul n'est en droit de se glorifier d'aucun bien, parce qu'il n'y a aucun bien qui trouve en nous son principe. Faites-moi la grâce, Seigneur, de reconnoître combien je vous suis redevable, et ce que je dois faire pour m'acquitter envers vous. Il n'est pas en mon pouvoir de vous rendre don pour don, mais je puis au moins vous en rapporter la gloire; ainsi je ne dirai pas avec le Prophète : Que donnerai-je au Seigneur? *Quid retribuam Domino?* puisque je sais ce que j'ai à lui donner, et ce qui doit lui plaire. Oui, tout grand que vous êtes, ô Dieu de majesté! tout pauvre que je suis, il y a néanmoins quelque chose que vous pouvez recevoir de moi, que vous attendez de moi, et dont même vous êtes souverainement jaloux : c'est votre gloire. Ah! voudrois-je vous l'ôter, et vous priver du seul bien que mon cœur ait à vous offrir? Voudrois-je me priver moi-même du plus doux plaisir que puisse goûter une ame chrétienne, en pensant qu'elle a de quoi donner à son Dieu, et que ce qu'elle lui donne est digne de lui! Secondez, Vierge sainte, la résolution que je prends de suivre votre exemple, afin de me rendre digne des promesses qui sont la récompense de l'humilité.

Ainsi soit-il.

CINQUIÈME MÉDITATION.

SUR LA VISITATION DE LA TRÈS SAINTE VIERGE.

Marie, dans la visite qu'elle fait à Elisabeth, présente à tout véritable chrétien un modèle de la manière dont il doit remplir ses devoirs dans la société, pour les sanctifier par la religion.

Marie, après l'ambassade de l'ange qui vient de lui annoncer le choix que le Ciel a fait d'elle pour donner aux hommes le Rédempteur attendu depuis tant de siècles, après l'avoir conçu dans son sein par un miracle de la vertu divine, est instruite en même temps de l'état d'Elisabeth enceinte de Jean-Baptiste; cette auguste vierge, et cette sainte mère tout ensemble, part, entreprend une marche pénible, va visiter sa cousine, lui offrir son secours, et se réjouir avec elle des grâces singulières qu'elles ont reçues l'une et l'autre du Seigneur. Pieux et religieux commerce où règne la charité, et dont l'esprit de Dieu est le nœud sacré! Liaison d'amitié, de société, de conversation, et d'entretien, qui doit servir de modèle à tout vrai chrétien, et dont il peut tirer les leçons les plus importantes. Il est permis sans doute à tout homme qui vit selon sa vocation au milieu du siècle, d'y avoir certaines connoissances, d'y recevoir et d'y rendre certaines visites, d'y entretenir certaines sociétés, d'y converser avec certaines personnes. Mais l'exemple de Marie et d'Elisabeth peut lui apprendre comment il doit se comporter dans ce qu'on appelle le commerce de la vie humaine; il peut lui montrer quels dangers il doit y craindre, quels

écueils il doit éviter, de quelles précautions il doit user, ce qu'il en doit bannir, et ce qu'il doit y rechercher; enfin, de quelle manière il peut et doit le sanctifier.

L'ange apprend à Marie qu'Elisabeth, long-temps stérile, et déjà dans une vieillesse avancée, vient cependant de concevoir un fils. Sur sa parole, elle ajoute foi aux prodiges opérés en faveur de sa parente; et elle se croit obligée d'aller honorer en elle les dons du Saint-Esprit. Remplie de joie, dit saint Ambroise, mais d'une joie toute sainte qui naît du sentiment intérieur de reconnoissance que lui inspirent les miséricordes du Seigneur sur sa famille, elle est saisie d'un vif empressement, elle part en diligence, elle a franchi les montagnes de la Judée, elle entre dans la maison de Zacharie, c'est-à-dire, dans une maison sanctifiée par les œuvres de piété qui s'y pratiquent; dans une maison où Dieu est connu, adoré, et servi; dans une maison où elle n'entendra parler que de Dieu, où elle ne verra que des exemples capables de la porter à Dieu; dans une maison retirée du tumulte et du bruit du monde, habitée par deux personnes vertueuses, dont elle va partager la gloire, et à qui elle va faire part elle-même de son bonheur. C'est là qu'elle borne toutes ses connoissances, toutes ses habitudes : première règle de conduite que prescrit la sagesse chrétienne; c'est de n'avoir parmi le monde que des liaisons et des sociétés de choix, et de régler ce choix, non point par la naissance ni le rang des personnes; non point par leur crédit, leur opulence, ni l'éclat de leur fortune; non point par leurs talents naturels, par la vivacité de leur esprit, par l'étendue de leur savoir, par leur nom et leur réputation; mais par leur vertu, par leur ré-

gularité, par leur religion, par la droiture de leur cœur et l'intégrité de leurs mœurs. Ce n'est pas qu'on veuille condamner ici certains devoirs de la vie civile, ni un certain commerce que demande la bienséance, commerce où l'on se trouve engagé presque indispensablement par les coutumes du monde; commerce modéré, renfermé en de justes bornes, sans y donner trop de temps, ni le rendre trop fréquent; commerce où il n'est guère permis de faire un discernement qui offenseroit, sur lequel on raisonneroit, qu'on traiteroit de mépris, de caprice, de singularité, et qui pourroit exposer à des retours fâcheux : mais il n'est question ici que de ces connoissances plus intimes qui portent à se voir beaucoup plus souvent, et à s'entretenir plus confidemment; de ces sociétés plus étroites que forme l'inclination, le goût, où le cœur se plaît, et où il s'épanche avec plus de liberté; connoissances et sociétés infiniment dangereuses, si on n'a la précaution de ne faire choix que de personnes d'une probité reconnue et d'une vie irréprochable. Notre cœur ne penche déjà que trop de lui-même au relâchement et aux dérèglement. Qu'est-ce donc quand à ce penchant de la nature corrompue, se joint encore l'impression que font des personnes avec qui l'on vit habituellement, et pour qui l'on se sent un fond d'estime propre à nous séduire et à nous entraîner? On s'accoutume à penser comme eux, à parler comme eux, à faire comme eux. Peut-être y répugne-t-on d'abord; mais, à force de les entendre débiter leurs maximes, et être témoin de leurs actions, on prend insensiblement les mêmes principes, les mêmes dispositions, les mêmes manières. Si ce sont des incrédules et des libertins, ils vous apprendront à railler les choses les plus saintes,

et à douter des vérités les plus essentielles. Si ce sont des ambitieux, ils vous rempliront la tête de vaines idées de fortune, et vous engageront dans des intrigues où la justice et la fidélité seront blessées. Si ce sont des médisants, il faudra écouter leurs critiques et y répondre, et par-là vous vous accoutumerez vous-même à déchirer le prochain. Si ce sont des voluptueux, ils vous induiront à mener une vie toute sensuelle; ainsi des autres vices où ils peuvent être sujets, sans excepter les plus honteux; car en quels abîmes de pareilles sociétés ne sont-elles pas capables de précipiter, et y a-t-il excès à quoi elles ne puissent conduire avec le temps? Or, pour éviter ce désordre, et empêcher qu'une société même fondée sur la vertu, ne vienne, avec le temps, à tomber dans une si triste corruption, il faut être conduit par une prudence mûre et circonspecte; prudence dont l'Evangile nous propose un modèle achevé dans la personne de la Mère de Dieu, dont le commerce avec sainte Elisabeth renferme les règles les plus importantes.

Marie entra dans la maison de Zacharie, et salua Elisabeth; première circonstance digne de remarque. Marie entre dans la maison de Zacharie, mais c'est Elisabeth qu'elle salue. C'est à elle que s'adresse la visite qu'elle rend, et c'est proprement avec elle qu'elle s'unit d'amitié et de société, pour nous apprendre qu'un commerce particulier, s'il est sage et selon Dieu, ne doit point se trouver, autant qu'il est possible, entre des personnes de différent sexe; leçon d'une extrême conséquence pour ceux qui veulent de bonne foi marcher dans les voies du Seigneur, et n'avoir aucune liaison dans le monde qui mette leur innocence et leur salut en danger; non qu'on prétende par-là con-

damner les devoirs de la vie civile, ni rompre certains commerces que non-seulement la bienséance permet, mais que la charité même ordonne en certains temps et en certaines conjonctures. Ce ne sont point ces bienséances ni ces devoirs communs de la vie civile qui peuvent intéresser la conscience, et la blesser.

Mais on parle de ces liaisons particulières qui seront, si on le veut, établies sur la piété, et qui cependant ne sauroient guère subsister entre des personnes de différent sexe sans quelque sorte de péril; article sur lequel on ne doit point se flatter soi-même, ni entrer en composition avec l'amour-propre, qui ne cherche qu'à nous tromper, et qui n'est que trop adroit à nous attirer dans le piége. Ah! quand le jour du Seigneur viendra, et que sa lumière, selon l'expression de l'Apôtre, perçant la nuit et les ténèbres des cœurs, découvrira les principes secrets des sociétés que l'on croit si saintes, sur lesquelles on paroît si peu en peine, et qu'on entretient avec une sécurité si profonde, on sera peut-être bien surpris de voir tous les ressorts qui donnoient le mouvement à tant de démarches dont le zèle sembloit être le seul motif. On conviendra qu'on étoit plus naturel, plus sensible qu'on ne pensoit; et lorsque, suivant les traces de ces engagements, Dieu nous fera remonter jusqu'à la source, on reconnoîtra que, si par une grâce singulière du Ciel, l'ame ne s'est pas tout-à-fait pervertie, elle est dans la suite beaucoup déchue de ce premier esprit du christianisme et de charité, qui paroissoit la conduire et l'animer. Elisabeth, ajoute l'Evangile, fut remplie du Saint-Esprit, et elle s'écria..... Circonstance qui nous prescrit une règle non moins importante pour maintenir la sainteté d'un com-

merce chrétien ; et pour ne pas tomber insensiblement dans la bagatelle et les amusements des entretiens du monde : c'est de se remplir de l'esprit de Dieu, c'est de s'imprimer fortement dans l'ame les vérités éternelles, c'est de les avoir toujours présentes, et de ne les perdre jamais de vue. Car remarquons le temps où Elisabeth parle à Marie qui la salue, et où elle lui répond. Cette bienheureuse mère de Jean-Baptiste n'ouvre point la bouche que le Saint-Esprit ne soit auparavant descendu dans son cœur, et qu'elle n'en ait reçu l'inspiration. Or, un esprit plein du Dieu qui la possède, et tout occupé des pensées de son salut, ne s'abaisse point à ces discours frivoles, où les mondains consument les jours entiers, et qui n'ont d'autre effet que de nous distraire et de nous dissiper. Il ne peut sortir d'un cœur que ce qu'il contient au dedans de lui-même. Un homme de bien puise dans ce trésor des maximes saintes, des sentiments équitables sur toutes choses. De là les vaines conversations du siècle lui deviennent insipides, et tout ce qui ne porte pas le caractère de l'esprit qui le gouverne, n'est pas capable de l'attacher, ni de lui plaire.

Les sociétés sont encore plus pernicieuses, lorsqu'on vient à se soustraire à une troisième règle, qui est l'estime, les égards, le respect qu'on doit avoir l'un pour l'autre, et qu'on doit se témoigner l'un à l'autre dans la manière dont on traite ensemble. D'où peut me venir un bonheur que j'ai si peu mérité, de voir la mère de mon Dieu m'honorer de sa présence? C'est ce que dit Elisabeth, et c'est ainsi qu'elle marque le profond sentiment de vénération dont elle est prévenue envers Marie. Respect nécessaire dans le commerce de la vie, pour observer toutes les bien-

séances, qui sont comme les remparts et les dehors de la vertu. Sans cela il est difficile qu'elle ne souffre quelque altération; l'estime, ou plutôt la foi doit nous représenter dans tous les hommes les images de Dieu, les membres de Jésus-Christ, sa personne même. Les honneurs que nous leur rendons, les égards que nous aurons pour tous, doivent partir de ce principe. Si nous honorons un grand, notre hommage doit avoir sa source, non dans les dehors éclatants de faste qui l'environnent, mais dans l'autorité de Jésus-Christ à laquelle il participe. Si nous marquons notre considération pour les talents, ce sont les dons de Dieu que nous devons respecter. Dans tous les hommes, quels qu'ils soient, considérons et voyons le sang de Jésus-Christ dont ils sont couverts; honorons en eux ce qui a valu le sang d'un Dieu; rendons hommage aux pauvres mêmes, en qui nous honorons la pauvreté de Jésus-Christ; contemplons enfin avec plaisir ces traits augustes de la divinité, que la religion nous découvre partout, et ces augustes traits se feront rendre les témoignages d'un respect sincère et d'une charité bienfaisante. Il est dangereux que, sous prétexte du détachement des créatures, on ne vienne quelquefois à s'en éloigner jusqu'à les regarder comme tout-à-fait étrangères. Quelquefois une dévotion malentendue, en se détachant de toutes les connoissances d'amitié, tombe tout-à-coup dans l'indifférence et la froideur. Le juste milieu, c'est la charité.

Mais ce n'est pas encore assez, si nous n'y ajoutons une quatrième règle, c'est-à-dire, la droiture du cœur, et un amour de la vérité qui nous fasse juger des choses comme Dieu en juge, et qui nous en fasse parler comme nous en ju-

geons, sans jamais trahir nos sentiments par une lâche complaisance. Ecoutons Elisabeth féliciter Marie, et en quoi elle fait consister le bonheur de cette glorieuse Vierge. Que vous êtes heureuse, lui dit-elle, et que j'envie votre sort! Mais pourquoi lui paroît-il si désirable? Est-ce parce qu'elle considère Marie dans ce haut rang où l'élève la maternité divine? Est-ce parce qu'elle espère que la proximité et l'alliance feront rejaillir sur elle une partie de la gloire de Marie? Est-ce que par l'entremise de Marie elle aspire, comme cette mère des enfants de Zébédée, aux premières dignités d'un royaume temporel? Non; ce n'est pas par ces endroits, tout brillants qu'ils sont, que la destinée de Marie lui semble si avantageuse. Elle en juge plus sainement. Vous êtes heureuse, lui dit-elle, parce que vous avez cru. C'est là ce que j'estime en vous; c'est cette foi qui a soumis votre esprit aux ordres du Seigneur; cette foi qui vous a persuadé, contre les lois ordinaires de la nature, qu'une vierge pouvoit devenir mère sans rien perdre de sa virginité, et que tout étoit possible au Dieu immortel; comme si elle lui disoit : Quelque respect que j'eusse pour la Mère de mon Dieu, si vous aviez formé le moindre doute sur sa parole, j'aurois autant de peine à ne vous pas reprocher cette infidélité, que j'ai de joie à voir que vous avez été docile. Telle doit être, dans la société humaine, la sincérité des amis solidement vertueux. C'est ainsi qu'ils doivent s'expliquer; et plus ils sont détrompés des vanités du siècle, moins doivent-ils nous flatter par ces vains éloges que le monde prodigue à la fortune, et que les grands regardent presque comme un tribut qui leur est dû.

Jetons enfin les yeux sur Marie, et admirons

avec quelle noblesse et quelle sublimité de sentiments, elle soutient cette sainte conversation, où elle se communique à Elisabeth et découvre son ame. Ne croyons pas que, par une modestie affectée, elle rejette en apparence les louanges qu'elle reçoit pour s'en attirer d'autres, ou que par un artifice ordinaire à notre amour-propre, sous prétexte de confidence, elle fasse à sa parente un long étalage de ses priviléges et de ses glorieuses qualités. Elle s'oublie elle-même, et, dépouillée des foiblesses auxquelles nous ne sommes que trop sujets, elle s'élève d'un plein vol jusque dans le sein de la divinité : *Magnificat anima mea Dominum*. Qu'il est grand, dit-elle, le Dien de nos pères, le souverain de l'univers! Que ne puis-je vous marquer tout ce que je pense de sa grandeur! Que ne me donne-t-il des expressions assez fortes pour faire connoître à toute la terre l'excellence de ses perfections infinies! Elles ravissent mon cœur, et j'en suis comme transportée hors de moi-même : *Et exultavit spiritus meus in Deo salutari meo*. Loin d'ici ces amis orgueilleux et remplis d'eux-mêmes, qui, par une feinte retenue, veulent, ce semble, se dérober à la vue du public, mais en présence de leurs amis, quittent bientôt ce caractère humble et modeste, s'épanchent en mille éloges de leur naissance, de leur condition, de leur valeur, de leur habileté, de leurs talents, de tout ce qu'ils ont dit, de tout ce qu'ils ont fait, et appellent franchise, ouverture de cœur, ce qui n'est au vrai qu'une orgueilleuse apologie! Qu'arrive-t-il de là? C'est que tout le commerce qu'on a avec eux ne consiste plus qu'en vaines complaisances; ce n'est plus un commerce saint, dont la sincérité doit être l'ame; c'est un commerce *servile*, mercenaire. Autant qu'ils trouvent en

vous de quoi contenter leur vanité, autant ils vous voient volontiers, et vous reçoivent auprès d'eux ; mais cessez de leur donner cet encens qui les charme par sa douceur, ils se refroidissent à votre égard, et vous leur devenez à charge.

O Vierge sainte ! que l'Eglise appelle Vierge très prudente : *Virgo prudentissima*, le siège de la sagesse : *Sedes sapientiæ*, obtenez-moi du Ciel cette sagesse divine qui me conduise et me dirige dans le commerce de la vie humaine !

Ainsi soit-il.

SIXIÈME MÉDITATION.

SUR LA VISITATION DE LA TRÈS SAINTE VIERGE.

Marie, en se rendant auprès d'Elisabeth, malgré la délicatesse de son sexe, et la difficulté des chemins au milieu des montagnes, ne fait que suivre l'impression du Dieu qu'elle porte dans son sein ; elle confond ainsi les raisons de bienséance que nous alléguons souvent pour ne pas suivre l'attrait du Ciel, condamne notre lâcheté dans la pratique de la vertu, et par sa diligence, malgré la longueur du voyage, nous apprend à ne pas adoucir, par nos lenteurs et nos ménagements, les rigueurs de la voie évangélique.

Quel est le motif qui éloigne Marie de Nazareth ? Un ange vient de lui annoncer qu'Elisabeth, âgée et stérile, étoit devenue féconde ; qu'elle-même avoit été remplie de la vertu du Très-Haut, et que l'Emmanuel promis depuis tant de siècles, descendu dans son sein, alloit enfin paroître pour être la gloire d'Israël. Mais

cette ambassade si auguste est un secret pour le public : peut-elle compter d'en être crue sur sa parole? Ne doit-elle pas s'attendre aux discours insensés, et aux railleries des esprits qui se piquent de raison? D'ailleurs, sortie du sang des rois de Juda, et depuis peu illustrée par la qualité de Mère de Dieu, ne paroît-il pas contre la bienséance, et n'est-ce pas trop avilir ce nouveau rang, que d'aller s'abaisser jusqu'aux offices les plus vils envers une femme qui étoit si fort au-dessous d'elle? Enfin, les lois d'une austère pudeur s'accommodent-elles bien avec les hasards et les contre-temps d'un long voyage? Ainsi s'abuse, ô mon Dieu! la raison humaine; ainsi, trop ingénieuse à se tromper, se flattent tous les jours ces ames foibles qui ont assez de foi pour souhaiter d'atteindre au ciel, mais qui n'en ont pas assez pour entrer dans les voies qui peuvent y conduire! Que de raisons ne se dit-on pas à soi-même pour s'étourdir! dans combien de faux prétextes l'amour-propre ne se retranche-t-il pas! On ne veut pas d'une piété qui paroisse au dehors, et qui donne un air de singularité. Mais si la contagion est universelle, peut-on donc se sauver sans être singulier? Mais si la foule entre dans la voie large, comment peut-on suivre le sentier évangélique, et n'être pas remarqué? Détrompons-nous : les saints ont toujours passé pour singuliers, la vie commune ne sauroit être une vie chrétienne, et l'on se damne à coup sûr quand on ne veut se sauver qu'avec la multitude, parce que la multitude ne connoît et ne fréquente que cette voie large et spacieuse qui mène à la perdition. Eh! ne sentons-nous pas nous-mêmes, si nous sommes de bonne foi, l'illusion de la *créature*! Quoi! il y aura toujours des raisons

pour elle d'offenser Dieu, et de vivre pour le monde que nous devons haïr, et il n'y en aura jamais de revenir à ce Dieu si bon, si tendre, si bienfaisant, et de le servir, tandis que tout nous crie que, faits pour Dieu seul, c'est pour Dieu seul que nous devons vivre? Laisserons-nous donc échapper tous les moments de la grâce; repousserons-nous toujours la main salutaire qui frappe à la porte de notre cœur, nous qui sommes toujours si attentifs à saisir toutes les occasions qui nous offrent les espérances de fortune et d'établissement? O mon Dieu! combien de fois m'avez-vous sollicité d'entrer dans vos voies! et mon ame, toujours rebelle, a pu tenir jusqu'ici contre tous les efforts de votre tendresse! Ne vous lasserez-vous pas enfin de vos poursuites et de mes rebuts? serez-vous toujours, Seigneur, à la porte de mon cœur pour en solliciter l'entrée? ma conversion dépend-elle toujours de moi? et ces grâces offertes que je refuse, pourrai-je les ravoir à mon gré? Ne m'avertissez-vous pas qu'un temps viendra où je vous chercherai et où je ne vous trouverai plus, et qu'une mort funeste, en finissant mes crimes, commencera enfin mon éternel supplice? Hélas! lorsque je vous ai offensé, Seigneur, et que j'ai scandalisé le prochain, la bienséance étoit-elle un frein assez puissant pour m'arrêter? Alors la passion me rendoit insensible à tout. Ce n'est donc qu'avec vous, ô mon Dieu! que je suis timide et circonspect; je n'excède en précautions que lorsqu'il s'agit de vous servir; je pèse tout alors : j'épaissis même de vaines ombres, et je tremble à l'aspect des fantômes que je me suis formés. Hélas! je sens là-dessus toute l'injustice de ma conduite. Quand il a été

question de violer vos lois, on m'a vu, la tête levée, me faire honneur de mes désordres, et être pécheur de bonne foi : mais faut-il revenir à vous, faut-il des ténèbres passer à la lumière? Ah! toute ma force m'abandonne; je sens expirer au premier obstacle tous mes projets de conversion; je crois enfoncer comme Pierre, lors même que vous me tenez par la main : c'est que votre amour ne domine pas dans mon cœur, comme y dominoit alors la passion. Lorsqu'une fois il nous anime, cet amour sacré, il n'est plus de difficulté qui rebute; les peines mêmes sont délicieuses; et, saintement séduit par l'attrait de la grâce, loin de se grossir à soi-même les obstacles, le cœur devient ingénieux à se les cacher. Tel est l'exemple que vous nous donnez, ô Marie! les vaines raisons du sang et de la chair ne vous arrêtent pas. La difficulté des chemins, à travers des montagnes escarpées, n'alarme point votre foi, pour confondre ceux que la difficulté du salut empêche d'entrer dans la voie évangélique. Combien, en effet, en est-il qui, vivement frappés de l'idée qu'ils se font de la perfection chrétienne, en croient la route inaccessible; et, sans se souvenir que ce qui est impossible aux hommes ne l'est pas à Dieu, ne vieillissent dans l'iniquité que parce qu'ils ne comptent pas pouvoir jamais atteindre à la véritable justice! illusion dangereuse qui outrage la grâce du Seigneur. Or, la conduite de Marie nous fournit de quoi nous détromper sur cette illusion. Inspirée d'en haut sur le chemin qu'elle doit tenir, les montagnes les plus rudes ne l'effraient point. Eh! dit saint Ambroise, quelle autre route pouvoit-elle choisir? La grâce approche toujours le cœur de ces montagnes éternelles où se trouve

notre trésor. Malheur donc à ceux qui comptant trop peu sur la grâce, désespèrent de pouvoir jamais parvenir à la véritable piété! Je sens toute ma foiblesse, dit-on; j'ai de l'horreur pour le crime, et je ne voudrois pas avoir fait tort à mon prochain; mais il y a mille choses sur lesquelles je ne saurois me vaincre. Je conviens que pour vivre selon l'Evangile, il faudroit m'y prendre de toute autre manière. Je sais que Jésus-Christ menace d'une éternité de peines ceux qui n'en souffrent point ici-bas; que ceux qui cherchent trop à ménager leur ame, la perdent; qu'il faut porter sa croix, et se renoncer soi-même, pour être son disciple; que la vie chrétienne est une profession publique de pénitence, et que, comme on ne peut avoir accès auprès de Dieu, sans être incorporé en Jésus-Christ, on ne peut être incorporé en Jésus-Christ sans être crucifié avec lui; je le sais, et c'est précisément ce qui me désespère. Aussi je suis de bonne foi; je ne m'abuse point là-dessus. Je connois toute l'étendue de mes obligations; et si j'embrassois le parti de la vertu, je ne l'embrasserois pas à demi; je n'imiterois pas tant d'autres qui veulent allier Dieu et le monde, l'Evangile et les plaisirs, et qui, pour vouloir être et au siècle et à Jésus-Christ, ne sont ni à l'un ni à l'autre. Mais quel est notre égarement! Nous sentons notre foiblesse; mais ignorons-nous que la grâce en est le remède? Le Seigneur nous déclare, il est vrai, que sans lui nous ne pouvons rien faire; mais n'est-ce pas nous assurer en même temps qu'avec lui il n'est rien que nous ne puissions, et qu'il n'est point d'obstacle que sa grâce ne surmonte? La difficulté de l'entreprise nous arrête; mais s'il falloit, comme autrefois, s'exposer à la

fureur des tyrans, souffrir la perte des biens, de l'honneur, de la vie pour la foi de Jésus-Christ, nous aurions peut-être quelque sujet de trembler, quoique nous dussions dire avec l'Apôtre : Je puis tout en celui qui me fortifie; mais Dieu n'en demande pas tant. Tranquilles au milieu de nos proches et de nos amis, ne craignant ni pour notre fortune, ni pour notre vie, que nous demande-t-on? Le seul sacrifice de nos passions, l'éloignement du vice, la haine du monde et de ses maximes, la pratique des vertus évangéliques, un peu plus d'habitude avec la prière, plus d'amour pour la retraite, plus de ferveur dans la fréquentation des sacrements, un usage plus chrétien de notre temps, plus d'attention sur nous-mêmes, moins d'horreur pour la croix de Jésus-Christ; et rebutés, alarmés, découragés, nous n'osons tenter cette entreprise, et nous sacrifions follement l'espérance d'une éternité de bonheur à notre mollesse et à notre lâcheté. D'ailleurs, on se figure des amertumes dans le parti de la vertu : mais sans parler des consolations que Dieu prépare ici-bas à ceux qui l'aiment; sans parler de cette paix intérieure, fruit de la bonne conscience, qu'on peut appeler en même temps un avant-goût, et le gage de la félicité réservée dans le ciel aux ames fidèles, si nous étions de bonne foi, et que nous voulussions nous rappeler ici naïvement tous les désagréments qui accompagnent la vie du siècle, que ne dirions-nous pas, et que ne dit-on pas tous les jours là-dessus dans le siècle même? *Beatà quæ credidisti*, s'écrie-t-on, comme autrefois Elisabeth, quand on voit une ame désabusée du monde. Qu'un tel est heureux! Il sait se passer de ce que la religion nous oblige de haïr; il est sage, il pense à une autre vie, il

choisit la meilleure part : que n'avons-nous le courage de faire comme lui ! C'est bien là ce qu'il y a de plus solide ; tout le reste n'est qu'amusement, et on n'y trouve point de plaisir qui ne se fasse acheter par mille chagrins. N'est-ce pas là la plainte la plus ordinaire du siècle ? Et cependant on se familiarise avec des chagrins que rien ne partage, dont rien ne dédommage ! On frémit au seul souvenir des saintes rigueurs de l'Evangile que la foi console, que l'espérance soutient, que la charité adoucit. A-t-on un engagement profane, on ne connoît plus d'obstacles ; rien ne coûte quand il s'agit de satisfaire une passion ; les difficultés mêmes piquent et réveillent. Ce n'est que dans l'affaire du salut, où l'on se souvient que l'on est foible, et où l'on trouve des montagnes inaccessibles. Ah ! le voluptueux et l'ambitieux s'élèveront contre nous au jour du Seigneur ; et par le souvenir de toutes les peines qu'ils ont essuyées pour satisfaire leur cupidité, ils nous confondront, devant le tribunal de Jésus-Christ, sur les excuses que nous alléguons pour justifier notre foiblesse.

Mais il est une autre erreur sur la difficulté du salut, qui, quoique moins spécieuse, et cependant plus universelle, est moins aisée à corriger. S'il est des personnes que la sévérité des maximes évangéliques rebute et empêche d'entrer dans la voie qui conduit à la vie, il en est aussi qui aiment à se persuader que le salut ne renferme pas de si grandes difficultés. Ces personnes, nées avec un caractère tranquille, ne croient rien trouver dans l'Evangile qui gêne trop l'amour-propre. Elles se font un plan de vertu, où entrent, sous des noms déguisés, l'ambition, le luxe, la mollesse, la vanité, et d'autres pas-

sions encore plus délicates : leur régularité consiste bien plus dans la fuite du mal, que dans la pratique du bien; sans crainte sur leur salut, elles plaignent l'égarement des pécheurs, qui refusent de se sauver presque à moins de frais que l'on ne se damne : illusion grossière, injurieuse à la croix de Jésus-Christ, et que l'exemple de Marie confond pareillement. En effet, elle n'examine pas si l'on peut arriver à la cité de Juda par des chemins moins rudes et moins fatigants, elle choisit, sans différer, la voie la plus pénible, et c'est dans la difficulté qu'elle trouve sa sûreté. Telle est l'instruction que Marie donne, par son exemple, à ceux qui voudroient arriver à la céleste Jérusalem par des voies commodes et aplanies. Ah! détrompons-nous, il faut qu'il en coûte pour se sauver, et le royaume des cieux ne peut être le prix que des violences continuelles que nous aurons exercées sur nous-mêmes. Cependant le monde est plein de ces fausses maximes en matière de religion. Il y a plusieurs demeures, dit-on, dans la demeure du Père céleste; et pour ne pas mériter les premières, il ne s'ensuit pas qu'on doive être exclus de toutes les autres; enfin il est des joies honnêtes, des plaisirs légitimes que l'Evangile n'ordonne pas de s'interdire. Oui, tel est aujourd'hui l'entêtement du siècle, de s'y faire des plans de religion, d'imaginer une morale qui réconcilie Jésus-Christ avec Belial; qui ente sur un fonds chrétien les maximes pures du paganisme, qui retienne du monde les plaisirs, l'inutilité, l'ambition, la mollesse, et de l'Evangile une foi morte et inutile, c'est-à-dire, d'une part retranche les crimes, et de l'autre, les vertus. Et c'est là-dessus qu'on vit tranquillement dans le

siècle, et qu'on attend sans frayeur, ô mon Dieu! votre jugement redoutable; tandis que le juste, affoibli et exténué par les travaux d'une longue pénitence, purifié par tant d'oraisons ferventes, vous conjure avec le prophète de ne pas entrer en jugement avec lui, repasse dans l'amertume de son cœur quelques fautes légères que la seule surprise a arrachées à sa foiblesse, et ne peut se rassurer ni sur le trésor infini de vos miséricordes, ni sur le pénible amas de tant d'œuvres saintes en qui sa foi découvre des taches. Hélas! sur quoi l'esprit de l'homme ne peut-il pas se séduire, puisqu'il prend ici le change! Que pouvoit-on ajouter, ô mon Dieu! aux précautions de votre sagesse, pour faire sentir aux hommes que les croix et les souffrances leur sont aussi indispensables que le sacrement qui les régénère, et qu'il est aussi impossible d'être un vrai chrétien sans souffrir, que de l'être sans être baptisé? Combien de fois cette vérité est-elle répétée dans l'Evangile! Sous combien d'images sensibles l'y avez-vous enveloppée! Et après cela, dit-on, la religion n'interdit pas tous les plaisirs; mais pratiquons-nous toutes les austérités qu'elle ordonne? Alors on nous permettra les plaisirs qu'elle ne défend pas. Gravissons-nous les montagnes comme Marie? Puisque sans la pénitence et la mortification il n'y a point de salut, cet œil qui nous scandalise, l'arrachons-nous? cette croix qui nous accable, la portons-nous? cette volonté propre qui nous tyrannise, la rompons-nous? cette chair qui nous est si chère, la châtions-nous? ce calice dont il faut boire jusqu'à la lie, le buvons-nous? Ah! que l'esprit de la religion est peu connu de ceux-mêmes qui passent pour en pratiquer les maximes! Car le reproche que Jésus-

Christ faisoit autrefois à ses apôtres, ne peut-on pas le faire encore aujourd'hui à la plupart de ceux qui font profession de la suivre? Vous ne savez à quel esprit vous êtes appelés : *Nescitis cujus spiritûs estis*. Que l'exemple de Marie les instruise! Que sa fidélité nous apprenne que ce n'est pas une portion de nous-mêmes, des intervalles de notre temps, quelques accès de ferveur que Dieu demande de nous : mais tout notre cœur, mais tous nos désirs, mais toutes nos actions, en un mot, une entière conformité avec l'Evangile, qui doit être notre règle en ce monde, puisqu'il sera notre juge dans l'autre. Soyons fidèles à Dieu, et après cela espérons tout de sa miséricorde. Voyons de combien de bénédictions la fidélité de Marie est suivie : le Verbe commence son ministère, et sanctifie Jean-Baptiste; le précurseur tressaille avant que de naître; Elisabeth prophétise; Marie elle-même, jusque-là si retenue sur les merveilles que Dieu avoit opérées en elle, les découvre par un saint transport, et exalte la puissance et la miséricorde du Seigneur. Quand sera-ce donc, ô mon Dieu! qu'ayant franchi à son exemple ces montagnes fatales qui me séparent de vous, je pourrai, comme elle, célébrer les merveilles de votre grâce? Honteux de ma tiédeur et de ma négligence, je fais de vains efforts pour m'approcher de vous : mais, hélas! à peine ai-je triomphé d'une foiblesse, qu'affoibli par la victoire même, je me laisse entraîner par une autre. Lassé d'être toujours aux prises avec moi-même, je compose enfin avec mon amour-propre; et pour être tranquille sur mes passions, je ne leur refuse que le crime, et leur abandonne tout le reste. O Vierge sainte! obtenez-moi de Dieu, que je ne m'endorme pas dans une paix si fausse et si périlleuse,

mais que je jouissse ici-bas de cette paix véritable qui conduit à la félicité des saints.

Ainsi soit-il.

SEPTIÈME MÉDITATION.

SUR LA VISITATION DE LA TRÈS SAINTE VIERGE.

Marie, lorsqu'ellle portoit le Sauveur dans son chaste sein, et surtout lorsqu'elle visita la mère du Précurseur, a été la figure et le modèle de l'ame fidèle en qui Jésus-Christ habite par sa grâce. Ainsi l'ame juste qui a conçu spirituellement Jésus-Christ, doit considérer spécialement Marie dans le mystère de la Visitation, et s'instruire par ce qu'elle fait, par ce qu'elle entend, et par ce qu'elle dit : connoître par ce qu'elle fait, quelles doivent être ses actions et ses démarches; par ce qu'elle entend, quels doivent être ses priviléges et ses prérogatives; par ce qu'elle dit, quelles doivent être ses réflexions et ses maximes. Ainsi l'ame juste découvrira dans le mystère de la Visitation : 1° ses devoirs; 2° ses avantages; 3° ses sentiments.

Le premier devoir de l'ame fidèle, qui possède le précieux trésor de la grâce, est de croître dans la justice; le second, est de n'en pas déchoir. C'est le double but où elle doit tendre, et elle y arrivera infailliblement, en faisant dans un sens spirituel ce que fait aujourd'hui Marie dans le sens littéral. Cette Vierge sainte, qui va dans le pays des montagnes avec promptitude, apprend à l'ame juste qu'elle doit s'élever à un plus haut

degré de justice et de grâce, que celui où elle se trouve, et s'y élever sans délai et sans lenteur. Cette ame dans laquelle Jésus-Christ habite spirituellement, comme il habita corporellement dans Marie, doit s'efforcer de monter d'un état moins parfait à un autre qui le soit plus. Marie nous présente ici non-seulement la figure, mais le modèle achevé de cette justice parfaite, puisqu'ayant conçu le Verbe divin dans son cœur par la grâce, comme elle a eu le bonheur de le concevoir dans son sein par l'incarnation, elle a répondu aux vues et aux desseins du Seigneur en portant la sainteté, selon les Pères, à un plus haut degré qu'aucune autre créature. Voilà ce que doit imitér toute ame juste selon la mesure de sa grâce; et bien loin de se borner au degré présent de vertu qu'elle a atteint, elle doit aspirer, par une louable émulation, à des dons meilleurs, et suivre une voie plus excellente. Il est telle ame chrétienne qui, avec toute son assiduité dans les lieux saints, et toute son application à la prière, ne sait pas encore s'entreteuir dignement avec Dieu, et qui, peut-être bornée aux pratiques communes et populaires, se contente de réciter en certain temps, avec aussi peu d'attention dans l'esprit que de dévotion dans le cœur, quelques formules, ou marquées dans un livre, ou apprises par mémoire. O ame favorisée de Dieu, portez votre ambition à des dons plus relevés! Allez avec Marie sur les montagnes, et ne rampez pas dans les vallées; élevez-vous à une oraison plus haute, à son exemple, en repassant attentivement dans votre cœur les vérités saintes de la religion. Apprenez à vous en occuper intérieurement par des méditations salutaires. Employez un temps plus considérable dans la présence du

Seigneur, à vous convaincre de vos devoirs, à gémir de vos offenses, à vous intimider par la crainte des châtiments, à vous animer par la vue de la récompense, à contempler la grandeur de Dieu, et à étudier la misère de l'homme. Voilà ce qui s'appelle aller sur les montagnes.

Telle autre ame chrétienne, avec toute sa charité, ne sait qu'ouvrir la main à l'indigent qui demande l'aumône, ou tendre les bras à l'ennemi qui souhaite la réconciliation, c'est-à-dire, si l'on peut parler ainsi, qu'elle n'habite que la région basse de la miséricorde. Il faut qu'elle monte à une plus haute, qu'elle imite Marie, qui visite Elisabeth pour la combler de biens spirituels; qu'elle aille chercher elle-même le malade dans les hôpitaux, le captif dans les prisons, le pauvre honteux dans sa triste demeure, pour les consoler et les fortifier, en leur faisant part de ses biens temporels; il faut qu'elle suive l'exemple de Jésus-Christ, qui, sans avoir égard à ce que Jean-Baptiste comme homme lui est si inégal, et comme pécheur, si opposé, le prévient néanmoins, et le sanctifie; il faut qu'elle prévienne de même cet ennemi, quoiqu'il soit inférieur; que, par une démarche si charitable, elle étouffe la haine dans son cœur, et qu'en le gagnant à elle-même, elle le gagne à Dieu. C'est là porter la charité plus haut, et s'élever sur les montagnes.

Enfin, il est telle ame chrétienne qui, avec toute sa piété, entretient encore beaucoup d'imperfections et de défauts. Un attachement trop humain, ou une jalousie trop écoutée, une précipitation continuelle à dire ses sentiments, ou un soin excessif de conserver sa santé, une humeur contrariante dans les conversations, ou une

opiniâtreté inflexible dans les scrupules, sont autant de taches qui ternissent sa dévotion : c'est-ce qui l'abaisse aux yeux du Seigneur. Il faut qu'elle se mette au-dessus de toutes ces foiblesses, qu'elle aime Dieu sans partage, et regarde le prochain sans envie; qu'elle réprime sa langue trop prompte à parler, et mortifie sa chair trop ingénieuse à se satisfaire; qu'une douce complaisance la rende traitable dans les entretiens, et une constante docilité, soumise dans les peines intérieures. Telle doit être la piété d'une ame vraiment vertueuse; elle ne s'arrête pas à une dévotion basse et imparfaite; elle sait s'élever à quelque chose de plus noble, et va comme Marie sur les montagnes; et elle y va avec promptitude, à l'exemple de cette Vierge sainte. Ce que fit la Mère du Seigneur en cette rencontre, elle l'a fait toute sa vie. Dans elle il n'y eut jamais pour Dieu ni délai, ni lenteur. Elle est cette bien-aimée de l'Epoux sacré, qui s'est toujours hâtée de suivre sa voix. Il n'y a que trop d'ames qui, appelées à un état plus parfait que celui où elles se trouvent, diffèrent de s'y élever, ou qui ne s'y élèvent que lentement; et on en voit peu qui, fidèles à l'inspiration sainte, comme Marie, se mettent en chemin au moment même qu'elles en sont favorisées, et marchent avec ferveur dans la voie salutaire des conseils évangéliques. Les uns se contentent de former les résolutions, sans en venir à l'exécution; de projeter sans cesse, sans commencer jamais, et différant toujours, demeurent toute la vie dans une disposition dangereuse d'imperfection et de tiédeur. Hâtez-vous, dit ici saint Ambroise, hâtez-vous de sortir de cet état d'imperfection. La grâce du Saint-Esprit ne s'accommode pas de ces délais. C'est trop temporiser; ou rompez tous

ces liens qui vous retiennent, ou conservez-y toute la liberté des enfants de Dieu; ou renoncez à vos engagements, ou faites-les servir, par un usage chrétien, à votre sanctification; les autres ont déjà pris cette route difficile, et suivent cette voie étroite. Elles marchent, mais lentement et à pas comptés : tout les amuse et les retient; la moindre pensée les trouble, la plus légère parole les choque, la plus petite contradiction les irrite, le travail le plus modique les lasse; elles interrompent leurs saints exercices sur les prétextes les plus frivoles. Ah! les démarches de l'ame fidèle sont égales et constantes. C'est un astre dont rien n'arrête le cours, et qui s'élance sans cesse avec une incroyable rapidité. En suivant ces règles, on fera du progrès dans la piété : la précieuse semence de la grâce fructifiera dans le cœur, et on croîtra en vertus et en mérites devant Dieu et devant les hommes. Par-là on s'élèvera au-dessus de ses imperfections et de ses foiblesses, on montera et on avancera avec promptitude, à l'imitation de Marie. Voilà le premier devoir de l'ame qui a conçu le Verbe divin dans son cœur, et qui le possède par la grâce. Le second, encore plus important, est de conserver soigneusement ce précieux trésor, et de ne pas s'exposer au danger de le perdre. Il seroit à souhaiter, sans doute, que l'ame juste n'eût de commerce qu'avec Dieu, dans la solitude et la retraite. Telle étoit, selon saint Ambroise, la disposition de Marie, qui demeuroit renfermée le plus long-temps qu'elle pouvoit au dedans de sa maison, et qui ne restoit au dehors que le moins qu'il lui étoit possible; mais si l'on veut former des liaisons, il faut du moins, à l'exemple de cette Vierge sainte, n'entrer que dans des maisons de

piété, comme étoit celle de Zacharie, et n'y converser qu'avec des personnes vertueuses, comme Elisabeth.

Nous découvrons donc dans les démarches de Marie, et dans ses entretiens avec la mère du saint précurseur, de quelle manière les ames justes peuvent s'avancer, et persévérer dans la justice. Mais, si nous voyons leurs devoirs dans ce que fait la Sainte-Vierge, nous pouvons voir, dans ce qu'elle entend, quels sont leurs avantages. Tous les priviléges de l'ame juste se réduisent à deux principaux, dont le premier lui est donné pour les autres, et le second, pour elle-même : par rapport aux autres, elle est le canal ordinaire des grâces du Seigneur, et l'instrument le plus fréquent de ses miséricordes; par rapport à elle-même, elle est l'objet des complaisances de ce Dieu de bonté, et le sujet de ses libéralités immenses : c'est ce qui paroît avec éclat dans le mystère de la Visitation, et qui se remarque à proportion dans les ames vraiment pieuses. 1° C'est par Marie que se fait dans ce mystère la communication de la grâce de Jésus-Christ : elle est dans la maison de Zacharie, comme l'arche d'alliance dans la maison d'Obédédom, puisqu'elle y attire les plus salutaires influences du Ciel, et les bénédictions les plus abondantes; puisque c'est par elle qu'un pécheur est justifié, et qu'une ame juste est remplie du Saint-Esprit, que Jean-Baptiste reçoit la grâce, et Elisabeth la plénitude de la grâce. Et voilà l'illustre fonction de l'ame juste. Comme Marie fut l'instrument de la grâce dans la maison de Zacharie, cette ame l'est aussi par rapport aux pécheurs qu'elle a le don, par ses charitables avis joints à ses édifiants exemples, de faire sortir de l'état funeste du pé-

ché. Il est vrai que le bras du Seigneur n'est pas raccourci, que l'esprit de Dieu est libre, et souffle où il veut, et comme il veut, et que celui qui a éclairé les aveugles avec de la boue, pourroit bien se servir des hommes les plus corrompus pour purifier les autres; mais après tout, il appartient spécialement aux justes d'être la lumière du monde et le sel de la terre, parce qu'ils font ce qu'ils disent, qu'ils ne donnent pas lieu à ce reproche si commun : Médecin, guérissez-vous vous-même, et qu'ils ne détruisent pas par leurs actions, ce qu'ils tâchent d'établir par leurs paroles. Il appartient donc proprement aux hommes irrépréhensibles de reprendre les autres; ils ont un don particulier pour convertir les pécheurs, et même pour perfectionner les justes. Mais s'il est doux à l'ame qui possède la grâce de servir d'instrument aux miséricordes du Seigneur, elle doit trouver encore plus de douceur de se voir elle-même l'objet des complaisances de ce Dieu de bonté, et le sujet sur lequel il verse ses dons les plus précieux. C'est là le second et le plus salutaire privilége de cette ame heureuse : et de même qu'Elisabeth assure Marie que Dieu l'a déjà bénie et distinguée, et qu'il la bénira et la distinguera encore dans la suite; ainsi pouvons-nous assurer l'ame juste que le Seigneur a répandu sur elle de singulières bénédictions, et qu'il en répandra encore de plus abondantes. Oui, ame chrétienne, qui possédez le précieux trésor de la grâce, vous êtes singulièrement distinguée des ames mondaines, qui sont dans l'état funeste du péché. Le Seigneur les a en horreur comme ses ennemis, au lieu qu'il vous regarde comme sa bien-aimée. Leur cœur est la retraite de l'esprit immonde, au lieu que le vôtre est le temple de l'Esprit-Saint.

Mille affligeantes pensées les effraient, mille remords les déchirent, au lieu que vous goûtez une paix qui surpasse tout sentiment. Elles sont enfin sur le bord du précipice, dans le danger continuel d'y tomber, au lieu que vous marchez dans la voie qui conduit au ciel, et que vous avez un droit prochain sur ce riche héritage. Que vos avantages, ô ame juste, sont donc désirables! Quoi de plus glorieux que d'être le canal des grâces du Seigneur, et l'instrument de ses misericordes sur les autres! Quoi de plus consolant que d'être soi-même l'objet des complaisances d'un Dieu, et le sujet sur lequel il répand tant de faveurs; de posséder déjà de si grands biens, et d'en attendre encore de plus grands! Quels motifs pour conserver la grâce, si on l'a reçue, et pour la recouvrer, si on l'a perdue! Mais ce n'est pas assez; Marie, après avoir appris aux ames justes, dans ce qu'elle fait aujourd'hui, quels sont leurs devoirs, et dans ce qu'elle entend, quelles sont leurs prérogatives, leur enseigne encore, dans ce qu'elle dit, quels doivent être leurs sentiments. Après qu'Elisabeth eut parlé, Marie parla à son tour; et c'est dans les paroles qu'elle prononça et que nous répétons tous les jours, qu'on peut découvrir quels étoient les sentiments de cette admirable Vierge, et quels sont, à son exemple, ceux de l'ame chrétienne et juste : sentiments tout-à-fait contraires, et entièrement opposés à ceux de l'ame mondaine et pécheresse. Mon ame, dit Marie, glorifie le Seigneur : *Magnificat anima mea Dominum*. L'ame mondaine loue ce que le monde juge digne de louange : la puissance des grands et l'opulence des riches, les rares talents et les emplois distingués, une haute naissance et une réputation bien établie,

en un mot, tout ce qui peut parmi les hommes imprimer du respect et attirer de l'honneur; mais l'ame chrétienne, qui a appris du plus sage des mortels, que tout ce qui est sous le soleil n'est que vanité, n'y voit rien qui mérite de justes éloges, et se contente comme Marie de glorifier celui à qui seul la gloire est due : *Magnificat anima mea Dominum.* L'ame mondaine trouve sa satisfaction et sa joie dans ce qui brille aux yeux et ce qui flatte les sens; mais l'ame chrétienne ne se réjouit que dans son Dieu qui la sauvera, et qui, en la sauvant, lui fera goûter des délices en comparaison desquelles les plaisirs sensuels sont plutôt des peines que des plaisirs : *Et exultavit spiritus meus in Deo salutari meo.* Ces ineffables douceurs sont l'objet continuel de ses désirs, et le sujet ordinaire de ses méditations. Elle n'a que le corps sur la terre, son esprit est dans le ciel : ce n'est qu'à regret qu'elle quitte sa solitude pour interrompre des entretiens qui la remplissent d'une consolation et d'une joie toute sainte : *Et exultavit spiritus meus in Deo salutari meo.* L'ame mondaine n'aime rien tant que l'estime des hommes, et ne craint rien plus que leurs mépris; cache avec soin ce qui l'abaisse, montre avec adresse tout ce qui la relève, publie ce qui lui est avantageux, supprime tout ce qui n'est pas à son avantage; mais l'ame chrétienne, qui connoît le danger de la gloire du monde, souhaite aussi sincèrement d'être petite aux yeux de Dieu. Ou elle ne parle jamais d'elle-même, ou si elle est obligée d'en parler, ce n'est que pour faire remarquer sa bassesse et son néant, à l'exemple de Marie, qui, étant la Mère du Seigneur, ne s'en nomme que la servante : *Respexit humilitatem ancillæ*

suæ. L'ame mondaine se réputeroit heureuse, si les grands de la terre l'honoroient de leurs faveurs; mais l'ame chrétienne, qui fait consister la félicité dans les biens d'un autre ordre, croit qu'on ne doit l'appeler heureuse que par les grâces dont le Tout-Puissant l'a comblée, en la faisant naître dans le sein de l'Eglise, en la régénérant par le baptême, en la mettant dans la voie de la sainteté, et en lui fournissant les secours nécessaires pour y parvenir. Voilà, selon elle, tout son bonheur : voilà les avantages dont elle souhaite qu'on la félicite : *Ex hoc beatam me dicent omnes generationes, quia fecit mihi magna qui potens est, et sanctum nomen ejus*. L'ame mondaine parle quelquefois de Dieu, mais selon les fausses idées de son esprit, et les désirs déréglés de son cœur : l'ame chrétienne en parle comme Dieu lui-même en a parlé dans ses Ecritures; et, voyant dans le cours des siècles tant de marques de la sévérité de sa justic sur les cœurs impénitents, elle ne promet sa miséricordo qu'à ceux qui ont une crainte salutaire des jugements du Seigneur : *Et misericordia ejus à progenie in progenies timentibus eum*. Enfin, au lieu que l'ame mondaine s'égare dans la vanité de ses pensées, ne s'occupe que du monde et de ce qui est dans le monde, l'ame chrétienne n'a pas de plus grand plaisir, à l'exemple de Marie, que de s'entretenir de celui qui l'a créée pour contempler sa gloire et louer ses ouvrages. Tantôt elle exalte la force de son bras qui a opéré tant de merveilles : *Fecit potentiam in brachio suo*; tantôt la droiture de son cœur, qui hait l'orgueil et rejette les orgueilleux : *Dispersit superbos mente cordis sui*. D'autres fois elle admire combien, dans ses conseils, il est différent des enfants des hommes, lui qui pré-

cipite dans l'abîme les grands et les puissants du siècle : *Disposuit potentes de sede*, et qui se plaît à élever les foibles que le monde méprise : *Et exaltavit humiles;* qui enrichit les pauvres des trésors de la grâce : *Esurientes implevit bonis*, et réduit les riches à une indigence affreuse : *Et divites dimisit inanes*. Mais elle s'attache surtout, cette ame, à considérer l'extrême bonté du Seigneur pour l'homme fidèle et juste à qui il se communique si libéralement, qu'il semble oublier sa grandeur, et ne se ressouvenir que de sa miséricorde : *Suscepit Israël puerum suum, recordatus misericordiæ suæ;* et comme ses promesses sont consignées dans les livres saints, l'ame juste qui en éprouve l'accomplissement, y trouve de puissants motifs pour affermir sa foi, relever son espérance, et enflammer son amour : *Sicut locutus est ad patres nostros, Abraham et semini ejus in sæcula*. Ainsi pensoit, ainsi parloit la Vierge sainte, et telles sont aussi les plus ordinaires réflexions de l'ame juste. Obtenez-moi, ô Marie! de remplir les devoirs des ames justes, de participer à leurs priviléges, et d'entrer dans leurs sentiments, afin qu'au dernier jour je partage avec eux la récompense qui leur est promise.

Ainsi soit-il.

HUITIÈME MÉDITATION.

SUR LA VISITATION DE LA TRÈS SAINTE VIERGE.

Marie, dans la visite qu'elle rend à Sainte Elizabeth, nous instruit des deux principales conditions qui doivent accompagner les œuvres de charité que nous exerçons envers le prochain. 1° La promptitude avec laquelle elle va assister sa cousine dans sa grossesse, nous apprend à secourir nos frères promptement et sans délai. 2° La difficulté qu'elle surmonte, nous enseigne que nul obstacle ne doit nous arrêter, lorsqu'il est question de faire le bien.

Aucune considération personnelle ne peut retenir le zèle de notre auguste Vierge; à peine l'ange l'a-t-il quittée, qu'elle se met en chemin, et marche en diligence, non-seulement par un effet de sa tendresse pour Elisabeth, mais parce que celui qu'elle vient de concevoir dans son sein, lui inspire, à elle-même, toute la charité qui l'anime : voilà ce qui la presse d'aller si promptement rendre à sa parente les services dont elle avoit d'autant plus de besoin, qu'elle étoit enceinte dans un âge déjà avancé.

Tel est le modèle que nous devons nous proposer, quand il s'agit d'exercer des œuvres de charité envers le prochain ; il faut le faire avec promptitude : n'y perdons pas un instant, c'est donner deux fois que de donner promptement, et le Seigneur récompensera au double les bonnes œuvres que nous nous serons hâtés de faire pour son amour. Ainsi, dès que nous savons un pauvre à assister, un malade à soulager, un affligé à con-

soler, un ignorant à instruire, un pécheur à convertir, en un mot, une bonne œuvre corporelle ou spirituelle à exercer, imitons la promptitude de la Sainte-Vierge à nous mettre en chemin; levons-nous aussitôt comme elle, quittons même notre retraite, et la douceur d'y jouir de Dieu en paix, pour courir aux besoins de nos frères. Fallût-il nous enfoncer dans l'horreur des cachots, pénétrer dans les asiles de l'humanité souffrante, nous approcher de ces lits de douleur, où des malheureux entassés se communiquent les mortelles ardeurs qui les consument, où la mort égorge une victime et en marque une autre, lève son dard sur toutes les têtes, et menace le vivant en frappant celui qui expire à ses côtés; suivons les mouvements de la charité chrétienne, qui, plus forte que la mort, ne craint pas ces souffles contagieux, qui ne sortent du sein des malades que pour infecter ceux qui les assistent; livrons-nous à ces œuvres de miséricorde, qui ne cherchent pas les regards publics, et dont Dieu sera la récompense. Malheur à nous, si nous pensions que ces pieuses occupations, auxquelles se livrent des personnes consacrées aux œuvres saintes, ne tiennent point à nos devoirs personnels, et si nous envisagions les secours qu'elles procurent aux malheureux, plutôt comme des pratiques louables, que comme des obligations réelles, qu'une loi indispensable nous impose! Nous y sommes tous assujettis, et ces devoirs doivent être journaliers pour nous; nous devons tous, plus ou moins, nous en acquitter selon notre état, sans réserve et sans délai. Oui, la foi nous défend de mettre les offices de charité rendus à nos frères, au rang de ces œuvres arbitraires que la religion laisse au choix des fidèles; parmi nos devoirs, la doctrine de Jésus-Christ

n'en connoît presque pas de plus continuels, de plus sacrés, et de plus inviolables. Et, en effet, pouvons-nous ignorer que tout chrétien est chargé du soin de son frère affligé, et que la loi qui nous ordonne de l'aimer, nous fait en même temps un devoir de le secourir, puisqu'on n'aime pas, lorsqu'on est insensible aux malheurs de ce qu'on aime? Pouvons-nous ignorer que le précepte de l'amour du prochain, si solennel dans l'Évangile, si inséparable de la piété chrétienne, ne se borne pas à nous défendre seulement de ravir ce qui appartient à nos frères, de blesser leur réputation, de nuire à leur fortune, d'attenter à leur personne, de troubler leur repos? Les païens et les peuples les plus barbares ont eu des lois qui les obligeoient de n'être ni injustes, ni ravisseurs, ni fourbes, ni cruels : ce sont là des devoirs que prescrit la nature; et jusque-là nous ne sommes pas chrétiens. La loi de la charité, particulière à la religion de Jésus-Christ, va plus loin : ce n'est rien pour elle de ne point haïr, il faut qu'elle aime; ce n'est point assez de ne pas nuire, il faut qu'elle aide; c'est peu d'avoir les mains pures du bien d'autrui, il faut qu'elle donne le sien : c'est-à-dire, que nous sommes injustes, si nous ne sommes pas bienfaisants; que nous haïssons notre frère, si nous ne le soulageons pas lorsque nous le pouvons, et surtout avec promptitude; que nous devenons l'auteur de son infortune, si nous n'en sommes pas l'asile; en un mot, que nous usurpons ce qui lui appartient, si nous lui refusons des secours auxquels il a droit. Ce n'est donc pas une œuvre de surérogation, dont le zèle puisse s'applaudir, quand il exerce la miséricorde et qu'il pratique la charité; c'est une loi commune im-

posée à toute ame fidèle; car, par la grâce, qui, dans le baptême, nous a associés à l'assemblée des saints, nous sommes devenus tous les membres d'un même corps et les enfants d'un même père. Dès-lors, nous avons contracté des liaisons intimes et sacrées avec le reste des fidèles; dès-lors, nous ne sommes plus étranger à leur égard, et ils ne le sont plus au nôtre; sdèslors, ils ne sont plus pour nous, ni esclaves, ni nobles, ni roturiers, ni riches, ni indigents : ils sont nos frères; dès-lors, leurs calamités doivent devenir les nôtres, et leurs besoins, nos besoins; dès-lors, l'auguste qualité de chrétien, qui nous unit à eux, ôte ce mur de séparation, et ces différences vaines de titres, de naissance, que la nature ou les lois du siècle avoient mises entre eux et nous; tout ce qui arrive dans le corps sacré des fidèles, devient notre affaire propre : lorsqu'un membre souffre, nous devons souffrir aussi; et, sans renoncer à ce lien divin qui nous unit tous sous Jésus-Christ, notre chef, et qui est le seul fondement de notre espérance, nous ne pouvons plus refuser aux besoins communs, nos soins, notre attention, et notre ministère : aussi les premiers fidèles ne possédèrent d'abord rien en propre, parce que, depuis leur vocation à l'Evangile, ne faisant tous qu'un cœur et qu'une ame, il leur parut inutile de demeurer possesseurs particuliers des biens qui étoient devenus les biens de leurs frères; ainsi devons-nous imiter la charité de ces premiers fidèles, nos pères dans la foi, et surtout la promptitude à secourir le prochain; ou plutôt ainsi devons-nous imiter la promptitude de la Sainte-Vierge à aller offrir ses services à Elisabeth. Il faut aussi que les difficultés que nous pourrons rencontrer,

ne nous rebutent pas non plus qu'elle, et que nul obstacle ne nous arrête. Admirons le courage et la fermeté de cette Vierge sainte, que ni la longueur du chemin, ni la difficulté des montagnes, ni l'état où elle se trouve, ne peuvent arrêter dans sa course : il s'agit d'un devoir de charité ; c'en est assez : la grâce de l'Esprit-Saint qui la remplit, ne souffre point de retardement : on peut même assurer avec un saint Père, que les difficultés qu'éprouvent les serviteurs de Dieu, servent plus à les enflammer qu'à les refroidir. Ainsi, voulons-nous connoître si l'amour que nous avons pour Dieu est foible ou fort, voyons si, dans les œuvres que nous entreprenons pour sa gloire, nous ne sommes pas assez lâches pour nous rebuter à la première difficulté, ou si nous avons assez de fermeté pour ne pas céder aux obstacles. Hélas ! qu'il est à craindre que, par cet examen que nous ferons sur nous-mêmes, nous nous trouvions pour le monde dans les dispositions où nous ne devons être que pour Dieu ! S'agit-il des intérêts de la cupidité, on ne peut avoir ni plus de vivacité pour jouir plus tôt de ce qu'on souhaite, ni plus d'opiniâtreté pour surmonter tout ce qui s'oppose à nos désirs.

Pour se convaincre de cette vérité, il suffit de se représenter simplement ce que les passions nous font faire, ou plutôt ce qu'elles nous font souffrir. Avons-nous reçu un affront vrai ou prétendu, on allègue aussitôt la loi établie par les enfants du siècle, qu'il ne faut point perdre de temps à se venger ; comme si on craignoit que dans le retardement, la colère ne se ralentît, ou qu'on nous fît revenir de notre prévention, en nous faisant voir que les choses ne sont pas comme on nous les avoit rapportées. C'est avec

la même précipitation qu'on agit, ou plutôt la plupart des hommes ont encore plus de vivacité, quand il est question ou de plaire à l'objet d'une passion impure, ou d'intéresser en leur faveur un protecteur puissant, ou de contenter leur avarice. Mais comme il ne s'agit pas seulement d'agir avec diligence pour arriver au but qu'on se propose, et qu'on n'y parvient guère que par une grande constance, qui peut dire la fermeté que l'on a pour surmonter tous les obstacles? Que chacun se représente à soi-même ce qu'il a souffert jusqu'à ce jour pour faire sa fortune, ou pour satisfaire ses passions, et on verra que, jusqu'à présent, on a été un vrai martyr du monde. Quelle honte pour des chrétiens, à qui rien ne coûte dans la poursuite d'un avantage temporel, d'abandonner les plus saintes entreprises, dès qu'ils y trouvent la moindre opposition! Faisons au moins en sorte d'être désormais pour Dieu, ce que nous avons toujours été pour le monde, pleins de zèle et d'ardeur pour sa gloire, pleins de courage, non-seulement pour entreprendre le bien, mais encore pour l'exécuter. Que l'exemple de la Sainte-Vierge, et la protection qu'elle nous offre, nous fassent entièrement changer de conduite, afin que nous persévérions à l'avenir dans les bonnes œuvres, soit pour la gloire du Seigneur, soit pour l'utilité du prochain. Que le véritable esprit de la religion nous porte surtout à secourir nos frères, malgré tous les faux prétextes que fournissent l'amour-propre, l'élévation du rang, de faux préjugés, ou, pour mieux dire, l'injustice et l'inhumanité. Dans les vrais principes de cette religion sainte, tous les hommes sont nos frères, comme nous l'avons déjà dit; et la foi, en les rappelant à leur commune

origine, établit entre eux le lien de l'amitié fraternelle. Vous êtes tous enfants de Dieu, disoit Jésus-Christ, et vous ne devez donner le nom de père à personne sur la terre, car vous n'avez qu'un seul père qui est dans les cieux. Voilà l'union la plus indissoluble, tous les hommes aimés en Dieu : la différence des cultes et des mystères ne doit pas affoiblir le fondement primitif de l'humanité. Le prêtre qui ne voit pas un frère dans le voyageur blessé, et qui passe sans le secourir, est condamné par le Sauveur du monde; c'est le Samaritain touché de compassion pour cet étranger, et empressé de le soulager, qui mérite ses éloges. Nul homme n'est donc étranger à un autre homme; ils sont frères, ils doivent subvenir à leurs besoins mutuels : il n'y a point d'obstacles, à moins qu'ils ne soient insurmontables, qui puissent en dispenser. Mais comme on ne peut pas également les servir tous, il faut principalement aider ceux que les lieux, les temps, et les autres circonstances, nous attachent d'une façon particulière. Cette règle établie par saint Augustin, détermine les devoirs des hommes en société. La terre, qu'ils habitent ensemble, devient pour eux un nouveau lien; ils la regardent comme une mère commune : cet attachement qui leur est propre, les unit davantage; il forme le sentiment vertueux que les anciens appeloient l'amour de la patrie : *Caritas patrii soli*. Mais quelle force n'ajoute pas à ce sentiment, l'esprit de la religion, cette foi qui éclaire tous les chrétiens, cette espérance qui place leur commun intérêt dans le ciel, cette charité qui survit à la destruction des choses présentes, ces sacrements qui les régénèrent dans la *vie spirituelle*, et qui établissent une nouvelle

fraternité en Jésus-Christ? N'est-ce-pas en effet cette religion sainte qui prescrit les véritables caractères de la charité; elle nous la montre comme la perfection de toutes les vertus sociales. Patiente, elle connoît les hommes foibles, aveugles, inconstants; elle ne s'aigrit pas contre leurs vices, qu'elle condamne; elle ménage leurs foiblesses, elle plaint leurs erreurs. Elle va plus loin; indulgente par tendresse, elle ferme les yeux pour ne pas voir des défauts qu'elle ne pourroit excuser : *Patiens est.* Humble dans l'élévation, elle met la décence et la dignité à la place du faste et de l'ostentation : elle domine de tout côté cette impérieuse grandeur qui insulte à l'humanité : *Benigna est.* Désintéressée, elle rend le citoyen capable des plus grands sacrifices, elle l'attache plus fortement à la patrie, elle dirige tous ses mouvements vers l'ordre public, qu'elle confond avec la volonté du Créateur; elle peut seule former cette harmonie, où l'amour devient le lien de toutes les parties : *Ambulate in dilectione.* Tel est l'esprit de la religion; non-seulement pour les œuvres de miséricorde et de charité, mais pour toutes les bonnes œuvres en général qu'elle nous inspire.

O Vierge sainte! obtenez-nous de Dieu qu'à votre exemple nous fassions promptement les œuvres de charité que nous prescrit l'Evangile, et que nul obstacle ne nous arrête pour les pratiquer. Sollicitez pour nous le zèle de la gloire du Seigneur dont ses apôtres ont été animés, et qui les a fait traverser les mers, et parcourir toutes les régions de l'univers, pour faire connoître son nom aux peuples les plus éloignés et les plus barbares. Mais ce qui relève infiniment leur *gloire*, ou plutôt celle de la grâce de Dieu,

c'est que ni les prisons, ni les lieus, ni les fouets, ni la fureur des tyrans, ne furent jamais capables de les arrêter. Obtenez du Seigneur qu'il fasse pour nous ce qu'il a fait pour eux, et qu'animés de son esprit, dès que nous savons une bonne œuvre à entreprendre, nous nous y portions avec autant de promptitude que de constance; afin que nous en puissions recevoir la récompense dans le séjour des bienheureux.

Ainsi soit-il.

PREMIÈRE MÉDITATION.

SUR LA PURIFICATION DE LA TRÈS SAINTE VIERGE.

Marie, de retour de la maison de Zacharie dans la sienne, se consacre plus que jamais à la retraite, au silence, au recueillement, à la docilité aux ordres du Seigneur, et nous y offre un nouveau modèle de l'humilité la plus parfaite; humilité d'autant plus grande, qu'inconnue aux yeux des hommes, elle ne se manifestera par aucune action publique qu'au jour de sa purification.

MARIE revient dans la maison de Joseph, et là, comme ensevelie dans son humilité, elle demeure dans un recueillement profond, qu'on ne peut assez admirer dans une vierge que le Ciel a si glorieusement illustrée. Transportons-nous dans sa retraite à Nazareth, entrons sous ce toit rustique où un travail mercenaire sert à sa subsistance et à celle de son époux. Marie dans une vile chaumière, elle dont les pères avoient occupé le trône! voilà la mère d'un Dieu; une pauvre cabane, deux pauvres époux: voilà le temple de la Divinité, et le berceau du christianisme: disons mieux: voilà le Messie, et la nuit profonde où sont ensevelies et la victoire sur le monde, et les plus grandes merveilles du bras de Dieu. Etrange spectacle, qui devoit nous apprendre encore que le Dieu de l'Evangile seroit un Dieu caché, inconnu aux grands, manifesté aux humbles; qu'une obscurité majestueuse couvriroit toujours les avenues de son sanctuaire, et que si la religion avoit un côté éclatant et lumineux

pour frapper notre raison et la soumettre, elle auroit toujours un côté enveloppé d'un voile impénétrable, pour humilier notre esprit et confondre cette raison altière, qui ne veut croire que ce qu'elle voit, comme si l'homme pouvoit comprendre tout ce qu'un Dieu peut faire, ou que Dieu ne pût faire que ce que l'homme peut comprendre!

La simplicité de la foi de Marie ne lui permet que le silence, le respect, et un profond recueillement, qui lui fait conserver dans son cœur toutes les merveilles dont elle est le témoin : *Maria autem conservabat omnia conferens in corde suo*. L'humilité et la sainteté furent toujours en proportion égales dans sa personne. Eh! quelle autre disposition eût pu produire en elle des mystères d'humiliation! Que pouvoit-elle conserver et repasser dans son cœur, sinon les abaissements de son fils? et jusqu'où ne dût-elle pas porter une vertu qui avoit pour principe et pour modèle l'anéantissement d'un Dieu fait homme? Aussi, rien de plus difficile que de saisir tous les caractères de l'humilité de Marie. Etrangers que nous sommes à cette vertu, que nous nous connoissons peu aux traits qui la représentent! Peut-être avons-nous lu plusieurs fois sans réflexion et sans sentiment ce que l'Evangile nous a tracé de l'humilité de cette Vierge sainte. D'ailleurs, il n'en est pas de l'humilité comme des autres vertus : celles-ci se hâtent de se produire; le cœur qui les conçoit ne peut pas se contenir; la charité même, qui est la plus parfaite de toutes, est moins réservée sur ce point; les plus grandes œuvres, celles qui sont les plus éclatantes, ne sauroient encore la satisfaire; elle ne se borne jamais, elle *tend toujours* à se répandre le plus loin qu'il est

possible; elle marche souvent avec bruit, et il n'en est pas de même de l'humilité : cette vertu se renferme toute dans le cœur; son caractère propre est de ne vouloir point paroître; la lumière la trouble et la déconcerte; elle aime à marcher dans les ténèbres, elle gagne toujours à n'être point aperçue; elle craint d'être trahie, et souvent elle tire plus de services des défauts qu'elle semble avoir, que des vertus qui l'accompagnent. Il faut donc la bien connoître pour la discerner, et quiconque ne la possède pas, ne l'aperçoit presque jamais où elle est. C'est pourquoi nous voyons sans étonnement le silence de Marie sur le mystère que Dieu avoit opéré en elle. Nous entendons dire de sang-froid que Joseph conçut des soupçons contre elle, qu'il voulut la renvoyer, et que ce fut de la bouche d'un ange qu'il apprit le secret de Dieu. La vertu de Marie n'entre, ce semble, pour rien dans cet événement; l'évangéliste ne nous fait rien observer; et cependant ce qu'il ne dit pas, que Marie fut fidèle à Dieu, qu'elle subit sans se plaindre toute la confusion dont elle se vit chargée, qu'elle préféra l'humiliation que son Sauveur lui procuroit, à la consolation de s'ouvrir à un époux fidèle, gardien de sa virginité, et qu'elle ménagea moins dans cette occasion l'honneur de cette même virginité, que l'avantage d'une humilité qu'elle estimoit encore plus : ce point si essentiel, dont l'évangéliste ne dit rien, et qu'il abandonne à nos réflexions, est peut-être ce qu'il y a de plus admirable et de plus héroïque dans Marie. O Vierge sainte! vous n'aviez qu'un mot à dire pour manifester votre gloire; mais votre humilité ne vous permet ni de la chercher, ni de révéler les secrets de Dieu avant le temps, ni de

confondre les jugements des hommes, ni d'imposer silence à la calomnie : vous étiez destinée à représenter l'état d'opprobre et d'humiliation de votre fils, sa religion persécutée, sa vertu calomniée; voilà ce qui nous empêche d'ouvrir la bouche ni à la plainte, ni au murmure, et ce qui vous porte à vous reposer uniquement du soin de votre justification sur le Dieu qui, pour votre gloire même, a permis cette épreuve.

Nous verrons cette Vierge sainte arriver à Bethléem pour obéir à l'édit de l'empereur; nous n'ignorerons pas qu'elle ne trouva point de place dans l'hôtellerie, qu'elle déposa son fils dans une crèche, que tandis que tout le reste du monde ignoroit le trésor qu'elle gardoit, quelques pasteurs la trouvèrent dans une étable : on nous apprendra les sinistres desseins qu'un roi cruel forme contre l'enfant nouvellement né; l'on nous fera remarquer que ce fut Joseph qui en fut instruit, qui reçut l'ordre pour le temps et pour le lieu de la retraite, qui régla le départ et le retour : mais à tous ces traits savons-nous bien reconnoître jusqu'à quel point Marie aima la pauvreté, l'obscurité, et la souffrance; combien elle savoit dès-lors conformer ses désirs et ses sentiments aux dispositions de l'enfant qui lui étoit confié, et quelles furent sa dépendance et sa soumission à abandonner tous ses priviléges, et à recevoir aveuglément, de la part d'un homme, les ordres les plus durs, parce qu'ils lui parurent venir de Dieu ?

Il n'y avoit que l'exemple d'un Dieu soumis à sa conduite qui pût faire prendre à cette Vierge sainte, dans son éminente dignité, le parti de la soumission la plus humble. Qu'il est difficile de fléchir et de plier dans un rang où l'on se voit

au-dessus de tout le monde ! Que les moindres condescendances coûtent au faîte des grandeurs ! Quelle répugnance n'a-t-on pas à se soumettre, quand on se croit en droit de commander ! Marie, en qualité de Mère de Dieu, se trouve revêtue d'une dignité qu'elle ne pouvoit partager avec personne. Elle avoit vu le Ciel même s'abaisser à ses pieds, et les anges lui rendre hommage : elle n'ignoroit point ce qu'elle fit entendre elle-même à sa cousine, peu de temps après son élevation, que souveraine de l'univers, elle régneroit sur les têtes couronnées, et que les plus grands rois du monde feroient gloire d'être les premiers de ses sujets : *Beatam me dicent omnes generationes*. N'étoit-ce pas là des titres légitimes pour ne pas ramper au moins dans cette union où la sujétion est volontaire, et où la domination doit être respectueuse, où la supériorité n'exclut point l'égalité, et où la subordination n'est après tout que société ? Cependant, attentive à étudier tous ses devoirs, et fidèle à les remplir tous, Marie, sans avoir égard à ses priviléges particuliers, s'en tient à la loi générale, qui ordonne aux épouses d'être soumises à leurs époux, et respecte dans le sien le Dieu même qui la gouverne. Mais d'où peut venir, dans cette Vierge sainte, ce fond de soumission pour un homme, son supérieur à la vérité par son choix, mais du reste son inférieur en dignité et en mérite ? De l'exemple de son fils. Eh ! se dit-elle, comment refuserois-je de me soumettre à celui que Dieu m'a donné pour époux, tandis que Dieu veut bien se soumettre à moi-même, comme à celle qu'il a choisie pour mère ? Ai-je donc plus de droits de soutenir ma dignité, que n'en a le Souverain de tous les êtres de soutenir sa ma-

jesté? Si par amour il s'abaisse pour s'unir à moi, ne dois-je pas m'abaisser par reconnoissance, pour me lier à lui davantage, et pour lui plaire? en s'humiliant ainsi pour me sauver, ne m'avertit-il pas de m'humilier de plus en plus, de peur de me perdre? Il est mon créateur, mon modèle, et il prend ma volonté pour règle de la sienne : que celui donc qu'il m'associe pour lui commander, soit aussi mon guide, mon oracle, et mon chef. Ainsi raisonna, ainsi vécut Marie.

Que cet exemple de soumission, lien précieux de l'union conjugale, n'est-il suivi de toutes les personnes qui, sans avoir les prérogatives de Marie, entrent dans les mêmes engagements! L'on y verroit régner constamment la paix et la concorde, que produit le concert des esprits et des cœurs, au lieu qu'on n'y entend que trop souvent frémir la jalousie, et murmurer la discorde; suites naturelles de l'opposition des sentiments et de la contrariété des inclinations.

Enfin, c'est l'exemple d'un Dieu anéanti qui apprend à Marie à se tenir dans la dépendance. Car, n'est-ce pas une espèce d'anéantissement que de s'assujettir à une autre autorité qu'à celle de Dieu même? Quel autre qu'un Dieu avoit droit de commander à celle à qui un Dieu obéissoit? Et supposé que le Ciel eût des oracles à donner à de si augustes sujets, l'ordre naturel ne sembloit-il pas demander qu'il s'adressât directement à la mère, afin de conserver les droits de sa maternité? Ainsi en usa d'abord la Sagesse éternelle avant l'incarnation. Ses premières attentions furent toutes pour Marie. Personne sur la terre n'entra dans le sanctuaire de leurs divins secrets. Un ange seul en fut le confident et le dépositaire; et *le Dieu du salut*, au moment qu'il vint ici-bas en

commencer le grand ouvrage, ne voulut avoir pour coopératrice de ses miséricordieux desseins, que sa sainte mère. N'étoit-ce pas là suffisamment en établir la dignité, et en déclarer la prééminence? Cependant, après l'incarnation, cette dignité s'éclipse, et cette prééminence disparoît. Ce Dieu fait homme, qui doit être obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix, engage sa sainte mère à se ranger sous les mêmes lois; le mérite d'obéir avec lui devient désormais son unique gloire. L'honneur de commander passe tout entier à son époux. C'est à lui que les ordres de Dieu s'adressent; c'est vers lui que volent les ambassadeurs du Ciel; c'est à lui que les oracles divins se révèlent; c'est lui qui impose au Verbe incarné ce nom sacré que Marie avoit appris la première, et sans lequel il n'y a point de salut à espérer; c'est lui qui dispose de sa personne adorable, qui la produit au jour, ou qui la cache dans les ténèbres; c'est lui qui dira au Fils et à la Mère : Fuyons en Egypte, ou retournons à Nazareth; et le Fils et la Mère lui obéiront. En un mot, Marie, quoique ici-bas à la tête du mystère de l'Homme-Dieu, dépend en tout du chef de la sainte famille, l'image et l'origine de cette Eglise sainte qui renferme tous les enfants de Dieu, et tous les cohéritiers de Jésus-Christ. Or, cette entière dépendance dans la mère d'un Dieu, n'est-elle pas le comble de son humilité, relativement aux titres qui font sa gloire? Ainsi la sainteté de Marie, et son humilité qui en étoit la base, ne firent-elles que croître à mesure que s'opérèrent les grands mystères de la religion. Eh quoi! la sainteté de Marie auroit-elle pu tarir dans la source de toute sainteté? Non : ce ne fut que pour la préparer à la visite corporelle du Seigneur que

le Saint-Esprit la visitoit si souvent par sa grâce, et ces grâces avant-courrières n'étoient que le prélude de celles que réservoit à Marie l'auteur de tout don parfait. Disons mieux : jusqu'au moment de l'incarnation, la sainteté de Marie ne fut, pour ainsi dire, qu'une sainteté humaine; depuis ce fut une sainteté qu'on oseroit presque appeler divine. La divinité est incommunicable sans doute, et on ne peut l'attribuer à Marie; mais on prétend seulement que depuis le jour de l'incarnation de Jésus-Christ jusqu'à celui de sa naissance, Marie fut si étroitement unie au Fils de Dieu, qu'il est besoin de recourir à la foi pour ne pas confondre leurs opérations, et ne pas prendre la sainteté de Marie pour la sainteté de Dieu même. Ce n'est plus qu'un même corps et une même chair, tous deux ne passent dans le dénombrement de l'empire que pour la même personne et la même tête. Jésus-Christ ne voit, n'entend que par les yeux et les oreilles de Marie, et Marie n'agit et ne vit que par le mouvement et l'impulsion de Jésus-Christ. Je vis, pouvoit-elle dire avec plus de vérité que l'Apôtre, je vis, mais ce n'est pas moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi; je parle, j'agis, mais ce Dieu qui habite en moi est le principe de mes mouvements et de mes paroles, je ne fais que lui prêter mon organe et mon ministère. Quelle sublimité dans les opérations de Marie portant le Fils de Dieu dans son sein! Ne nous imaginons pas que la sainteté de cette auguste Vierge se trouva affoiblie, lorsque le Fils de Dieu, une fois entré dans le monde, ne la soutint plus par cette habitation corporelle : loin de nous une pensée si injurieuse à la Mère de Dieu! Si c'est un crime à ses serviteurs de s'arrêter dans le chemin de la vertu,

quelle tache seroit-ce pour sa mère d'y reculer! Ce n'est ni la chair, ni le sang qui nous unissent à Dieu, qui n'est qu'esprit et vérité, c'est l'amour : et Marie n'eut jamais tant d'amour pour lui, que lorsque ce Dieu incarné se fut rendu visible à ses yeux. Oui, disons-le, quelque grand qu'eût été jusqu'alors l'amour de Marie, ce n'étoit point encore un amour de croix et de martyre, et par conséquent un amour digne de la mère d'un Dieu humilié. Mais à quelles épreuves ne fut-il pas mis cet amour, et que ne fit-il pas souffrir à Marie en la personne de Jésus-Christ, lorsque, quittant son sein, ce divin Sauveur eût quitté le lieu de son repos pour fournir la carrière de ses souffrances! quelle leçon pour nous que cet amour de Marie toujours éprouvé, toujours humilié! quel exemple pour tous les fidèles, et quelle condamnation de cet esprit d'indépendance, qui se soulève contre tout ce qui le soumet et le captive, de ces orgueilleuses résistances qui refusent d'obéir aux puissances les plus légitimes, et aux ordres mêmes de Dieu! quel modèle enfin pour toute ame vraiment chrétienne! quel engagement à se défendre de la vanité, et à combattre l'orgueil! Ne perdons jamais de vue les sentiments que Marie conserva dans son cœur depuis le moment de l'incarnation, et qui la rendirent aussi humble à ses yeux qu'elle étoit élevée devant Dieu. Ah! Seigneur, disoit-elle sans cesse dans ce cantique sacré, dicté, ce semble, pour elle par un de ses ancêtres, à qui la promesse de son élévation avoit été faite : Seigneur, vous le savez, comblée de vos faveurs, je ne me suis point enflée de mes avantages : *Domine, non est exaltatum cor meum;* et élevée de votre main au plus haut rang, je n'ai point perdu de vue ma

bassesse : *Neque elati sunt oculi mei.* Les miracles de la grâce que vous avez opérés en moi, ont toujours eu pour contre-poids l'idée du néant dont vous m'avez tirée ; et, devenue votre mère, je n'ai jamais oublié que j'étois votre créature et votre humble servante : *Neque ambulavi in magnis, neque in mirabilibus superme.* Mais quand j'aurois été tentée d'orgueil, quand la vaine gloire seroit venue flatter mon ame : *Si non humiliter sentiebam*, pouvois-je oublier ce Fils unique de Dieu que j'ai conçu dans mon sein, que j'ai nourri de mon lait, comme le Fils de l'homme : *Sicut ablectatus super matre suâ?* et son anéantissement profond pouvoit-il m'inspirer d'autres sentiments que les siens propres : *Ita retributio in anima mea?* O vous donc, qui faites profession de croire et d'espérer en lui, peuples fidèles, imitez-le comme moi dans ses abaissements. Suivez-le à mon exemple dans ses humiliations : *Speret Israël in Domino ;* et assurez-vous, quelque grands que vous puissiez être sur la terre, qu'après avoir été humbles à proportion de votre élévation, vous serez élevés dans le ciel à proportion de votre humilité.

Ainsi soit-il.

DEUXIÈME MÉDITATION.

SUR LA PURIFICATION DE LA TRÈS SAINTE VIERGE.

Marie, la plus pure des vierges, malgré toutes les raisons qui semblent l'exempter de la purification, s'y soumet avec la docilité la plus parfaite, avec la simplicité la plus majestueuse, et nous apprend par-là dans quel esprit nous devons nous-mêmes l'observer.

Que de prétextes une piété moins docile que celle de Marie ne pouvoit-elle pas lui suggérer, pour la dispenser de la loi de la purification ! Combien de raisons pour ne pas obéir à un précepte qui paroît la dégrader, obscurcir même la gloire du Rédempteur, et dérober aux yeux du monde les signes éclatants de sa rédemption ! Cependant Marie songe-t-elle à éluder une loi si humiliante ; cherche-t-elle dans son innocence, dans sa qualité, dans les ménagements d'un honneur imaginaire, des motifs pour s'en dispenser? Non : disciple de la loi, elle ne s'en fait pas l'interprète ; la simplicité de son obéissance prévaut sur tout ce que la raison humaine peut lui opposer. Elle connoît mieux ses devoirs que ses prérogatives. Il y a une loi, c'est assez ; elle obéit, elle s'interdit même en obéissant jusqu'au plus léger murmure : elle conforme à la loi ses sentiments et sa conduite.

La grâce, dit saint Augustin, avoit élevé Marie au-dessus de la loi ; mais l'humilité l'a assujettie à la loi : *Mariam suprà legem fecerat gratia, sub lege fecit humilitas.* Que ces sentiments, en effet, sont humbles, et qu'il seroit difficile de

trouver dans l'histoire sacrée l'exemple de sa soumission! Nous y voyons bien, à la vérité, un roi puissant anéanti, jusqu'à s'appeler un ver de terre et l'opprobre des hommes; mais ce prince si humble craint cependant d'être mêlé avec des pécheurs; il prie le Seigneur de le séparer d'une nation perverse, et de ne pas confondre le vice avec la vertu : *Discerne causam meam de gente non sancta*. Or, la mère du Messie, Marie, n'avoit-elle pas plus de droit d'adresser à Dieu la même prière que David? Comme lui, ne pouvoit-elle pas lui dire : Seigneur, faites connoître au monde les priviléges par lesquels il vous a plu de me distinguer? Faites voir, selon votre parole, que je suis bénie entre toutes les femmes : *Discerne causam meam de gente non sancta*. Non, grand Dieu, s'écrie-t-elle au contraire, point de dispenses, point de singularité : je sais de quel prix est à vos yeux la soumission à votre loi; confondez-moi donc parmi les autres mères d'Israël!

Mais, fille de Sion, souvenez-vous des grandes choses qui ont été dites de vous; souvenez-vous que vous êtes la mère d'un Dieu, la mère du Législateur même, et, par conséquent, au-dessus des lois communes. Pourquoi vous soumettre à un précepte qui, ne marquant distinctement que les mères ordinaires, ne peut comprendre celle qui est mère sans cesser d'être vierge? O Marie! qu'y a-t-il à purifier en vous? et le Sauveur du monde n'est-il pas lui-même consacré à Dieu d'une manière plus excellente qu'il ne peut l'être par toutes les cérémonies du judaïsme? Quoi! soumettre à la loi la grandeur même; à la loi, la puissance même; à la loi, *l'indépendance*, la souveraineté même! Ah! dis-

pensez-vous d'une cérémonie si humiliante pour vous, et si flétrissante pour l'honneur de votre fils ! sortez enfin, sortez de l'obscurité : faites-vous respecter, faites-vous connoître : *Manifesta te mundo*.

Voilà bien notre langage, en voilà le foible et l'illusion ; ainsi raisonnons-nous sur Marie ; ainsi lui prêtons-nous notre esprit de révolte et d'indocilité. Ah ! répond cette Vierge sainte, loin de me soustraire à la loi, je dois au contraire avec mon fils, par une obéissance volontaire et sans réserve, anéantir ces vaines subtilités que votre orgueil vous suggère contre la loi ; condamner tant d'interprétations arbitraires, tant de dispenses abusives, tant de nécessités feintes ; enfin, tant d'opinions relâchées, qui, trouvant toujours des modifications à la loi, en altèrent la pureté : en qualité de mère d'un Dieu humilié et obéissant à la loi, je dois m'humilier, me soumettre avec lui, obéir, et me taire.

Sentiments sublimes, et bien dignes sans doute de Marie ! Sont-ce les nôtres ? Marie se soumet à une loi qui l'humilie ; et ce qu'il y a d'humiliant dans la loi, n'est-ce pas ce qui nous aigrit, ce qui nous irrite, ce qui nous révolte contre la loi ? Qu'il est pénible, dit-on souvent dans le monde, et peut-être le disons-nous nous-mêmes, qu'il est dur de se soumettre à une loi qui mortifie toutes les passions, qui captive les sens, qui crucifie la chair ! Comment résister sans cesse aux penchants les plus doux, aux inclinations les plus naturelles, aux affections les plus sensibles ? Comment aimer un ennemi qui nous persécute, pardonner une injure qui nous outrage, fuir une occasion qui nous flatte ? De ce langage, hélas ! trop commun, que résulte-t-il ? Des désordres que Dieu réprouve, ou

l'abandon formel, ou l'observation imparfaite de la loi. La plupart l'abandonnent; et l'on peut même dire, que par un dérèglement presque universel, il n'est plus honteux de la violer. Oui, la transgression de la loi, autorisée par le grand nombre et par la coutume, semble avoir perdu la timidité qui devroit lui être naturelle; l'irréligion se produit ouvertement, et ne craint plus la lumière, tandis que la religion a besoin, pour ainsi dire, d'un voile pour se couvrir, de peur d'être raillée, ou passer pour hypocrisie. Disons plus : la licence en est venue jusqu'à ennoblir la prévarication, jusqu'à ériger le vice en vertu. L'orgueil est regardé comme un légitime apanage de l'élévation; l'indévotion, comme un droit acquis aux grandes occupations; le luxe, comme un louable emploi des richesses; la duplicité, comme une vertu de politique; la vengeance, comme une preuve indispensable de valeur; l'usure, comme une innocente industrie; le jeu le plus passionné, comme une honnête occupation; le théâtre même, comme une école propre à former la jeunesse. Ah! ne sommes-nous donc nés dans le sein même de la religion la plus auguste, que pour en être les plus grands prévaricateurs? Eh quoi! l'Indien observe avec scrupule les pratiques de son culte superstitieux : religion fausse et insensée, il l'observe cependant avec soin; le ridicule de sa loi se montre peut-être à sa raison; mais cet instinct, ou plutôt ce fond de religion qui se trouve naturellement dans l'homme, ne lui permet pas d'examiner; il s'y soumet. Peuple malheureux de ne pas connoître le vrai Dieu! il le serviroit plus fidèlement que nous. Le mahométan, qui n'a qu'une grossière idée de la divinité, respecte ce qu'un prophète trompeur lui a

enseigné comme venant de Dieu. Il a des lois austères, et il les observe. L'hérétique et le schismatique qui nous environnent, s'assujettissent à des pratiques pénibles et mortifiantes, si toutefois leur commerce avec nous ne les a déjà corrompus; si le mépris qu'ils nous voient faire de notre loi, ne leur a appris à violer la leur. Mais, objecte-t-on, l'abandon de la loi est-il donc universel? N'est-il plus de saintes ames, qui, attachées à la religion, semblent la consoler de ses pertes? Oui, sans doute, il en est encore beaucoup qui font profession d'observer la loi; mais, parmi la plupart, à quoi se réduit cette observation? Souvent à une dévotion vaine et frivole, qui, voulant allier Jésus-Christ avec le monde, l'Evangile avec les passions, donne à Dieu quelques exercices d'un culte extérieur, et laisse vivre au dedans les désirs et les affections du siècle : quelques prières récitées par habitude, où les lèvres se prêtent, mais où l'esprit et le cœur se refusent : quelques moments donnés à Dieu, mais qui semblent accorder le droit de l'oublier et de l'offenser le reste du temps : quelques discours que l'on va entendre, mais où l'on est conduit par la curiosité, entraîné par le torrent, retenu par le respect humain; où la parole divine, frappant l'oreille sans toucher le cœur, semble dispenser de l'obligation de la pratiquer par le mérite qu'on s'imagine d'avoir à l'écouter: quelques aumônes réglées, mais que la vanité inspire, que l'importunité arrache, et que la pureté semble reprocher: quelques communions faites à certains jours de solennité, mais l'esprit peut-être rempli des idées du plaisir, et le cœur fumant encore du feu de quelques passions mal éteintes : quelques exercices de piété qu'on s'impose et qu'on observe

peut-être avec soin, mais sans rompre certaines habitudes, sans réformer certaines restrictions que l'on apporte à l'abstinence, au jeûne, à la pénitence; certains entretiens qui amollissent le cœur; certaines lectures qui fomentent de malheureux penchants; certains enjouements, où il est si difficile que la vertu se conserve dans son intégrité; certains discours souvent assaisonnés de satire, de médisance, de raillerie; certain désir de plaire toujours aussi empressé; certaines modes aussi indécentes qu'étudiées, et souvent d'autant plus criminelles qu'elles sont accompagnées d'un air de modestie. On croit avoir accompli la loi, être fidèle observateur de sa religion; en deux mots, on veut encore aujourd'hui dans un certain monde qui se pique de régularité, on veut de la religion, de la vertu, de la dévotion; mais prenons-y garde, on ne veut de la dévotion, qu'autant qu'il en faut pour n'être pas infidèle; de la vertu qu'autant qu'il en faut pour n'être pas un grand pécheur; de la religion, qu'autant qu'il en faut pour n'être point idolâtre. Que Marie confond aujourd'hui une pareille conduite! elle conforme à la loi son esprit et son cœur; sa démarche extérieure répond à ses sentiments; elle obéit à la loi, non-seulement avec la docilité la plus parfaite, mais avec la simplicité la plus majestueuse.

Après avoir demeuré quarante jours dans la retraite, éloignée des choses saintes, comme le prescrivoit la loi, je la vois enfin entrer dans le temple, mais y entrer sans autre appareil que celui de la pauvreté, de la piété, de la modestie. Quoique issue de la plus noble des tribus, quoique fille de tant de rois, elle ne se pique pas de faire le présent des riches, son offrande est celle des

pauvres. Quoique mère du Messie, elle ne prétend pas faire la loi aux prêtres, elle la reçoit d'eux; elle ne s'ingère pas dans leur ministère, elle se contente d'accomplir à la lettre les plus légères observances. Ne croyant rien au-dessous d'elle, quoiqu'elle fût au-dessus de tout : elle ne néglige rien, elle n'oublie rien que les égards dus à sa dignité. Pendant toute la cérémonie, moins occupée de la beauté du temple que de la majesté de celui qui y réside, elle rend à Dieu les plus profonds hommages, elle lui fait une protestation publique de sa dépendance, elle l'adore en esprit et en vérité, elle l'honore du culte le plus intérieur et le plus pur qui fût jamais. Elle ne prétend pas que son rang lui donne le droit de s'approcher de l'autel, ni d'aller jusqu'au Saint des saints, elle qui étoit plus sainte que le temple même; elle garde l'ordre établi pour plaire à Dieu, qui l'aime surtout dans ceux qui semblent, par état, n'y être pas assujettis. Qu'un tel exemple étoit nouveau dans la Judée! et ne l'est-il pas encore dans le christianisme? L'Ecriture nous apprend que Judith même, la modeste Judith, partout ennemie du faste, souffroit les honneurs qu'on lui rendoit à Béthulie, toutes les fois que, sortant de sa retraite, elle paroissoit dans les cérémonies publiques de la religion : *Diebus festis erat procedens cum magnâ gloriâ.* C'étoit à vous, Vierge sainte, à nous donner l'exemple de la vraie simplicité, de la véritable modestie. Qu'il est beau d'être grand comme Judith, et de courber sa gloire sous le voile de l'humilité; mais qu'il est plus glorieux encore d'être grand comme Marie, et de cacher sa grandeur, ses priviléges, son humilité même! S'humilier ainsi, c'est augmenter sa gloire en la sacrifiant. Or, tel est l'esprit de

notre sainte religion, un mélange merveilleux de majesté et de simplicité, de grandeur et d'humilité. Simplicité évangélique, indispensable pour tout chrétien, puisque, selon Jésus-Christ, si nous n'avons l'innocente simplicité des enfants, nous ne devons pas espérer d'avoir jamais ni accès à son cœur, ni part à son royaume. Tout le christianisme se réduit là; mais s'il en est ainsi, où en est donc le christianisme parmi nous? Car, disons-le avec douleur, nous ne marchons plus dans la droiture, ni dans la simplicité des enfants de Dieu; on s'en défend même comme d'une foiblesse. On fait encore parmi nous l'éloge de la simplicité, de la bonne foi, de la candeur; mais cet éloge même, on craint de le mériter jusqu'à un certain point. L'ancienne franchise de la nation ne subsiste presque plus que dans nos histoires; nous en portons encore le nom glorieux, mais, hélas! ce n'est plus qu'un nom. Où sont, parmi nous, ces ames faites pour le siècle de nos aïeux, où une noble ingénuité caractérisoit les hommes; où l'art des précautions étoit inutile, parce que l'art de se contrefaire n'étoit pas inventé? Aujourd'hui le mensonge, la duplicité, la dissimulation, règnent partout. On ne savoit pas autrefois se venger sous le voile d'une feinte amitié; être dévot, et même réformateur, sans cesser d'être mondain; donner l'aumône d'une main, et de l'autre retenir des restitutions; ne parler que probité, et n'en reconnoître point de scrupuleuse; déclamer contre les scandales publics, et en entretenir chez soi de secrets; on ne savoit pas allier avec tous les charmes de la politesse, le fiel de la malignité; avec l'éclat d'une réforme sévère, les plus honteux relâchements; avec une apparence d'équité, toutes les souplesses de l'injustice; avec le

ton d'un honnête homme, le cœur d'un fourbe; enfin, avec un langage assez chrétien, toute l'incrédulité d'un païen : on ne le savoit pas sous le règne de la candeur; on le sait aujourd'hui. Aimable simplicité, autrefois la vertu des héros, la gloire des Abraham et des David, autrefois l'honneur de notre patrie, nous vous regrettons en vain, vous êtes aujourd'hui une vertu surannée, une vertu populaire et décriée.

Pardonneroit-on aujourd'hui à David ses pieux transports devant l'arche sainte? Nos prétendus esprits forts ne se joindroient-ils pas à cette femme qui fut couverte de l'opprobre de la stérilité, pour avoir tourné en dérision la pieuse simplicité du saint roi? Seroit-il permis aujourd'hui à un saint Louis, le plus saint, et peut-être le plus grand de nos rois, d'avoir tous les jours des pauvres à sa table, et de les y servir lui-même, après leur avoir lavé les pieds? On le croiroit indigne du trône, si on l'en voyoit descendre pour de si viles fonctions. Seroit-il permis à des empereurs, à des généraux d'armée, et aux plus grands du siècle, comme on l'a vu autrefois, de venir mêler leurs voix avec celles des prêtres, et de chanter avec le peuple les louanges du Très-Haut? C'étoit la dévotion des siècles passés; les temps ont changé, on a laissé au vulgaire cette piété simple et docile, on a secoué avec une fierté dédaigneuse les dévotions populaires; on veut des pratiques plus recherchées, un culte dont le langage même ait un air de nouvauté, une dévotion qui fasse honneur au moins par sa singularité. Que deviendra donc, ô mon Dieu! la simplicité évangélique, cette simplicité de cœur qui conserve toutes les vertus, et qui les embellit? Ah! loin de vos autels cette piété fastueuse qui

cherche moins à vous plaire qu'à devenir un spectacle pour le monde! O Vierge sainte! que vous êtes peu accompagnée dans le temple! Quelques personnes humbles prennent part au mystère. On n'y voit point les pharisiens, les princes des prêtres, les grands de la Judée; la cérémonie étoit trop obscure, les sages du siècle ne se dégradent point ainsi. Adorable Sauveur, quand vous marcherez à la gloire, chacun voudra vous suivre, vous aurez des disciples jusqu'au Thabor; mais quand vous allez au temple, quand vous irez au Calvaire pour vous immoler, tout le monde vous abandonnera. O Marie! conduisez-moi à ce divin Sauveur; apprenez-moi à aller à Dieu, et à observer sa loi, à votre exemple, avec un cœur simple et docile.

Ainsi soit-il.

TROISIÈME MÉDITATION.

SUR LA PURIFICATION DE LA TRÈS SAINTE VIERGE.

Marie, en obéissant exactement, littéralement, et sans restriction à la loi de Moïse, nous offre le modèle le plus parfait de la fidélité avec laquelle nous devons accomplir et observer nous-mêmes la loi de Dieu.

C'est une des vérites fondamentales de la foi chrétienne, que l'observation de la loi de Dieu, quelque parfaite qu'on la suppose, n'a rien d'impossible, et qu'il n'est point dans la religion de Jésus-Christ de sainteté si sublime où l'homme secouru de la grâce ne puisse parvenir. Que l'esprit de mensonge établisse un principe contraire; qu'il nous représente la loi évangélique

dans un degré de perfection où les efforts du juste ne peuvent atteindre; qu'il prétende que Dieu ait fait à l'homme des commandements impossibles dans la pratique : c'est un dogme affreux qui nous révolte, c'est un blasphème qui nous fait horreur, c'est une erreur que l'Eglise a frappée mille fois de ses anathèmes, et que nous faisons profession de détester. Mais prenons-y garde, à cette erreur que nous anathématisons, n'en substituons-nous pas une autre aussi injurieuse à Dieu, et non moins dangereuse pour nous? En effet, se récrier sur la rigueur et sur la sévérité de la loi, se plaindre parce qu'elle humilie notre orgueil, parce qu'elle contredit notre vanité, parce qu'elle captive nos sens, parce qu'elle contrarie nos passions; se plaindre de la loi, parce qu'elle nous oblige de renoncer à un certain honneur mondain dont nous sommes jaloux, parce qu'elle nous oblige de sacrifier ce que nous avons de plus cher, et ce que nous aimons le plus; en un mot, se plaindre de la loi, parce qu'elle mortifie tout à la fois et l'esprit et le cœur, n'est-ce pas ce que nous faisons tous les jours pour pallier, pour justifier même, s'il étoit possible, nos révoltes et notre infidélité? Or, n'est-ce pas ici une erreur d'orgueil et de lâcheté que nous substituons à une erreur de schisme et d'hérésie; erreur sur laquelle le mystère de ce jour nous fournit une instruction également solide et sensible? Car, prenons-y garde, que fait aujourd'hui Marie dans le temple de Jérusalem? Elle se purifie, et en se purifiant elle consent à paroître impure et pécheresse; sacrifice de son honneur, par conséquent, obéissance qui confond notre orgueil. Qu'étoit-ce pour Marie que se purifier selon la loi? C'étoit en quelque sorte

renoncer à sa virginité; c'étoit du moins en ternir l'éclat, en obscurcir la gloire; c'étoit se confondre avec le vulgaire des femmes d'Israël, se dégrader, pour ainsi dire, sacrifier à une observance légale le titre le plus illustre, le plus glorieux privilége: la maternité divine. Ce n'est pas, remarque saint Bernard, que Marie manquât de raisons légitimes pour se dispenser de la loi. La loi ne regardoit que les femmes d'Israël, qui, en devenant mères, avoient contracté les souillures de l'impureté; et Marie, en mettant au monde son fils unique, n'avoit pas cessé d'être vierge. Sa maternité au contraire, loin de donner atteinte à sa virginité, n'avoit fait qu'en relever l'éclat. C'étoit par l'opération du Saint-Esprit qu'elle avoit conçu, et le fruit de sa fécondité étoit le Saint des saints, le Saint par excellence. Marie ne l'ignore pas, mais rien de plus sacré pour elle que la loi de son Dieu; et, par une suite nécessaire, point de titres, point de priviléges, point de prérogatives qu'elle ne soit disposée à sacrifier à la loi de son Dieu. Or, c'est spécialement en cela que la conduite de cette Vierge sainte devient notre exemple, et que son exemple, par l'opposition qui se trouve entr'elle et nous, est seul capable de nous confondre devant Dieu. Marie se soumet exactement et littéralement à une loi qui l'humilie, et même à ce qu'il y a de plus humiliant dans la loi; et nous, ennemis de la dépendance, nous ne voulons reconnoître aucune subordination; la docilité et la soumission, ces vertus qui nous sont spécialement propres, nous paroissent impraticables; nous trouvons le joug de l'autorité injuste; et si nous ne le secouons pas toujours, parce qu'il n'est pas toujours en notre pouvoir de le faire, nous ne le portons qu'en

murmurant, qu'en nous plaignant sans cesse de sa dureté et de sa pesanteur. Parce que nous sommes prévenus de cette maxime fausse, qu'en matière d'outrages, la sensibilité doit aller jusqu'à l'extrême délicatesse, nous ne voulons rien souffrir, rien pardonner; ce que l'Evangile appelle générosité, grandeur d'ame, nous le nommons bassesse et lâcheté. Un geste, un mot, s'il blesse notre vanité, suffit pour nous troubler : nous ouvrons alors notre cœur au ressentiment, à la haine; nous formons des projets de vengeance; et comptant pour rien le précepte et l'exemple d'un Dieu, nous nous portons à des excès d'emportement incompatibles, non-seulement avec l'esprit du christianisme, mais avec les sentiments mêmes de l'humanité. Parce qu'une vie exemplaire et édifiante nous exposeroit aux railleries et aux mépris d'un libertin, quelque disposés que nous soyons d'ailleurs à marcher dans les voies du Seigneur, nous nous en écartons, nous suivons le grand nombre dans la route du vice. En vain la grâce nous sollicite, en vain elle nous presse, nous nous refusons à ses saints empressements; et au lieu d'honorer le Seigneur par une vie chrétienne, il semble que nous craignions de nous déshonorer par une pratique plus parfaite de son Evangile. Disons tout en un mot : parce que la loi nous réduit à paroître devant les hommes dans un état humiliant pour notre vanité, nous nous déterminons à vivre dans un risque continuel de notre salut; comment? en la négligeant, cette loi, en la rejetant, en la violant, malgré l'indispensable obligation où nous sommes de l'embrasser et de nous y soumettre. Or, voilà encore ce qui rend l'exemple de Marie plus convaincant contre nous : car, remarquons-le, Ma-

rie, en se soumettant à la loi de la purification, se soumet à une loi humiliante, mais à une loi humiliante qui ne l'oblige pas, qui ne peut pas l'obliger; et nous, non-seulement nous refusons de nous soumettre à la loi, parce qu'elle nous humilie, mais nous refusons de nous y soumettre malgré la persuasion intime où nous sommes que cette loi, quelque humiliante qu'elle soit, est pour nous de l'obligation la plus étroite; que, sans une soumission parfaite à cette loi, il n'y a pour nous ni récompense, ni bonheur à espérer; point de malheurs, au contraire, point de châtiments auxquels nous ne devions nous attendre; que, comme notre salut dépend de notre soumission à cette loi, notre éternelle réprobation est inséparablement attachée à notre révolte et à notre infidélité. Ah! Seigneur, votre loi, cette loi sainte et sanctifiante, sera-t-elle donc toujours sacrifiée à l'orgueil de l'homme? Verrez-vous toujours notre vanité s'opposer à vos desseins, résister à vos ordres, fouler aux pieds vos plus saintes volontés? Et nous, chrétiens, ne comprendrons-nous jamais que c'est dans une humble soumission aux lois du Seigneur, même les plus humiliantes, que consiste notre véritable grandeur? Ne comprendrons-nous jamais que le grand mérite, le mérite essentiel, le mérite unique du chrétien, c'est de s'humilier pour son Dieu et pour la loi de son Dieu? Quoi qu'il en soit, la loi du Seigneur, fût-elle encore mille fois plus humiliante qu'elle ne l'est; dussions-nous en l'observant nous exposer aux railleries et au mépris des hommes; fallût-il, pour l'accomplir, sacrifier notre honneur, notre gloire, notre réputation, c'est pour nous une obligation indispensable. Mais quel nouveau sujet de confusion!

non-seulement nous transgressons formellement la loi, mais nous cherchons à nous justifier cette transgression même. Le moyen, dit-on, d'embrasser ce que l'on n'aime pas, et de se refuser à ce qui plaît davantage! Le moyen de vivre dans un détachement parfait, dans un renoncement absolu, dans un dépouillement sincère, entier, universel, ainsi que le prescrit l'Evangile! Et de là, dans la plupart des chrétiens, cette transgression volontaire et réfléchie, cette transgression hardie et tranquille, cette transgression opiniâtre et habituelle, cette transgression générale et universelle de la loi.

Transgression de la loi : transgression volontaire et réfléchie. Nous connoissons toute l'étendue de nos obligations. Point de chrétien, peut-être, mieux instruit que nous des devoirs du christianisme : nous savons ce que la loi ordonne, ce qu'elle défend; mais, comme si nous prenions à tâche de contredire la loi, ce qu'elle ordonne nous l'abandonnons, et nous nous portons à ce qu'elle défend. Nous connoissons tout le désordre et tout le danger du péché, et cependant nous nous exposons à l'occasion du péché, nous recherchons l'occasion du péché, nous nous obstinons à vivre dans l'occasion du péché. Ainsi, cette science du bien et du mal, qui, dans les desseins de Dieu, devoit être, par rapport à nous, la science du salut, par l'abus que nous en faisons, devient, si l'on peut s'exprimer ainsi, une science de mort et de damnation. Transgression de la loi : transgression hardie et tranquille. Dans les commencements, on ne viole la loi qu'avec une espèce de répugnance; à la vue du péché, la conscience s'alarme, elle se trouble, elle s'effraie; on ne franchit le pas qu'en tremblant; on

ne fait encore que se prêter au péché; on n'est, si l'on peut parler ainsi, prévaricateur qu'à demi; mais bientôt on se rassure, on s'enhardit, on se familiarise avec le péché, on s'y abandonne, on s'y livre; plus de crainte, plus d'inquiétude, plus de troubles; on pèche tranquillement et de sang-froid; on pèche quoi que dicte la raison, quoi que la religion inspire, quoi que Dieu ordonne, et quelle que soit la loi; ou, pour mieux dire, point d'autre loi alors, point d'autre Dieu que le plaisir du péché.

Transgression de la loi : transgression opiniâtre et habituelle. Après un premier péché, le parti le plus sage comme le plus chrétien, ce seroit de le détester, ce péché, de le confesser, d'en faire pénitence; mais non : à ce péché on en ajoute de nouveaux, on accumule crime sur crime : on en contracte l'habitude, on y persévère, on affecte une espèce de constance et de stabilité dans le désordre; et, pour la plupart, c'est un plan de conduite, un système de vie, une espèce d'état.

Enfin, transgression de la loi : transgression générale et universelle. On viole la loi dans tous ses points; on la viole de toutes les manières, on s'abandonne à tous les vices, on se rend coupable de tous les péchés, on est tout à la fois indocile, emporté, intempérant, impudique, impie, scandaleux. Et plût à Dieu encore, que, se bornant à offenser Dieu, on n'apprît pas aux autres à l'offenser, on ne leur insinuât pas l'art détestable du crime, on ne leur donnât pas des leçons d'indocilité et d'indépendance, de débauche et d'impureté, d'impiété et d'irréligion! Plût à Dieu, qu'allant encore plus loin, on ne se fît pas de *son libertinage* une espèce de triomphe! Et n'est-

ce pas ce qui arrive tous les jours? On s'en vante publiquement, on s'en fait gloire, on a honte de le céder à d'autres sur ce point; et de là on tombe dans l'aveuglement, dans l'endurcissement, dans l'impénitence finale; car voilà où conduisent souvent la corruption du cœur, l'oubli de Dieu et de sa loi.

Il faut cependant en convenir, tous n'en viennent pas à cet excès, et la loi de Dieu n'est point encore dans un oubli général. Il en est parmi nous qui font profession d'observer la loi, mais qu'est-ce qu'observer la loi si on ne l'observe qu'imparfaitement? Nous faisons profession d'accomplir la loi; mais nous soumettons-nous à toutes les pratiques de la loi sans exception, à tous les exercices de la loi sans réserve? nous soumettons-nous à la loi dans toute son étendue? Nous assistons au sacrifice des autels, mais y assistons-nous avec cette piété, avec cette dévotion qu'exige de nous un Dieu victime pour nous? Nous approchons des tribunaux sacrés; mais est-ce l'esprit de pénitence et de componction qui nous y conduit? Nous offrons à Dieu plusieurs fois le jour l'hommage de nos lèvres; mais le faisons-nous avec ce respect, ce recueillement que demande la majesté de Dieu que nous prétendons honorer? Nous avons horreur, en matière d'impureté, des péchés grossiers; mais ces regards dangereux, ces lectures suspectes, ces discours licencieux, ces expressions indécentes, ne nous les permettons-nous jamais? Nous sommes chastes et irréprochables sur les mœurs; mais sommes nous dociles et soumis? travaillons-nous à réformer, à fléchir cette dureté de caractère qui, pour plusieurs de nous, est la source intarissable de mille fautes? Nous sommes exacts à

nous acquitter de certaines pratiques de dévotion que nous nous sommes prescrites; mais apportons-nous la même exactitude à remplir les devoirs de notre état? Nous menons une vie édifiante et exemplaire, nous sommes même des modèles de piété et de régularité; mais avec tout cela ne sommes-nous pas fiers, hautains, opiniâtres dans nos sentiments, entêtés dans nos idées, suffisants, présomptueux, décidant de tout, pleins de nous-mêmes et du mérite que nous nous donnons? Enfin, nous faisons profession d'observer la loi; mais l'observons-nous dans tous les lieux, l'observons-nous dans tous les temps, l'observons-nous dans toutes les circonstances? Ah! heureux, mille fois heureux, ô Vierge sainte! celui qui, à votre exemple, fait de la loi du Seigneur la règle universelle, la règle invariable de sa conduite! Heureux qui comme vous est fidèle à la loi! *Qui custodit legem, beatus est*. Pourquoi? parce que la loi à son tour lui sera fidèle: *Et lex illi fidelis*. C'est-à-dire, parce que les humiliations mêmes de la loi seront pour lui, comme elles l'ont été pour vous, le principe d'une véritable et solide grandeur; parce que, jusque dans les rigueurs de la loi, il trouvera comme vous une source de délices et de félicité. La loi lui sera fidèle; comment? en lui épargnant ces retours funestes, ces inquiétudes amères, ces remords cruels que traîne toujours après soi l'infraction de la loi. La loi lui sera fidèle; quand? dès cette vie, par la douce consolation dont elle le remplira; au moment de la mort, par la sainte confiance qu'elle lui inspirera; au jugement de Dieu, par la gloire immortelle dont elle le couronnera.

Ainsi soit-il.

QUATRIÈME MÉDITATION.

SUR LA PRÉSENTATION DE LA TRÈS SAINTE VIERGE.

Marie se soumet à la loi, non-seulement avec un cœur docile, simple, et fidèle, mais encore avec un cœur généreux et héroïque; et après avoir confondu notre orgueil par son obéissance à la loi la plus humiliante, elle condamne encore notre lâcheté, par l'obéissance à la loi la plus rigoureuse.

Quand nous avons vu Marie entrer dans le temple, ne nous sommes-nous pas imaginés d'abord que ce jour étoit le plus beau de sa vie; que son sacrifice alloit être la source de son bonheur; que du moins, aussi heureuse que la mère de Samuël, en consacrant son fils au Seigneur, elle verroit croître ce cher fils à l'ombre des autels, pour être un jour la consolation de sa mère, la gloire de sa famille, et l'oracle des tribus? Heureux présages, flatteuses espérances, vous n'êtes pas pour Marie! que sa condition est différente de celle des autres mères! Pour les autres femmes d'Israël, nous le voyons dans l'Ecriture, la présentation de leurs enfants n'étoit qu'une pieuse cérémonie, un hommage sans conséquence; la mère portoit son fils à l'autel, et le remportoit dans sa maison; elle l'offroit bien plutôt pour le sauver que pour le sacrifier. N'en soyons pas surpris : c'est que, jusqu'alors, le Seigneur avoit épargné les enfants de la terre, comme des victimes trop peu proportionnées à sa grandeur; il demandoit l'obéissance et laissoit la victime : mais ici, ô mon Dieu! par un secret de charité, qui coûtera cher à l'amour

maternel, vous voulez l'un et l'autre, l'obéissance et la victime, l'hommage et le sacrifice; vous voulez que l'Agneau soit offert à l'autel, et qu'il soit un jour immolé sur la croix. Grand Dieu! quelle source d'amertume pour Marie! falloit-il être mère à ce prix? et ne devoit-elle entrer dans le temple avec tant de joie que pour en sortir avec tant de douleur? Mais, Seigneur, vous connoissez cette ame sainte, et elle vous connoissoit, c'en est assez : elle entre dans tous les desseins de votre justice et de votre miséricorde; sa tendresse n'affoiblira point son courage; la plus tendre des mères sera aussi la plus soumise; le sacrifice de Marie sera aussi généreux qu'il est douloureux.

Sacrifice douloureux : c'est une mère qui vous offre son fils, un fils, le bonheur et les délices de sa vie, un fils unique et uniquement aimé, et qui l'offre à la mort : oui, c'est la plus tendre des mères qui va remplir elle-même ce triste ministère. Prenez Isaac, dit autrefois le Seigneur à Abraham, dont il vouloit éprouver la foi, prenez Isaac; vous le conduirez sur la montagne, et là, vous l'immolerez à Dieu. Cet enfant, je le sais, est votre fils unique, votre fils bien-aimé; et c'est parce que vous l'aimez tendrement, parce que vous l'aimez uniquement, que j'en exige de vous le sacrifice : je jugerai par-là de votre amour : *Tolle filium unigenitum tuum quem diligis, Isaac, et efferes mihi eum in holocaustum.* Tel est l'ordre que le Seigneur intime aujourd'hui à Marie. Apportez-moi dans mon temple, lui dit ce Dieu de majesté, par la bouche de Moïse, présentez-moi dans mon sanctuaire, cet enfant que vous venez de mettre au monde, et qui fait l'unique objet de votre tendresse; cet enfant de bénédiction, et au nom duquel toutes les nations seront bénies; cet enfant,

le désiré des peuples, le salut de l'univers ; cet enfant qui, par le plus grand des prodiges, est tout à la fois votre fils et votre Dieu : *Tolle primogenitum, et sanctifica mihi.* Ce n'est plus l'ange du Seigneur qui apparut autrefois à Abraham ; c'est Siméon qui renouvelle à Marie l'ordre du Ciel ; il donne d'abord mille bénédictions à l'enfant, et réveille toute la tendresse de la mère par un récit pompeux des grandeurs de son fils : c'est-à-dire, qu'il commence par couronner la victime, mais c'est pour l'immoler. D'abord il s'écrie, saisi d'une admiration prophétique : Ecoutez, ô la plus heureuse des mères ! l'enfant que vous portez entre vos bras est le rédempteur d'Israël, la lumière des nations, le salut du monde. Heureux les chastes flancs qui l'ont porté ! vous verrez de vos yeux les accroissements de sa gloire ; je n'en vois que les commencements, c'en est assez ; et mes yeux défaillants vont se fermer pour toujours. Non, après avoir vu le Christ du Seigneur, je n'ai plus rien qui me retienne sur la terre : pour vous, heureuse mère, vous verrez ce que nos pères, les prophètes, ont désiré de voir, et ce qui ne leur a pas été accordé : vous verrez régner votre Fils, mais avant de monter sur le trône de David, il régnera sur la croix. Vous verrez toute la terre devenir son héritage ; mais auparavant il sera pour toute la terre un objet de contradictions : il donnera la vie à des peuples sans nombre qui habitent dans les ombres de la mort ; mais ce ne sera qu'aux dépens de la vie même qu'il a reçue de vous : il sera honoré, adoré, glorifié ; mais ce ne sera qu'après avoir été crucifié ; et alors votre ame sera percée d'un glaive de douleur : *Doloris gladius pertransibit.* Ah ! saint prophète ! que dites-vous ? ménagez vos expressions ; souvenez-vous que vous par-

lez à une mère. Pourquoi troubler par un si triste récit la joie d'un si grand jour? Pourquoi prévenir le spectacle de la croix, et toute l'horreur du Calvaire? le temps marqué ne viendra que trop tôt : laissez Marie goûter du moins pendant quelques moments le bonheur de sa maternité; mais non, Seigneur, c'étoit l'arrêt de votre providence, arrêt de mort contre le Fils, arrêt de douleur contre la Mère. Vous serez obéi, grand Dieu! la Mère imitera son Fils; le Fils et la Mère seront obéissants jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort de la croix. Si donc on rend le Sauveur à Marie, c'est pour le lui redemander bientôt : la victime croîtra; sa douleur croîtra aussi. Chaque jour ajoutera un nouveau degré à ses alarmes, chaque jour fera de nouvelles plaies à son cœur. Bientôt, hélas! bientôt, d'entre les bras de la Mère éplorée, ce tendre Fils passera entre les mains des bourreaux. En essuyant ses larmes, elle se dira sans cesse : Bientôt j'essuierai ses plaies. Ah! cruel supplice, tu remplis déjà toute ma pensée; tout ce que je vois, tout ce que j'entends, ne m'annonce qu'un douloureux avenir. O glaive de douleur! tu ne sortiras jamais de mon sein; j'ai un fils, bientôt je n'en aurai plus. Quels charmes! quelle beauté! quel éclat! quelle splendeur! Falloit-il le posséder, ou falloit-il le perdre? O mon fils! les délices de ma vie! que ne vivez-vous avec moi, ou que ne puis-je mourir avec vous! Dieu ne demande pas de nous un sacrifice aussi sanglant : mais il exige de nous le sacrifice de cette passion dominante, de cet attachement honteux, de ces plaisirs criminels, de cette ambition démesurée, de cette vengeance implacable, de cette colère impétueuse, de cette *usure* palliée, de cette richesse d'iniquité, de

cette vie molle, en un mot, de cette habitude invétérée. Voilà le premier-né qu'il nous ordonne d'immoler, voilà la victime qne nous avons à lui sacrifier : *Tolle unigenitum quem diligis.*

Mais si la douleur de Marie s'augmente chaque jour, chaque jour aussi sa constance s'anime, sa généreuse soumission triomphe de sa tendresse : point de sacrifice plus héroïque; c'est le cœur d'une mère, mais c'est le cœur de Marie. Fut-il jamais un cœur plus religieux, plus docile, plus soumis aux ordres du Ciel? Abraham fut obligé de cacher à Sara le sacrifice de son cher Isaac. Il savoit, dit saint Chrysostôme, que la tendresse de la mère n'eût pas manqué de prétexte pour sauver le fils, ce fils reçu de Dieu pour être l'objet de son amour; ce fils qui soutenoit seul l'espérance de cette nombreuse postérité qui lui étoit promise; ce fils enfin destiné à être la gloire de sa famille, et le bonheur de sa vie. Elle eût mille fois appelé barbare, la main qui l'eût immolé. Mais ici, la nature est soumise à la grâce : une mère offre elle-même le sacrifice qu'elle pleure. Elle en gémit par tendresse, mais elle y consent par vertu : sa foi, plus forte que la nature, en modère les transports. Loin d'elle ce trouble des sens, cette confusion de mouvements désordonnés! Marie éprouve la plus cruelle douleur, mais elle n'y succombe pas. Elle tourne vers le ciel des yeux inondés de larmes; elles y voit les ordres et les desseins du Très-Haut, et elle y conforme tous les mouvements de son cœur. Elle voit dans la mort de son fils, la justice de Dieu satisfaite, sa gloire réparée, le monde racheté, le démon vaincu, elle y voit l'Eglise naissante; à cette vue elle adore et se soumet. Grand Dieu! s'écrie cette tendre mère, ce fils, l'objet de ma tendresse,

le soutien de mes jours, la source de mon bonheur ; ce fils si cher, vous voulez que je le consacre à une vie pleine de contradictions, et à une mort encore plus rigoureuse ! Eh bien, Seigneur, je vous l'immole : votre bonté me l'a donné, ma reconnoissance doit vous le rendre : il est plus à vous qu'à moi ; il tient de vous, comme de son principe, la plénitude de la Divinité qui habite en lui, et le rend égal à vous ; et il ne tient de moi que la foiblesse de l'humanité qui l'environne. Comme votre fils, il est immortel, et la source de l'immortalité ; comme le mien, il est sujet aux souffrances et à la mort : vous ordonnez qu'il périsse ; mon cœur souffre, mais il obéit. Oui, mon Dieu, j'y consens ; qu'il meure ce fils, puisque son sacrifice vous est agréable ; qu'il meure pour réparer votre gloire, pour désarmer votre vengeance, pour sauver les hommes ; qu'il meure, et le sacrifice que vous fait aujourd'hui ma résignation à votre loi, jamais ma tendresse pour mon fils ne la révoquera : *Deus meus volui*. Je l'aime ce fils, digne de toute ma tendresse ; et comment ne l'aimerois-je pas ? Mais j'ose le dire, Seigneur, et vous ne vous en offenserez pas, ce fils, tout Dieu qu'il est, m'est encore moins cher que votre loi : je le sacrifie donc à cette même loi, et avec lui je sacrifie tous les mouvements de mon cœur, tous les sentiments de mon cœur, toute la tendresse de mon cœur : *Deus meus volui ; et legem tuam in medio cordis mei*. Grand Dieu ! il est de votre amour de m'éprouver, mais il est de mon devoir de me soumettre ; mon cœur est prêt à tout : *Paratum cor meum, Deus* : prêt à tout souffrir, prêt à soutenir les plus rudes épreuves, prêt à vous offrir le plus grand sacrifice : pourvu que votre saint nom soit glorifié, que

votre bras soit désarmé, que les hommes soient rachetés, mon ame ravie n'a plus rien à désirer, ni à craindre. Immolez le fils, et s'il le faut, immolez la mère : *Paratum cor meum.*

C'en est donc fait; Jésus ne sera plus désormais pour Marie qu'un objet de tristesse et d'amertume : lorsqu'à l'ombre de la retraite elle le verra croître insensiblement, et chaque jour approcher du Calvaire, pourra-t-elle jeter sur lui quelque regard de tendresse qui ne soit troublé par le souvenir effrayant des ignominies qui l'attendent? Elle aura donc sans cesse présente à sa mémoire cette croix qui sera le théâtre de ses opprobres; cette croix dans les bras de laquelle il doit passer au sortir des siens; cette croix, le terme fatal où doivent aboutir tous les projets de la miséricorde divine envers les hommes. Oui, elle ne l'ignore pas; mais la gloire de Dieu parle; elle demande, cette gloire, une réparation qui la venge; elle demande une victime qui concilie par sa mort les droits de la clémence, et ceux de la justice divine : de si grands intérêts l'emportent dans l'ame de Marie sur toute autre considération : elle a cette précieuse victime en son pouvoir, c'est toute sa consolation, tout son bonheur; elle la tient du choix le plus glorieux, et tous les droits qu'elle a sur elle, elle y renonce par reconnoissance, et ne se charge de la nourrir que pour la voir périr par une mort honteuse et cruelle. Ah! glaive de douleur, qui percez dès aujourd'hui le cœur le plus tendre par l'endroit le plus sensible! que n'achevez-vous? à quoi bon prolonger ses jours, pour prolonger son martyre? Pourquoi multiplier vos coups, en différant le trait mortel que vous réservez à sa tendresse? ou plutôt que ne vous dérobez-vous à sa vue, jus-

qu'au moment fatal du sacrifice? Mais, non : Dieu veut que Marie boive à longs traits le calice que sa main lui destine, que chaque instant de sa vie en augmente l'amertume; et qu'elle ait sans cesse devant les yeux la mort de son fils et son propre supplice, afin de nous présenter un modèle dans nos afflictions, dans nos souffrances. Admirable leçon! n'en profiterons-nous jamais? Ah! au moindre coup affligeant, nous nous répandons en plaintes, en murmures; la fureur et le désespoir éclatent dans nos disgrâces. La mort a-t-elle moissonné ce tendre rejeton, l'espoir et le soutien d'une famille; la douleur seule trouve une libre entrée dans notre cœur : bienséance, religion, rien n'est écouté, et comme Jacob, on pleure toute sa vie son cher Joseph. Un ami, un protecteur vient-il à nous manquer; que de soupirs, que de gémissements! Comme David on ne cesse de regretter son cher Jonathas. Une épouse vient d'être enlevée des bras de son époux; désespéré, il se livre à tout ce que le chagrin inspire de plus triste; il ne veut plus vivre. Emporté jusqu'à la fureur, il ose accuser Dieu d'injustice, ou plutôt il semble qu'il n'ait plus de Dieu. Ah! jetons les yeux sur Marie; elle sanctifie ses larmes, elle pleure la victime, mais elle adore le sanctificateur. Comme elle soumettons-nous, et comme elle nous trouverons dans le sein de notre Dieu un dédommagement toujours prêt, une ressource toujours ouverte : soumettons-nous comme Marie, et comme un ami fidèle, Dieu n'éprouvera notre confiance que pour la couronner. Soumettons-nous comme Marie, et comme un médecin charitable, Dieu ne nous fera souffrir que les maux qui seront nécessaires pour notre salut. Enfin, soumettons-nous comme Marie, et

comme elle, après avoir rendu à Dieu, par une résignation parfaite à sa volonté, par une soumission fidèle à sa loi, l'hommage et le culte qui lui conviennent, nous pourrons prétendre au bonheur qu'il nous destine dans le ciel. O Vierge sainte! qui sacrifiez aujourd'hui tout au Seigneur, votre honneur, votre liberté, votre fils même, et qui nous en montrez par-là le prix et l'excellence! au secours puissant de vos exemples, ajoutez encore celui de votre intercession, afin que, marchant sur vos pas dans les sentiers de la justice, nous puissions arriver à la gloire éternelle.

Ainsi soit-il.

CINQUIÈME MÉDITATION.

SUR LA PURIFICATION DE LA TRÈS SAINTE VIERGE.

Marie offre, non-seulement Jésus-Christ dans le Temple, mais elle s'offre elle-même à Dieu avec Jésus-Christ, et dans l'esprit de Jésus-Christ; et par son exemple, elle nous apprend que le moyen infaillible de recueillir les fruits de la rédemption du Fils de Dieu, c'est de faire de nous une même victime avec lui, surtout si nous nous offrons comme elle dans des dispositions semblables à celles de Jésus-Christ notre chef.

Qu'est-ce qui conduit aujourd'hui Marie dans le temple? Vierge par état, mère par miracle, décorée d'une sainteté nouvelle par la naissance d'un Homme-Dieu, vient-elle chercher l'expiation de ses fautes, lorsque la grâce l'en a préservée? Peut-elle se proposer autre chose que de glorifier Dieu par Jésus-Christ? Pénétrée de la

grandeur du Dieu de ses pères, elle en reconnoît le domaine absolu; mais convaincue de son propre néant, elle cherche dans Jésus-Christ à relever l'hommage qu'elle fait d'elle-même. J'avoue, dit-elle, ô mon Dieu! l'autorité souveraine que vous avez sur moi; vos yeux sont témoins du dévouement sincère de mon cœur à votre majesté sainte; mais qui suis-je pour attirer vos regards et pour mériter vos bienfaits? Que ce Fils adorable que vous m'avez donné, supplée à mon insuffisance; seul, il est digne de vous, parce qu'il vous égale; que l'encens de mon sacrifice, confondu avec le sien, monte jusqu'à votre trône : heureuse d'avoir, dans sa personne sacrée, de quoi rendre un culte qui réponde à votre grandeur infinie! Ainsi Marie présente à Dieu son Fils unique; mais à l'ombre et sous les auspices de cet Homme-Dieu, elle s'offre elle-même de glorifier le Très-Haut et de solliciter ses grâces; mais elle offre de son côté tout ce qui peut l'honorer et le fléchir; elle fait précéder Jésus-Christ pour première victime; mais elle fait une même oblation avec lui, et elle nous montre par-là que notre consécration doit être inséparable de celle de Jésus-Christ, et que, comme son sacrifice doit précéder et relever le nôtre, le nôtre doit accompagner et combler le sien. Profitons d'une telle instruction, unissons-nous à Jésus-Christ notre Sauveur, et que l'unité de notre consécration et de la sienne commence, dès cette vie même, ce concert dont parle l'Apôtre, où Dieu sera tout en Jésus-Christ, où Jésus-Christ sera tout en nous, et où nous serons tous en Dieu. Ne croyons pas que ce soit ici une de ces pratiques arbitraires de piété; c'est l'essence du vrai *culte*, c'est la substance de la religion, c'est une

disposition essentielle à l'accomplissement des devoirs du christianisme. S'agit-il en effet de rendre gloire à Dieu, corrompus de nous-mêmes, comment pourrions-nous lui faire accepter nos hommages? Mais les présentons-nous avec Jésus-Christ, ah! Dieu nous regardant alors à travers son Fils bien-aimé, ne voit en nous qu'un même objet de complaisance. Ainsi saint Paul nous recommande d'adorer et de rendre grâce au nom et dans l'unité de Jésus-Christ. S'agit-il d'attirer sur nous les faveurs du Père céleste, c'est par Jésus-Christ que nous avons accès auprès du trône de sa grâce; son nom et son crédit nous sont donnés pour appuyer nos vœux; et nos vœux, soutenus de ses demandes et de ses mérites, ne peuvent avoir qu'un succès heureux; aussi saint Paul nous assure-t-il que c'est en Jésus-Christ et par Jésus-Christ que le Père des miséricordes nous comble de toutes sortes de bénédictions. S'agit-il de sanctifier nos actions, d'avancer dans la justice, et de prospérer aux yeux de Dieu pour l'éternité; unissons-nous à Jésus-Christ, principe de tout bien pour le salut; marchons avec Jésus-Christ qui est la voie, la vérité, la vie, sans lequel on ne peut aller à son père. Consacrons toutes nos actions à Dieu par Jésus-Christ; appuyons notre consécration de la sienne; accompagnons la sienne de la nôtre; prenons dans notre propre cœur, dans tout ce qui nous touche et nous environne, la matière de notre sacrifice; offrons-nous avec Jésus-Christ, nous et tout ce qui dépend de nous; nous et nos pensées, nos paroles et nos œuvres; nous et toutes les affections de nos cœurs, et tous les actes de notre volonté, et tous les mouvements de notre ame; nous et notre vie, et tous les usages qu'on en peut faire, et tous les mo-

... tre vie et
... gement, et les d...
... verses occupa...
... différents mou...
... toutes nos entrep...
... de Jésus-Chr...
... naturelle, seront ...
... et relevées p...
... personne; pourvu
... dispositions et
... Jésus-Christ et d
... de l'allian
... viendr
... qu'il s
... cause : q
... que nous so
... de la pléni
... pa
... autre
... de
... bien
... éternité
... elle
... sainteté
... ses demande
... ne
... ses mérites; Je...
... Marie

inte des créatures, que parce qu'elle est la lus intimement unie à Jésus-Christ; elle participe plus abondamment aux mérites de son sarifice, parce qu'elle l'imite plus fidèlement; elle ffre dignement Jésus-Christ, non-seulement arce qu'elle fait une même victime avec lui, ais encore parce qu'elle se conforme plus exacement à ses dispositions. Jésus-Christ étant le hef qui nous anime, il faut, dit saint Augusin, que son esprit soit le principe qui nous onduise: il faut que nous soyons ses images omme nous sommes ses membres, et que nous gissions par sa vertu comme nous vivons de sa ie; que nous ne consultions pas nos sentiments, nais que nous épousions les siens; que nous ne uivions pas notre raison naturelle, mais les lunières de son esprit. Marie, comme la plus noble ortion de ce chef adorable, fut l'expression la lus fidèle de ses dispositions divines: offerts enemble sur le même autel, ils sont guidés par les mêmes vues et soutenus par les mêmes motifs. Il suffit en un mot d'étudier la conduite de Marie dans la solennité de ce jour, pour y reconnoître out l'esprit de Jésus-Christ

L'esprit de Jésus-Christ est un esprit de renoncement, de souffrance, et de mort. C'est dans cet esprit que s'offre Marie. Elle tient tout de Jésus-Christ, elle ne connoît qu'en lui les biens et les maux; les liens de la charité l'unissent plus étroitement à lui que ceux de la nature. Elle l'aime d'autant plus ardemment, qu'en aimant son fils elle aime son Dieu, et ce fils unique elle le dévoue à la mort qu'on lui destine; elle entend Dieu même qui prononce l'arrêt terrible, elle voit le glaive de la justice divine qui s'appesantit sur sa tête sacrée, et dès-lors elle en

ments qui s'y succèdent; notre vie et les prospérités qui l'accompagnent, et les disgrâces qui la traversent, et les diverses occupations qui la remplissent, et les différents mouvements qui la partagent: alors, toutes nos entreprises, toutes nos œuvres émanées de Jésus-Christ, perdant leur imperfection naturelle, seront marquées du sceau de Jésus-Christ, et relevées par le mérite et la dignité de sa personne; pourvu, cependant, que d'ailleurs nos dispositions et nos œuvres soient dignes de Jésus-Christ et de sa religion. Alors, il se souviendra de l'alliance qu'il a contractée avec nous; il se souviendra qu'il nous a solennellement adoptés, qu'il s'est chargé de nos intérêts et de notre cause : quelque coupables, quelque indigents que nous soyons d'ailleurs, nous serons enrichis de la plénitude de sa rédemption avec les justes, qui, par eux-mêmes, n'ont d'autre ressource et d'autre fonds assurés, que les mérites inépuisables de Jésus-Christ : nous n'avons rien, mais nos biens sont en lui; nous ne faisons rien de bien, mais en agissant avec lui, tout devient parfait pour nous : notre vie est stérile pour l'éternité; mais unie à la sienne, elle est pleine et abondante. Nous prenons en lui tout ce qui nous manque, et c'est ce qui fait de notre indigence un titre de condamnation pour nous, puisqu'il nous est si facile de nous enrichir. Si l'Eglise elle-même brille aux yeux de Dieu d'une sainteté toujours constante, c'est qu'elle a soin de faire intervenir Jésus-Christ à toutes ses demandes : elle ne se conduit que par ses lois, elle ne marche que sous ses yeux, elle n'agit qu'en son nom, elle ne compte que sur ses mérites : Jésus-Christ est l'ame de tout ce qu'elle fait. Marie n'est la plus

sainte des créatures, que parce qu'elle est la plus intimement unie à Jésus-Christ; elle participe plus abondamment aux mérites de son sacrifice, parce qu'elle l'imite plus fidèlement ; elle offre dignement Jésus-Christ, non-seulement parce qu'elle fait une même victime avec lui, mais encore parce qu'elle se conforme plus exactement à ses dispositions. Jésus-Christ étant le chef qui nous anime, il faut, dit saint Augustin, que son esprit soit le principe qui nous conduise : il faut que nous soyons ses images comme nous sommes ses membres, et que nous agissions par sa vertu comme nous vivons de sa vie; que nous ne consultions pas nos sentiments, mais que nous épousions les siens; que nous ne suivions pas notre raison naturelle, mais les lumières de son esprit. Marie, comme la plus noble portion de ce chef adorable, fut l'expression la plus fidèle de ses dispositions divines : offerts ensemble sur le même autel, ils sont guidés par les mêmes vues et soutenus par les mêmes motifs. Il suffit en un mot d'étudier la conduite de Marie dans la solennité de ce jour, pour y reconnoître tout l'esprit de Jésus-Christ

L'esprit de Jésus-Christ est un esprit de renoncement, de souffrance, et de mort. C'est dans cet esprit que s'offre Marie. Elle tient tout de Jésus-Christ, elle ne connoît qu'en lui les biens et les maux; les liens de la charité l'unissent plus étroitement à lui que ceux de la nature. Elle l'aime d'autant plus ardemment, qu'en aimant son fils elle aime son Dieu, et ce fils unique elle le dévoue à la mort qu'on lui destine; elle entend Dieu même qui prononce l'arrêt terrible, elle voit le glaive de la justice divine qui s'appesantit sur sa tête sacrée, et dès-lors elle en

porte le contre-coup dans son cœur. O précieux et divin enfant, dit-elle, que vous allez coûter cher à mon amour! Je ne vous possède donc que pour vous porter du berceau sur l'autel, et vous voir passer de l'autel sur la croix! Ces sentiments mêmes, tout naturels, tout légitimes qu'ils sont, à peine les écoute-t-elle; bientôt elle les fait rentrer dans les ordres de celui qu'elle adore. Elle entend la justice de Dieu qui demande le sang de son fils; c'en est assez pour qu'elle impose silence à sa propre tendresse; c'en est assez pour qu'elle se dispose à nous sacrifier le véritable Isaac, sans que son amour arrête le bras qui va frapper. Exemple qui confond tant de lâches chrétiens qui prétendent servir Dieu, et qui lui disputent les plus légers sacrifices, à qui tout coûte pour le salut, à qui tout ce qui coûte devient impraticable. Vils esclaves de la mollesse, qui ne connoissent d'autre douleur que celle qui naît de la satiété des plaisirs, qui traitent de lois injustes les violences auxquelles l'Evangile promet le ciel; et qui, confondant la nature avec la grâce, regardent la croix de Jésus-Christ comme un scandale, ou au moins comme un objet étranger à la piété.

L'esprit de Jésus-Christ est un esprit de soumission et de dépendance. Il est venu, non pour abolir la loi, mais pour l'accomplir : c'est dans cet esprit que Marie entre dans le temple. Fille de David, vierge privilégiée, et pour dire encore plus, mère d'un Dieu, elle ne se distingue des autres femmes de Juda que par une observation plus exacte de la loi. Le temps, le lieu, les prières, et les offrandes, rien n'est omis dans la cérémonie de sa purification. Exemple qui confond tant de chrétiens prévaricateurs, qui comptent

tous les articles de la loi par la variété des prétextes qu'ils y opposent; qui, loin de se régler sur la loi, prétendent régler la loi sur eux-mêmes; au lieu de réformer dans leur conduite ce qu'elle a de contraire à la loi, ils entreprennent de supprimer dans la loi ce qu'elle a d'incommode pour leur conduite. Ils s'efforcent de faire prendre à la loi tous les plis qu'ils ont pris eux-mêmes; ils la regardent sous des jours faux, et, pour ainsi dire, à la lueur de leurs passions: ils y cherchent des dispenses qui n'y furent jamais : à force de les chercher, ils se flattent de les avoir trouvées; à force de désirer qu'elles y soient, ils se persuadent enfin qu'elles y sont; tantôt c'est une bienséance, tantôt c'est une nécessité; tantôt la loi n'est pas claire, tantôt elle renferme un autre sens; tantôt le précepte ne paroît pas essentiel, tantôt il ne paroît pas personnel. Raisons spécieuses, mais qui en imposent assez pour laisser vivre sans remords une foule de prévaricateurs.

L'esprit de Jésus-Christ est un esprit d'humilité. Il s'anéantit, dit saint Paul, et se montre à tout un peuple sous la forme d'esclave. Il s'humilie dans le secret de son cœur, et se soumet à toute l'ignominie de la croix. C'est dans cet esprit que Marie subit toute l'humiliation d'une loi qui la dégrade en quelque sorte, et qui la confond avec les femmes vulgaires. Ni la virginité miraculeuse qu'elle a conservée, ni la maternité divine dont elle est décorée, ni les expressions même de la loi qui l'ont exceptée, ne lui paroissent point des titres suffisants pour la dispenser d'accomplir toute justice. L'équité de la loi, dit saint Augustin, respecte la virginité de Marie, parce qu'elle est pure; et la docilité de Marie

respecte l'autorité de la loi, parce qu'elle est humble : elle ne s'applaudit d'être honorée, que parce qu'elle peut mettre plus de dignités aux pieds du Seigneur, et lui rendre un hommage plus digne de lui. Exemple qui confond tant de grands du siècle, qui voudroient commander à la loi même, et qui semblent entreprendre de dominer l'auteur de la loi; qui mettent leurs infractions à l'abri de leur naissance et de leur rang; qui regardent comme un droit honorable celui de désobéir à Dieu plus impunément que les autres hommes; comme si Dieu les regardoit des mêmes yeux dont ils se regardent eux-mêmes; comme s'il ne voyoit pas dans tous les hommes une même argile animée de son souffle; comme si son empire et ses lois ne réunissoient pas sous un même joug les grands et les petits, le courtisan et l'homme vulgaire.

L'esprit de Jésus-Christ est un esprit de force : le même esprit paroît aujourd'hui dans Marie. Elle s'élève au-dessus des jugements désavantageux qu'on peut porter sur sa virginité et sur la divinité de son Fils. Contente d'accomplir la volonté du Seigneur, elle se repose sur lui du soin de sa gloire. Exemple qui confond tant de chrétiens, qui ne tiennent à la vertu qu'autant que la vertu les honore; qui mollissent sur le devoir, dès qu'ils se voient exposés à la censure, et qui, loin de se reprocher leur lâcheté, la prennent pour une prudence. Ah! qu'ils apprennent de Marie que la piété sincère, quoique amie du secret et du silence, sait marcher, quand il le faut, au grand jour, et à visage découvert; que l'injustice du monde ne l'intimide point; qu'elle se contente du témoin invisible qui la regarde du

haut du ciel. Elle ne défère qu'à la vérité, elle ne ménage que la charité, elle n'envisage que l'éternité.

Enfin, l'esprit de Jésus-Christ, avec tous ses caractères, tous ses dons, et toutes ses grâces, fut l'esprit dont toute la conduite de Marie fut animée; en sorte qu'on peut dire avec saint Augustin, qu'elle fut autant sa mère selon l'esprit que selon la chair. C'est en cela qu'elle s'est montrée la digne mère d'un Dieu. Une attention pareille à conserver cet esprit de Jésus-Christ, à le consulter, à le suivre, à s'y conformer, nous rendra vraiment chrétiens, dignes d'entrer en société avec Jésus-Christ notre chef, et de partager sa gloire et ses mérites. C'est du moins à ces traits que saint Paul reconnoît les chrétiens. Pour nous, dit-il, nous n'avons pas reçu l'esprit du monde, mais l'esprit de Dieu et de son Fils; c'est-à-dire, qu'un chrétien qui porte ce nom à juste titre, ne voit rien et ne juge rien que par l'esprit de Jésus-Christ, n'agit que par l'impression de cet esprit, n'entreprend rien que de concert avec cet esprit; c'est cet esprit qui règle ses désirs, qui réforme ses jugements, qui dirige ses vues; en un mot, cet homme n'est plus à lui, il est à celui qui le remplit et qui le possède. Travaillons donc à former en nous cet esprit de Jésus-Christ; demandons à Dieu que du haut de son trône il l'envoie dans nos cœurs, et qu'il l'y conserve jusqu'à la fin. Pour l'obtenir plus sûrement, demandez-le vous-même pour nous, ô divine Marie! présentez-nous au Père céleste, et faites qu'à votre exemple et sous vos auspices, nous n'ayons désormais d'autre volonté que la sienne, d'autre règle que ses lois, d'autre amour que celui de sa

personne adorable, d'autre motif que sa gloire, d'autre fin que ses récompenses ineffables dans l'éternité bienheureuse.

Ainsi soit-il.

SIXIÈME MÉDITATION.

SUR LA PURIFICATION DE LA TRÈS SAINTE VIERGE.

Marie, en se soumettant à la loi de la purification, sans aucun besoin personnel d'être purifiée, nous a appris que notre premier devoir à l'égard de Dieu, est d'obéir à ses lois; elle nous rappelle en second lieu, en soumettant son fils à la loi de la présentation, un autre devoir non moins important, celui de la reconnoissance, qui rapporte à Dieu tout ce que nous tenons de sa bonté bienfaisante.

S'il est vrai qu'en qualité de législateur, Dieu soit en droit d'exiger de nous un culte d'obéissance qui nous assujettisse sans réserve à son autorité souveraine, il n'est pas moins incontestable qu'en qualité de bienfaiteur universel, il demande de notre part un culte de reconnoissance, par lequel nous l'honorions comme premier auteur et source féconde de tous les biens. Or, ce devoir, que tout nous inspire naturellement, à quoi nous engage-t-il envers Dieu? Marie nous l'apprend dans ce mystère : elle porte son fils au temple pour l'offrir au Seigneur; et par cette offrande, elle fait un aveu public que c'est à Dieu seul qu'elle est redevable de tout ce qu'elle est : secondement, ce fils qu'elle offre à l'Eternel, elle le consacre sans réserve aux intérêts de sa gloire; de sorte qu'elle fixe ainsi les deux plus impor-

tantes obligations de la reconnoissance chrétienne à l'égard de Dieu, et qui consistent, l'une, à le reconnoître pour l'auteur de tout ce qu'on a, l'autre, à employer pour sa gloire tout ce qu'on possède.

Quoique la loi de la présentation pour les premiers-nés de chaque famille ait été particulièrement établie pour rappeler d'âge en âge aux enfants de Jacob le prodige de cette nuit fatale, où le Seigneur, par le ministère de son ange, fit tomber sous le glaive de sa colère tous les premiers-nés de l'Egypte, et, au travers des flots de sang, ouvrit à la postérité des patriarches le chemin de la liberté; cependant cette même loi devoit encore avoir pour les Israélites un autre objet, celui de leur faire comprendre, par cette cérémonie sensible, qu'ils tenoient de la seule libéralité de Dieu tout ce qu'ils possédoient sur la terre, la prospérité de leurs familles, la richesse de leurs campagnes, l'abondance publique, la tranquillité des peuples, et que tous ces avantages ne devoient servir qu'à les rendre plus fidèles, en ajoutant à tous les motifs qu'ils avoient de l'être, celui de la reconnoissance. Souvenir essentiel! salutaire leçon qui ne pouvoit être trop gravée surtout dans des esprits tels que ceux de la nation juive, où l'attachement aux biens terrestres, faisoit bientôt perdre de vue la main du dispensateur invisible qui en étoit la source, et où l'on n'étoit jamais plus près de devenir ingrat que lorsqu'on étoit plus heureux et plus favorisé!

Or, ce fut dans cet esprit, dans ces vues de reconnoissance, si conformes aux dispositions intérieures de son ame, que Marie vint à Jérusalem présenter son fils au Seigneur. Car ce n'étoit pas assez pour elle qu'en présence d'Elisa-

beth et de Zacharie elle eût fait éclater les tendres sentiments que lui inspiroit l'excès des miséricordes divines à son égard; son cœur ne s'étoit expliqué que devant un petit nombre de témoins, et ses hommages furent alors renfermés dans le sein d'une seule famille; il tardoit à son impatience de renouveler publiquement un si juste devoir, et d'en rendre l'accomplissement plus solennel par celui d'une observance religieuse. Les jours prescrits par la loi ne sont donc pas plus tôt écoulés, qu'elle se hâte de venir au temple. Elle n'a d'autre trésor que son fils, trésor ignoré dans Israël, mais qui remplace dans son estime toute la grandeur de David et de Salomon, dont le sang est méconnu dans sa personne. Elle le met entre les mains des prêtres, ce fils de bénédictions, ce gage des anciennes promesses faites à Jacob, afin qu'ils l'offrent à Dieu sur le saint autel, et qu'avant de devenir l'hostie de propitiation qui réconciliera tous les peuples, il serve à sa mère d'hostie, de sacrifice pacifique, qui acquitte publiquement sa reconnoissance.

Que nous sommes bien éloignés d'acquitter ainsi la nôtre! Investis de toutes parts, et comme pénétrés des dons de Dieu, nous ne pensons peut-être jamais à la main d'où partent tant de bienfaits; contents d'en profiter, nous ne remontons point à leur origine, et plus la jouissance en est flatteuse, plus ils servent souvent à nous en faire oublier l'auteur. Rien de plus commun en un mot, parmi nous, que l'oubli des dons de Dieu. Marie confond aujourd'hui cette ingratitude. En présentant son fils au temple, elle fait d'abord, par cette offrande, une profession publique, que c'est à vous seul, ô mon Dieu! qu'elle est redevable de tout ce qu'elle est; elle ne s'en

tient pas à cette première profession, elle y joint l'accomplissement d'un autre devoir aussi indispensable pour un cœur reconnoissant, celui de consacrer ce qu'elle a de plus cher aux intérêts de votre gloire : nouvel objet d'instruction et d'imitation qu'elle nous propose. A ne s'en tenir qu'aux apparences, rien de grand, rien d'auguste dans la cérémonie de la présentation de Jésus au temple par les mains de sa mère. Tout y est simple, et même obscur, comme dans la plupart des événements qui ont partagé la vie du Sauveur. Un enfant est offert à l'autel par le ministère public; une mère pauvre, ignorée dans Israël, sans autre distinction que son recueillement, sa modestie, sa piété, le rachète par une vile offrande; c'est là tout ce que les sens aperçoivent; un voile mystérieux est étendu sur tout le reste : mais pénétrons au-delà de ces simples dehors, que les objets changent de nature! qu'ils paroissent majestueux! qu'ils sont dignes de l'attention du Ciel et de notre admiration! Dès ce jour, Jésus se charge publiquement d'être la victime du monde; dès ce jour, il paroît devant son père comme l'hostie qui doit être offerte pour la réconciliation du monde; dès ce jour il s'engage, par un acte solennel, à satisfaire pour les iniquités du monde. De là concevons tout ce qu'il en doit coûter à Marie pour soumettre Jésus à la loi de la présentation. Car, qu'étoit-ce que le présenter à Dieu dans la circonstance présente? C'étoit le dévouer au courroux céleste; c'étoit le livrer à la mort, lorsque le salut du monde le redemanderoit; c'étoit ratifier l'arrêt de sa condamnation, prononcé dans le conseil de la sagesse divine; c'étoit s'engager à représenter cette victime publique, au jour où devoit s'exercer

contre elle une vengeance qui ne pouvoit être désarmée que par son sang. Quel emploi, quel triste ministère pour Marie! Ah! mon fils, pouvoit-elle dire, vous porter au temple, c'est vous conduire à la croix; n'importe, je vole où la gloire d'un Dieu m'appelle : et doit-il en coûter davantage à ma reconnoissance pour vous livrer à sa justice, qu'à vous pour en essuyer les rigueurs?

Appliquons-nous ce dernier exemple que nous donne Marie. A quoi nous servent les dons de Dieu? quel usage en faisons-nous? Ah! trop heureux si les dons de votre miséricorde, ô mon Dieu! ne restoient qu'inutiles à votre gloire! trop heureux si nous n'en faisions usage que pour nous-mêmes, sans en abuser encore contre vous!

Abus du rang et de l'élévation. On ne les a dans les desseins de Dieu, ces distinctions humaines, qu'afin de faire respecter la vertu, en la consacrant par l'éclat de ses exemples : mais à quoi servent-ils, au contraire? On n'est au-dessus des autres que pour se croire en même temps au-dessus des lois; que pour affecter à l'égard de Dieu la même indépendance où l'on vit à l'égard des hommes; que pour se faire de sa prééminence même une raison de tout accorder à ses cupidités; de l'impunité dont on est sûr, un attrait à tout entreprendre; de la certitude qu'on a de trouver toujours des approbateurs, un droit à ne rougir de rien.

Abus du crédit et de l'autorité. On ne les a dans les desseins de Dieu que pour protéger le mérite, soutenir les droits de l'innocence, défendre la foiblesse contre l'oppression, venger le mépris des lois, maintenir l'ordre contre les entreprises de la licence : mais à quoi serventils au contraire? A seconder l'injustice; à faire

tomber sur des créatures sans talent et sans vertus les récompenses dues à la capacité modeste; à tyranniser la foiblesse, incapable d'opposer au bras qui l'accable d'autres armes que les gémissements et les plaintes; à servir l'iniquité, soit en ne craignant pas de s'en déclarer le protecteur, soit en se pardonnant d'en être le complice.

Abus de la fortune et des richesses. On ne les a dans les desseins de Dieu que pour être les ministres de sa providence auprès du malheureux et de l'indigent: mais à quoi servent-elles? A vivre dans un plus profond oubli de Dieu; à perdre de vue la noblesse de ses destinées et de ses espérances; à s'enivrer du sentiment d'une béatitude passagère; à se concentrer dans la corruption des sens; à profiter, pour se satisfaire, de toutes les occasions qui se présentent, et à acheter celles qui se refusent.

Abus de l'esprit et des connoissances. On ne les a dans les desseins de Dieu que pour se défendre plus sûrement, à la faveur de ce flambeau, contre les préjugés et les erreurs du monde; que pour s'attacher solidement à Dieu par la vue plus développée, plus réfléchie de ses perfections et de ses merveilles; que pour éclairer l'ignorance qui s'égare, et lui servir de guide au milieu des précipices où elle s'engage sans le savoir: mais à quoi servent-elles, pour l'ordinaire? A armer la raison contre la foi; à combattre les mystères de l'une par les vains systèmes de l'autre; à répandre partout un esprit d'indocilité, qui ne veut d'autre arbitre de sa créance qu'elle-même, d'autres règles de conduite que celles qui s'accordent avec les foiblesses du cœur.

Abus des talents et de l'éducation. On ne les a dans les desseins de Dieu que pour être plus utiles

dans la société ; que pour remplir avec plus d'éclat, dans l'ordre civil et politique, les devoirs qui distinguent les conditions humaines : mais à quoi servent-ils? A faire redouter parmi nous le progrès des arts, tant on en a perverti la destination légitime ; à précipiter la chute entière des mœurs ; à faire presque regretter l'ancienne barbarie de ces siècles où les talents n'enfantoient point de prodiges, mais où le christianisme comptoit plus de saints, et la patrie, plus de héros.

Abus des avantages et des agréments du corps. On ne les a dans les desseins de Dieu qu'afin qu'ils relèvent par de nouveaux charmes, la pudeur, la modestie, l'innocence ; afin qu'ils rendent ainsi la vertu plus aimable : mais à quoi servent-ils, le plus souvent? A être, dans ceux qui les possèdent, la matière d'une vanité puérile, d'une fierté dédaigneuse, d'une estime excessive pour tout ce qui peut faire valoir ce vain mérite ; ils servent à jeter dans les ames les étincelles d'un feu profane, à disputer à Dieu ses adorateurs, à fournir des armes funestes qui laissent à peine à un cœur innocent le pouvoir de combattre et de se défendre ; ils servent à devenir les uns pour les autres, autant d'idoles sacriléges auxquelles tout est sacrifié, jusqu'à Dieu même.

Abus des forces et de la santé. On ne les a dans les desseins de Dieu que pour porter plus aisément le joug du devoir ; pour moins éprouver le découragement qui naît des obstacles et de la foiblesse ; pour se signaler par de plus grandes entreprises, et donner de plus beaux exemples : mais à quoi servent-elles? A se livrer avec plus de hardiesse aux emportements du libertinage ; à y persévérer avec plus de confiance ; à se permettre de plus longs succès dans la carrière du

crime; à être plus rebelle aux sollicitations de la grâce, dans la persuasion qu'on est encore loin du tombeau; à hâter, par les excès les plus honteux, une vieillesse douloureuse et languissante, une caducité précoce, où les infirmités vengent la nature des opprobres dont on la souille.

Abus enfin du caractère et des plus belles qualités de l'ame. On ne l'a dans les desseins de Dieu, cet heureux naturel, que pour trouver au fond de soi-même des dispositions qui facilitent la vertu, un attrait qui la persuade, un préservatif contre les dégoûts qui l'accompagnent; on ne les a, ces qualités, que comme autant de moyens de remplir avec plus de facilité les obligations que notre état nous impose : mais à quoi sert-il cet heureux naturel? A ouvrir plus d'entrées à la séduction, à devenir par complaisance ce qu'on n'oseroit être par choix. A quoi servent-elles ces qualités? A être de nouveaux écueils au salut; on a de l'élévation dans l'ame, mais ce n'est que pour aspirer à s'agrandir; de la prudence, mais pour tromper plus habilement; de la bravoure, mais pour se venger avec plus de fureur; de la délicatesse dans le sentiment, mais pour se laisser amollir par le langage du cœur, qu'on prend faussement pour l'expression de l'esprit; enfin, de la fidélité, mais pour s'affermir dans ses coupables engagements, pour y traîner sa chaîne avec plus de persévérance. Ainsi, ô mon Dieu! faisons-nous un abus le plus monstrueux de vos dons, ainsi les employons-nous à vous déshonorer. Mais ne nous y trompons pas; quelque usage que nous en fassions, vous en saurez toujours tirer votre gloire, et les conduire malgré nous à leur destination véritable. D'après vos oracles, ce fils que Marie présente aujourd'hui au temple,

doit être pour le monde un principe de salut, ou un sujet de chute : il en sera de même de vos dons, il faudra qu'ils glorifient ou votre miséricorde ou votre justice; votre miséricorde, si nous en usons conformément à vos desseins; votre justice, si nous les tournons contre vous; votre miséricorde, si nous les employons à nous sauver; votre justice, si nous les faisons servir à notre perte. *Ecce positus est hic in ruinam et resurrectionem multorum.* Obtenez-nous, ô Marie! de prévenir une si déplorable alternative.

S'il faut oublier quelques faveurs, que ce soit celles du monde, elles sont intéressées, trompeuses, préjudiciables, et funestes : que celles de notre Dieu sont différentes! Sollicitez pour nous auprès de lui la grâce de la reconnoissance, qui en nous acquittant de ce que nous lui devons pour ses bienfaits dans le temps, nous en méritera de plus grands encore dans l'éternité.

Ainsi soit-il.

SEPTIÈME MÉDITATION.

SUR LA PURIFICATION DE LA TRÈS SAINTE VIERGE.

Marie, la reine du ciel, en se confondant avec les femmes de la terre par une cérémonie humiliante, dont sa virginité et sa maternité même sembloient la dispenser, nous apprend ce que nous devons à la loi de Dieu, et quel est notre crime lorsque nous agissons contre elle.

Nous naissons tous sujets de la loi; écrite au fond de nos cœurs aussitôt qu'ils sont formés, elle s'empare de nos premiers sentiments, et s'assure un empire sur tous les autres. Le monarque, qui doit couler ses jours dans l'indépendance et l'autorité, les commence, ainsi que ses peuples, dans la servitude et la soumission : les cris qui marquent sa naissance, annoncent un sujet à la loi, comme un maître à la terre; et souveraine aussi bien de ceux qui commandent, que de ceux qui obéissent, elle exerce ses droits sur eux avant qu'ils puissent en avoir sur les hommes. Nous sentons tous son empire s'accroître à mesure que nous croissons nous-mêmes; et si dans la suite nous nous écartons de nos règles, elle nous rappelle à ses premières impressions par les remords vengeurs qui succèdent à nos écarts, et punit nos révoltes par le sentiment de notre dépendance. Mais, par la dégradation de notre nature, nous naissons avec un penchant aussi ancien dans le monde que le péché, dont il est tout à la fois et l'effet et le principe; penchant qui passe de siècle en siècle, avec la vie, du sein de nos pères dans les nôtres;

et cet héritage d'iniquités, qui ne devroit se faire connoître que pour être aussitôt le sujet de nos craintes, dès qu'il est connu, devient l'objet de nos complaisances; de là le premier soupir d'une liberté naissante, qui n'est qu'un cri de sédition contre la loi. Rebelles par choix, aussitôt et aussi souvent que nous pouvons choisir, nous semblons ne connoître la loi, ne l'étudier que pour l'enfreindre: or, c'est à ces infractions que l'Eglise oppose dans ce jour le spectacle le plus capable de nous convertir ou de nous confondre, c'est-à-dire, l'exemple d'une Vierge qui pouvant, comme mère du Législateur, se voir dispensée de la loi, ne pouvant d'ailleurs la remplir sans qu'il lui en coûte son honneur et son fils, sacrifie sa gloire à la honte, dévoue son fils à la mort, souffre ce qu'il y a de plus sensible dans ces deux sacrifices, plutôt que de manquer à rien de ce que prescrit la loi, la remplit en un mot par l'hommage le plus parfait et le plus parfaitement rendu.

Oui, l'hommage que Marie rend à la loi, est l'hommage le plus parfait qu'une créature puisse rendre à la souveraineté du Créateur. Les autres fêtes que l'Eglise consacre à Marie, ne nous présentent que les miracles de la libéralité et de la magnificence du Seigneur envers elle; mais on peut dire que la cérémonie dont elle s'acquitte aujourd'hui, est la fête même de sa reconnoissance, et en quelque sorte de sa libéralité envers le Seigneur. Elle reçoit dans les autres mystères, mais elle donne dans celui-ci. Ailleurs, elle n'a que la gloire d'être affranchie des lois; ici, avec l'honneur de la dispense, elle a le mérite de la soumission. Dans les autres mystères, c'est Dieu, occupé du soin de la former à son image, qui

craignant, ce semble, que tout ce qui manquera aux perfections de la Mère, ne manque aussi à la gloire du Fils, travaille à lui assurer des hommages supérieurs à ceux de toutes les créatures, par une élévation qui n'est inférieure qu'à la sienne; dans celui-ci, c'est Marie, qui répondant à un miracle de grâces par un prodige de fidélité, qui réglant ce qu'elle doit d'hommages par ce qu'elle a reçu de faveurs, rend à Dieu, sans réserve, ce qu'il a donné sans mesure; et au lieu de compter les titres qui l'affranchissent de la loi par les droits qui l'élèvent, se fait des devoirs qui l'engagent de tous les titres qui la dispensent. Tout ce qu'elle reçut de grâces et de priviléges dans une conception miraculeuse, tout ce qu'une annonciation glorieuse lui assura d'avantages et de distinction, tout ce qu'elle recueillit de gloire et de grandeur dans la naissance d'un Dieu devenu son fils, tout ce qu'elle tient de lui, voilà ce qui compose le tribut qu'elle paie à la loi. Pour comprendre toute l'étendue de cet hommage, rappelons-nous ici ces perfections sans nombre comme sans mélange, sans bornes comme sans limites, que l'homme ne sauroit concevoir, que Dieu seul peut donner, que Marie seule possède. Elle étoit mère d'un Dieu, et dès-lors, créature séparée du rang ordinaire, elle entra dans un ordre de providence spécialement établi pour elle. Supérieure aux patriarches par sa foi, aux prophètes par ses lumières, aux rois par sa grandeur, aux apôtres par son zèle, aux martyrs par sa constance, aux vierges par sa pureté, à tous les saints par l'étendue da ses vertus, à tous les hommes par la sublimité de ses mérites, à tous les anges par l'éclat de ses perfections, elle est le tabernacle du Très-Haut, comme dit le Prophète;

Tabernaculum Altissimi; le miroir de la majesté du Seigneur, comme dit la Sagesse : *Speculum majestatis Dei;* l'ouvrage de l'éternité de Dieu, comme disent les Pères : *Æterni consilii opus;* après Jésus-Christ, l'objet des oracles, le nœud des deux testaments; de l'ancien, parce qu'elle en est le terme, du nouveau, parce qu'elle en est le commencement; de tous les deux, parce qu'elle en remplit l'attente. Ajoutons à ces priviléges ceux attachés au nom de Mère de Dieu, les droits de souveraineté qui en sont l'apanage, les titres d'indépendance qui en sont le caractère, la singularité du choix qui en est le principe, la sublimité des récompenses qui en sont la gloire : joignons-y un mérite personnel comparable à ces avantages, égal à ces honneurs, digne de ces priviléges, supérieur à ces prérogatives : voilà ce qu'elle avoit reçu, mais pour le rendre ; ce qu'elle se connoissoit, mais pour l'oublier; ce qu'elle possédoit, mais pour l'anéantir : anéantissement dans une élévation si éclatante, ne craignons pas de le dire, prodige aussi étonnant que celui de son élévation même.

Ministres du Dieu vivant, saints pontifes qui présentez au Seigneur les offrandes des peuples; lévites fidèles qui entretenez sur ses autels le feu des parfums qu'on lui consacre, interprètes sacrés des lois, concevez aujourd'hui toute l'étendue de leur triomphe! Jamais vîtes-vous dans le sanctuaire tant de gloire sous les ombres de l'humilité, tant de vertus sous les apparences du péché, tant de mérites distingués dans l'ordre commun, et des hommages d'une soumission si profonde, avec les titres d'une indépendance si glorieuse? Vos pères virent autrefois les séraphins environnés de gloire, défendre la sainteté

du sanctuaire contre les attentats des profanateurs, et couvrir le tabernacle de leurs ailes. Des princes étrangers, des vainqueurs glorieux, des conquérants superbes, vinrent révérer, dans la magnificence du temple, la majesté de celui qu'on y adore, et offrirent sur les autels du Dieu des armées les dépouilles des ennemis qu'ils avoient vaincus. Ne leur enviez point la beauté de ce spectacle; ce que la terre a de plus saint, ce que le ciel a de plus grand, l'Eternel est sous vos yeux, sa mère, à vos pieds; l'un anéanti, l'autre humilié, tous deux soumis à la loi. Et vous, saint prophète, heureux vieillard, il étoit réservé à vos vertus de voir passer des bras de Marie dans les vôtres, la consolation d'Israël et le salut du monde. Ah! si vous ne volez pas aussitôt à leur rencontre, si vous n'approchez qu'à pas lents pour les recevoir, si vos genoux affoiblis se dérobent sous votre corps chancelant, c'est moins l'effet de vos nombreuses années, que celui de la joie qui suspend en quelque sorte l'usage de vos sens. Vos yeux peuvent désormais se fermer à la lumière. Quel autre spectacle pourroit occuper vos regards, ou retenir sur la terre un homme qui a porté entre ses bras la gloire du ciel et le bonheur du monde!

Mais dans ces mêmes bras, que voyons-nous? notre maître et notre victime, notre juge et notre modèle, notre condamnation ou notre salut. Chrétiens orgueilleux, qui, loin de vous soumettre à la loi comme Marie, vous faites si souvent un titre de révolte contre le ciel et contre la loi, des avantages que vous avez sur la terre, vous croyez-vous donc trop grands, trop élevés selon le monde pour vous soumettre en chrétiens? Mais êtes-vous plus que Marie, selon les préjugés mêmes du siè-

cle? Les fondateurs de son peuple étoient ses ancêtres; les chefs de sa nation étoient ses aïeux; le sang des héros et des saints, celui des pontifes et des conquérants, celui des prophètes et des monarques, avoit, de siècle en siècle, coulé jusqu'à elle sans démentir la pureté de sa source, et en passant par ses veines, il avoit acquis un nouveau lustre. Est-ce tout? Non : Marie nous offre quelque chose de plus grand encore. Un Dieu entre ses bras, à ses ordres, sous son empire, et elle au milieu de ces honneurs, anéantie sous l'empire de la loi : n'est-ce pas là le plus parfait hommage qu'une créature puisse rendre à Dieu? Et comment le rendit-elle? de la manière la plus parfaite, sans aucun intérêt, contre tout intérêt.

En effet, la purification des femmes devenues mères, étoit en elle-même, et dans l'esprit du législateur, une de ces cérémonies légales respectables dans leur objet, mais bornées dans leur étendue, et qui devoient disparoître avec les figures au premier jour de la loi évangélique. A la vérité, la séparation des deux sacerdoces n'étoit pas encore faite, le voile du temple ne devoit se déchirer qu'à la mort du Sauveur; et les ombres de l'ancien Testament ne commenceront enfin à se perdre pour toujours que dans celles du Calvaire: mais n'étoient-elles pas déjà dissipées pour Marie? Mère du Rédempteur, n'avoit-elle pas porté dans son sein le prix de la rédemption commune; et le privilége de sa conception n'avoit-il pas été pour elle le gage et le miracle d'une rédemption particulière? D'ailleurs, la raison qui soumettoit les femmes ordinaires à la loi de la purification, lui étoit non-seulement étrangère, mais injurieuse. Elle n'avoit conçu que par

l'opération du Saint-Esprit. Un Dieu étoit son fils; elle étoit devenue mère sans cesser d'être vierge; disons plus: sa virginité, consacrée dans elle par la maternité, en avoit reçu un nouveau lustre, et de simple vertu étoit devenue un miracle. Falloit-il des titres plus réels pour la dispenser d'une loi que son Fils venoit abolir pour les autres, et avoit déjà sans doute aboli pour elle?

Que ces titres doivent nous paroître solides! et combien n'en ferions-nous pas valoir de bien moins véritables, au préjudice de quelques lois arbitraires, nous à qui des prétextes frivoles paroissent si souvent des titres contre les lois les plus essentielles; nous qui, ne marchant sous l'empire du Seigneur, que le compas à la main, mettons entre les lois qui nous obligent une distinction qui les dégrade, resserrons où elles étendent, exceptons où elles ajoutent, confondons où elles expliquent, expliquons où elles commandent, et qui craignant toujours d'en porter la pratique au-delà de nos droits, restons toujours, en les pratiquant, au-dessous de nos devoirs?

Que ces sentiments, si opposés à l'esprit de la loi, furent éloignés de celui de Marie! Affranchie de toutes les obligations, elle s'en fit une indispensable de la plus légère circonstance. Telle est, par exemple, cette solitude rigoureuse qui interdisoit aux mères l'entrée même du temple pendant l'espace de quarante jours depuis la naissance de leur fils. Ce fut là sans doute le point de la loi qui gêna le plus la tendre piété de Marie; elle ne parut cependant au temple que le quarantième jour; il falloit y racheter l'enfant, quel autre méritoit une offrande plus distinguée que celui qui, par la grandeur de sa génération,

étoit le Fils du Très-Haut, et qui, dans les abaissements mêmes de son incarnation se trouvoit le descendant de tant de rois? A quel prix ne convenoit-il pas de racheter celui qui venoit payer le prix de la rédemption du monde? Droits respectables de sa grandeur et de sa sainteté, vous êtes sacrifiés avec lui! Marie, confondue avec les mères les plus obscures, rachète son fils comme le moins précieux des enfants; deux tourterelles sont le tribut de sa pauvreté, comme le symbole de sa candeur. Tout ce qui la renferme dans l'ordre commun lui paroît d'un mérite distingué, et elle ne veut pas d'autre gloire aux yeux du Seigneur, que celle de s'humilier avec lui aux yeux des hommes. Que de sacrifices dans un seul! Ce qu'une créature a de plus précieux, ce qu'une mère a de plus tendre, ce qu'un cœur a de plus sensible, tout est immolé: son honneur, à la honte; son fils, à la mort; sa vie entière, à la douleur.

Et d'abord son honneur. La loi de la purification n'étoit établie que pour l'expiation du péché; que fait donc Marie en s'y soumettant? Elle est sainte, elle est vierge, elle est mère d'un Dieu; mais par une démarche si contraire à tous ces noms, elle ne paroît rien de ce qu'elle est, elle paroît tout ce qu'elle n'est pas: coupable, femme ordinaire, mère pauvre d'un enfant pécheur; rapprochons cette conduite de l'amour extrême qu'elle fit toujours paroître pour la pureté. Anges saints qui eûtes la gloire de lui annoncer le choix que le Seigneur avoit fait d'elle, vous êtes témoins qu'elle eût renoncé aux honneurs de la maternité divine, s'il eût fallu l'acheter aux dépens de sa virginité; et aujourd'hui elle se purifie comme si sa virginité avoit été le prix de sa maternité.

Ce nest pas assez : Marie sacrifie ce qu'une mère a de plus tendre : son fils ; et quel fils ? C'est le Fils de Dieu égal à son Père, Dieu comme lui, homme comme nous, et victime pour nous. Les patriarches n'ont fait que l'entrevoir, les prophètes n'ont eu que l'honneur de l'annoncer, le ciel est son héritage ; la terre, sa conquête ; l'univers, son empire ; les astres, sa couronne ; les anges, ses ministres ; les hommes, ses sujets ; Dieu, son père ; et Marie, sa mère. Telle est la victime que demandoit le Seigneur, et que cette mère soumise porte elle-même dans le sanctuaire.

Mettons le dernier trait au tableau de Marie. Jusqu'ici nous avons vu un autel, mais sans hostie ; un sacrificateur, mais sans glaive ; une victime, mais point de sang. Quelle voix vient de se faire entendre ! Pontife du Dieu vivant, quel oracle venez-vous de prononcer ? Des fers, des tribunaux, un peuple accusateur, un Dieu victime, une croix. Voile du temple, qui devez vous déchirer à la mort de ce Dieu Sauveur, déployez-vous aujourd'hui ; épargnez, s'il est possible, à nos yeux la vue de ce Calvaire sanglant, où le Fils doit être en proie à la fureur des bourreaux, et la Mère, percée d'un glaive de douleur. L'arrêt s'exécutera ; disons mieux : déjà, aux yeux de ce divin enfant, l'appareil de sa passion future est dans celui de son sacrifice présent. Il compte les accusateurs de sa sainteté parmi les témoins de son offrande ; il met à la place du pontife qui prononce cet oracle, le pontife aveugle qui condamnera son innocence. Le prétoire s'ouvre à ses regards en même temps que le sanctuaire ; le temple est le Calvaire à ses yeux ; l'autel où il se présente est la croix où il expire ; le sang ne coule pas encore, mais les clous se préparent, les bourreaux s'apprêtent,

la victime est livrée, le peuple la voit : *Ecce Homo*.

O Vierge sainte! ô Mère de douleur! vous la voyez, et vous ne succombez pas; et aussi ferme aux pieds de l'autel que vous le serez un jour aux pieds de la croix, vous entendez ce qu'on annonce, comme vous soutiendrez ce qu'on exécutera : *Tuam ipsius animam doloris gladius pertransibit*. Quel spectacle pour vous, ô divine Marie! mais quel exemple pour nous! Que la difficulté de vous suivre n'alarme pas notre foiblesse: obtenez-nous d'imiter votre conduite généreuse, afin de parvenir à la gloire qu'elle vous a méritée. Ainsi soit-il.

HUITIÈME MÉDITATION.

SUR LA PURIFICATION DE LA TRÈS SAINTE VIERGE.

Marie, en se soumettant à la loi, nous a appris ce que nous lui devons, et quel est notre crime lorsque nous agissons contre elle; mais à son tour, Marie, honorée par la loi, nous enseigne quelle sera notre récompense si nous n'agissons que d'après elle.

Il est temps de tirer le voile qui a dérobé jusqu'ici à nos yeux la gloire de Marie. Nous l'avons vue rampante aux pieds des autels, se soumettre comme si elle n'eût été que servante, oublier sa sainteté, et se racheter comme si elle eût été coupable. On la déclare publiquement la mère du Rédempteur; et en cette qualité, elle exerce sur lui, avec éclat, un droit de sacerdoce et de souveraineté; et en vertu de ce droit ainsi exercé, elle fait l'emploi de médiatrice entre Dieu et les hom-

mes : trois avantages, dont le premier rend l'éclat à son honneur, dont le second donne de l'étendue à ses droits, et le troisième ajoute la puissance à sa sainteté. Outre la cérémonie de ce jour, on trouve dans la vie de Marie trois circonstances glorieuses où elle fut déclarée mère d'un Dieu.

1° Elle en reçut la certitude et le premier hommage au jour de l'annonciation : c'est le Ciel qui le rendit; un ange en fut l'interprète; Dieu, le garant; l'Esprit-Saint, l'auteur. 2° Joseph son époux en fut instruit par l'ange du Seigneur, et il connut alors le prix d'une alliance qui, en l'unissant à la Mère de son Dieu, mettoit sous ses yeux la sainteté de l'une, la majesté de l'autre, et dans l'une et l'autre la destinée du monde entier. 3° Elisabeth la félicita sur la naissance future d'un fils, dont celui qu'elle portoit elle-même dans son sein lui fit sentir, par le miracle de sa sanctification, la grandeur et la divinité. De ces trois témoignages, le premier fut un effet du choix dont le Seigneur avoit honoré Marie; mais elle en fut seule témoin, et en déroba la gloire aux yeux des hommes. Le second étoit nécessaire pour son honneur et pour celui de Jésus-Christ même; mais Joseph en fut seul instruit et n'en connut que la sainteté. Le troisième étoit marqué par la sanctification accordée au précurseur de Jésus-Christ; mais Elisabeth n'en parla qu'à Marie, n'en connut que les effets, et ce mystère, quoique révélé par le ciel, restoit inconnu à la terre. Dieu lui réservoit un témoignage plus éclatant, c'est celui qu'il lui rend à ce jour. Témoignage authentique; c'est le pontife du Dieu vivant qui déclare la maternité divine : témoignage certain; c'est d'après l'inspiration de Dieu même : témoignage public; c'est dans le temple et à tous ceux qui croient

aux promesses faites à Israël. Ne perdons rien de ces circonstances.

Il y avoit alors à Jérusalem, dit l'Evangile, un saint vieillard nommé Siméon. C'étoit un homme juste : *Vir justus*; il marchoit dans la crainte du Seigneur : *Timoratus*; il attendoit la consolation d'Israël : *Exspectans consolationem Israël*. L'Esprit-Saint s'étoit engagé à prolonger ses jours jusqu'à l'arrivée du Messie : *Responsum acceperat à Spiritu sancto non visurum se mortem, nisi videret sanctum Domini*. Il arrive dans le temple avec Anne, prophétesse du Seigneur, que l'Esprit-Saint y conduit : *In spiritu*; il voit Jésus et Marie; aussitôt disparoît à ses yeux cette nuit de tant de siècles dont les ténèbres avoient couvert tous les âges du monde. Un nouvel ordre d'événements, formé par un assemblage de prodiges, lui présente, dans un enfant de quelques jours, l'attente d'Israël et le destin de tous les hommes. Il le prend entre ses bras; affermi sous ce fardeau précieux, il le présente à tout le peuple; et, tandis qu'il l'adore, Anne, prophétesse inspirée par le Seigneur, lui rend aussi témoignage : *Et ipsa confitebatur*. Elle le rend, non pas dans le secret du tabernacle, mais dans toute l'enceinte du temple; non pas aux lévites et aux ministres des autels, mais à tout le peuple assemblé : *Omnibus*. Témoignage éclatant, et dont la gloire passe de Jésus-Christ jusqu'à Marie. Ecoutez, disoient Anne et Siméon, vous tous qui attendez avec nous la consolation d'Israël; cette femme que vous voyez confondue avec les autres, c'est la mère du Rédempteur, promis à nos patriarches, annoncé par nos prophètes, attendu par nos pères; c'est dans lui, c'est par elle que s'expliquent et s'accomplissent les promesses

du Seigneur. Juifs charnels et grossiers, vous entendez ces oracles, mais sans les comprendre ; vous voyez tous ces prodiges, mais sans les connoître. La sublimité de ces mystères vous échappe; il n'est donné qu'à ceux qui attendent avec foi la rédemption d'Israël, de reconnoître le Fils de Dieu dans le Fils de Marie : *Omnibus qui expectabant redemptionem Israël.* Et quelle impression dut produire sur des cœurs fidèles une déclaration si publique ! Joseph et Marie en furent eux-mêmes étonnés : ils en avoient été instruits par le Ciel même : ils avoient entendu les concerts des esprits célestes qui annonçoient sa naissance aux bergers : ils avoient vu des rois adorateurs oublier aux pieds de sa crèche la majesté du trône ; et l'éclat de tant de témoignages n'empêche pas que celui d'Anne et de Siméon ne les frappe encore d'étonnement : *Erant pater ejus et mater mirantes.* Mais déclarer si publiquement que Marie étoit la mère du Rédempteur, n'étoit-ce pas déclarer en même temps qu'elle étoit vierge ? Cette qualité étoit inséparable de l'autre; ainsi l'avoit promis l'ange du Seigneur ; ainsi tant de siècles auparavant l'avoient annoncé les oracles et les prophètes. On ne pouvoit donc publier plus hautement que Marie étoit la plus pure des vierges, qu'en publiant qu'elle étoit la mère du Messie, qui ne devoit naître que d'une vierge. Mais quel jour étoit marqué dans les décrets de Dieu pour la manifestation de sa gloire ? Le jour de ses humiliations. Il falloit qu'elle se rachetât avec son fils pour être reconnue mère du Rédempteur ; et Dieu, pour faire éclater tous ses droits, attendoit qu'elle en fît le sacrifice dans toute son étendue. Souvenons-nous qu'il n'appartient qu'à Dieu de mettre le prix à nos services,

comme il n'appartient qu'à lui d'en être l'objet; qu'il n'est de vraie grandeur pour les chrétiens que celle qui vient de sa soumission à la loi; qu'elle est fidèle à ceux qui la remplissent : *Lex fidelis;* que ceux-là sont méprisables, qui ne l'estiment pas ou ne cherchent pas à se rendre estimables par elle : *Qui contemnunt et erunt ignobiles;* que si elle est un frein pour nos passions, dont elle réprime la liberté, elle est en même temps un honneur pour notre raison, qu'elle garantit; qu'il n'est de vrais souverains que ceux qui sont dominés par elle, et qu'elle nous donne sur le cœur de Dieu tous les droits que nous lui donnons sur le nôtre.

En second lieu, Marie exerce dans ce mystère un droit de sacerdoce et de souveraineté sur la personne de Jésus-Christ; il s'offre lui-même à son Père, mais c'est entre les bras et par les mains de Marie devenue sa mère par l'opération du Saint-Esprit. Elle avoit donné à la terre un Dieu dans un homme, dans un Homme-Dieu elle donne au ciel une victime. Jésus-Christ reçut la vie de Marie dans l'étable de Bethléem; dans le temple de Jérusalem, il prend entre les mains de Marie un engagement à la mort. Ne nous figurons donc pas, dans l'oblation qu'elle fait de son fils, une offrande stérile et semblable à celle des autres mères, qui, rachetant leurs enfants, ne faisoient que les montrer à l'autel et les présenter selon la loi comme un héritage sur lequel le Seigneur avoit un droit de domaine et de souveraineté, mais dont il vouloit bien laisser à leur tendresse l'usage et la jouissance. Marie offre le sien sans retour comme sans délai, et, de tous les droits qu'elle a sur lui, ne se réserve que celui de le sacrifier. Il ne peut pas encore aller

au temple, elle l'y porte; il ne peut pas encore s'élever à l'autel, elle l'y place; et, si elle rachète sa vie, ce n'est qu'afin de nourrir chez elle, pour le Seigneur, la victime que le Seigneur a formée dans elle.

Nous ne disons pas que sa volonté ait été nécessaire à la rédemption des hommes; mais qui oseroit dire que cette volonté n'a pas été jointe à celle de son fils? Son consentement étoit-il nécessaire pour l'incarnation du Verbe? Non sans doute. Un ange cependant étoit descendu du ciel pour le lui demander: *Fiat*, répondit-elle alors: que la volonté du Seigneur s'accomplisse, j'y consens. On ne pouvoit pas dire que le premier consentement fût la cause de l'incarnation du Verbe. Il y avoit néanmoins une liaison entre le mystère de Jésus-Christ fait homme, et le consentement de Marie, choisie pour être sa mère: l'un étoit attaché à l'autre sans en dépendre. On ne peut pas dire aujourd'hui que l'offrande de Marie fût la cause de la passion du Sauveur; il y a cependant un rapport entre l'action du fils qui accepte le sacrifice, et l'action de la mère qui le présente; l'une est également une suite sans être une dépendance de l'autre. Si son aveu n'est pas nécessaire pour que la rédemption du monde s'accomplisse, il est pourtant vrai que la rédemption du monde ne s'accomplira pas sans cet aveu. C'est son sang après tout, et une partie d'elle-même; et si elle n'en dispose pas à titre de souveraineté, elle peut l'offrir à titre d'hommage.

Ainsi, la rédemption du monde se trouve dans le concert de trois volontés: celle de Dieu, qui en est l'auteur; celle de Jésus-Christ, qui en est le prix; celle de Marie, qui en est l'instrument. La mort du Messie est résolue par le père, qui l'or-

donne comme souverain; par le fils, qui l'accepte comme sujet; par Marie, qui l'offre comme mère. Il mourra, parce qu'il aime son père; son père le veut, parce qu'il aime les hommes; Marie aime assez Dieu et les hommes pour y consentir. Or, quelle gloire pour cette Vierge qui avoit été associée à la paternité de Dieu même, d'être encore associée en quelque sorte à sa souveraineté, en lui offrant le fils dont elle est mère! Offrande efficace et agissante, qui opère dès le moment même sur toute la personne de Jésus-Christ, et en vertu de laquelle, constitué dans un état de victime destinée à la mort, il entre sous le règne de la justice, devient, aux yeux de Dieu, l'homme d'iniquités et de vengeances, et prenant sur l'autel les engagements de la croix, ne quittera la route du temple que pour entrer dans celle du Calvaire.

En faut-il davantage pour justifier à nos yeux ces titres glorieux de rédemptrice et de médiatrice du salut des hommes, que les Pères de l'Eglise attribuent à Marie, et dont ce mystère est encore la source? Elle est rédemptrice, non pas seulement pour avoir donné la vie au rédempteur, mais pour l'avoir mis, en le rachetant lui-même, dans la voie de la donner pour nous; elle est médiatrice, non pas précisément à cause de l'alliance qui l'a rendue mère du médiateur, mais encore en vertu de la consécration qu'elle fait, avec une espèce d'autorité, du médiateur dont elle est mère.

En troisième lieu, si, guidés par la foi, nous entrons dans le sanctuaire où Marie tenant entre ses mains ce dépôt sacré, le remet dans celles du pontife, et courbée sous l'autorité de la loi, souscrit d'avance à tous les traits de rigueur qui me-

nacent la tête de son Fils, ne nous semblera-t-il pas l'entendre elle-même prononcer cet oracle de sang dont elle est pour lui l'interprète, et après lui la victime? Il est donc venu, dit-elle, ce jour de vengeance et de miséricorde, dans lequel je suis mère et je cesse de l'être; moment funeste pour moi où Dieu me donne son Fils, et où je donne mon Fils à Dieu! Ne balançons pas : la voilà, Seigneur, cette victime adorable marquée dans l'éternité de votre justice, attendue depuis le commencement des siècles, nécessaire pour le salut des peuples. C'est un Dieu égal à vous; vous me l'aviez donné pour ma gloire, je le sacrifie aux intérêts de la vôtre. Glaive du Seigneur, levez-vous, percez, s'il le faut, la mère avec le fils; les autres vous offrent leurs enfants, mais vous les leur rendez; acceptez le vôtre et le mien, et qu'il soit à vous sans partage.

Samuël fut présenté par sa mère au service des autels, mais pour être ministre et prophète; et moi, dit Marie, je présente mon Fils, mais pour hostie et victime. Je l'ai prêté au Seigneur, disoit la mère du prophète : *Commodavi eum Domino;* et moi je le livre tout entier au domaine du Seigneur; et le sacrifice que je fais à sa grandeur, est sans retour pour mes droits, comme il est sans bornes dans son mérite.

On vit autrefois une mère consternée sur les malheurs de son fils, se livrer à la douleur la plus amère et la plus violente. Non, disoit-elle, dans l'excès de son désespoir, non, je ne le verrai pas mourir le fils que le Seigneur m'avoit accordé pour être le soutien de ma vieillesse; pourrois-je soutenir l'horreur d'un tel spectacle? j'en mourrai moi-même : *Non videbo morientem puerum.* Et moi, dit Marie, je m'engage à suivre

jusqu'à la croix la victime que j'offre aujourd'hui sur l'autel. Je soutiendrai tout l'appareil de son supplice; le sang qui coulera de ses veines épuisées, rejaillira sur moi, ma foi me soutiendra, et au lieu de pleurer, dans un Dieu Sauveur, mon fils mourant, j'adorerai dans mon fils mourant un Dieu Sauveur des hommes. Quel sacrifice! mais quelle gloire! Oui, dit aujourd'hui le Seigneur à Marie, comme autrefois à Abraham, c'est moi qui ai commandé le sacrifice, j'en reçois l'honneur, vous en aurez la récompense; j'en jure par l'autel sur lequel vous l'offrez, j'en jure par la croix sur laquelle il doit expirer; j'en jure par moi-même : *Per memetipsum juravi*; parce que vous avez été fidèle aux intérêts de ma gloire, je répandrai sur vous les bénédictions de ma grâce : *Benedicam tibi*. Ces bénédictions couleront de siècle en siècle de mes trésors, par vos mains, sur toutes les nations de la terre : *Benedicentur in te omnes gentes terræ*. Votre culte répandu avec ma loi, aura des autels partout où j'aurai des temples; le nombre de vos enfants égalera celui de mes serviteurs : *Multiplicabo semen tuum*. On verra dans le sein de mon Eglise des cœurs généreux et fidèles, des ames vertueuses et charitables former sous vos auspices, dans mon sanctuaire, les sociétés les plus saintes; sociétés dont l'innocence serrera les nœuds, dont la piété dictera les lois, où les vertus marqueront les rangs : *Multiplicabo semen tuum*. Des ennemis furieux se déclareront contre les intérêts de votre gloire, mais ceux de la mienne s'y trouveront renfermés; vos victoires sur eux égaleront leurs combats contre vous : *Possidebit portas inimicorum*.

Vous avez été fidèle, c'en est assez; mon em-

pire reconnu rétablira le vôtre; et le fils offert dans mon sanctuaire y assure une place à la mère : *Quia fecisti hanc rem.* Oui, Vierge sainte, c'est l'éclat de cette gloire qui maintient parmi les fidèles un culte précieux à l'Eglise, commencé avec son règne, soutenu par son zèle, répandu par ses ordres, et contre lequel ne prévaudront jamais les efforts de l'erreur et de l'impiété, du libertinage et de l'hérésie, des vices et des scandales. Puisse une fidélité semblable à la vôtre, allumer et entretenir parmi nous un zèle digne de vos intérêts, une rcconnoissance égale à vos bienfaits, une soumission semblable à votre générosité, une sainteté tracée par vos exemples, soutenue par votre protection, et couronnée enfin d'un rayon de votre gloire!

Ainsi soit-il.

PREMIÈRE MÉDITATION.

SUR L'ASSOMPTION DE LA TRÈS SAINTE VIERGE.

Depuis le premier instant de la Conception de Marie, jusqu'à sa Purification, et depuis sa Purification jusqu'à sa mort, le caractère distinctif de la sainteté de cette Vierge sainte fut son humilité; ainsi devoit-elle parvenir à la gloire la plus éclatante par la voie des humiliations les plus grandes, afin qu'après avoir été sur la terre conforme à son fils anéanti, elle fût récompensée de la manière la plus distinguée par ce même fils glorifié dans le ciel.

Quelque glorieuse que fût la dignité de Marie, quelque supériorité que lui donnât sur toutes les grandeurs que le monde révère, la prééminence du titre qu'elle avoit reçu du Ciel, cependant ce n'étoit pas par des vertus d'éclat, des vertus qui attirent les regards et entraînent l'admiration, que cette Vierge sainte devoit se distinguer : mère d'un Homme-Dieu qui cache toute sa grandeur, qui l'obscurcit dès sa naissance, qui se plaît à être inconnu, méprisé, ses vertus devoient être des vertus simples et modestes, des vertus qui s'ignorent elles-mêmes, des vertus, en un mot, dont l'humilité fût le principe, et capables par-là de caractériser la mère de celui qui sembloit avoir mis sa gloire dans la profondeur de ses anéantissements mêmes. Aussi, avec les qualités les plus dignes de la vénération publique, jamais on n'y prétendit moins : avec tout ce qui peut justifier l'estime de soi-même, jamais on ne se méprisa davantage : avec les priviléges les

plus étendus, jamais on n'usa mieux de la grandeur; c'est-à-dire, que la sainteté de Marie fut une sainteté souverainement humble dans ses vues, souverainement humble dans ses sentiments, souverainement humble dans l'usage qu'elle fit de son élévation. Quelle source de mérites devant un Dieu qui ne couronne que les humbles, et au jugement d'une religion qui n'enseigne que l'humilité!

Comme mère de Dieu, c'étoit, ce semble, à Marie à parler, à se montrer, à ordonner; et en cette qualité, quel rang ne devroit-elle pas tenir dans la vie de son fils? Quel rang dans l'histoire de la religion? Cependant comment y paroît-elle? A peine lui échappe-t-il quelques paroles; à peine l'Evangile fait-il mention d'elle : après l'enfance de son fils, il n'est plus parlé d'elle qu'autant que la vie de Jésus-Christ y engage comme par hasard les évangélistes. En cela nous reconnoissons avec plaisir combien la conduite de Marie et le style de l'Evangile viennent d'un même esprit de simplicité. Tout ce qui n'a pas un rapport nécessaire à Jésus-Christ est supprimé. Que de vertus aimables et d'exemples touchants sont dérobés par-là à notre vue! Marie mène une vie commune et cachée; les évangélistes nous le laissent entendre sans nous l'expliquer en détail; et en effet ce détail n'est pas nécessaire. Nous comprenons assez par son état, par ses sentiments, que sa vie dut être pénible et soumise; son obscurité nous instruit infiniment mieux que n'auroient pu faire les actions les plus éclatantes. Nous avions déjà assez d'exemples devant les yeux pour savoir agir et parler; mais il nous en falloit pour apprendre à nous taire, et à n'agir jamais sans nécessité. Trop at-

tentifs aux choses extérieures, toujours poussés au-delà des bornes de notre état par notre vanité et notre inquiétude, accoutumés aux occupations qui flattent les sens et qui dissipent, pratiquant mal ce que nous disons; nous avions besoin d'être convaincus, par l'exemple de Marie, que la vraie vertu est celle d'une ame qui se retranche modestement dans ses devoirs, qui fuit l'éclat, et qui aime l'humilité.

Rien ne prouve donc mieux la profonde humilité de Marie que le silence modeste qu'elle a constamment observé. L'Evangile ne nous apprend pas qu'elle ait parlé plus de quatre fois, encore ne fut-ce qu'en peu de mots, et dans un premier mouvement de vertu. On ne la vit jamais, quoique instruite à fond des mystères de Dieu, dogmatiser, instruire les peuples, disputer avec les sages, ni mêler sa voix avec celle des apôtres. Eloge trop rare dans un sexe à qui saint Paul ne permet que de prêter à l'instruction une oreille docile, et de croire en silence! Tout le reste d'une vie si précieuse a été dérobé à la postérité par l'humilité de Marie. Après la mort de son fils, elle se montre dans l'assemblée des fidèles, mais sans prérogative, sans distinction, confondue avec les saintes femmes, et le petit nombre qui compose l'Eglise naissante; elle n'y paroît que pour donner l'exemple de la soumission à la voix des pasteurs; elle écoute les apôtres comme ses maîtres; elle se soumet à leurs décisions comme le moindre fidèle; la simplicité de sa foi ne lui permet que le silence, le respect; et avec le titre de Mère du Sauveur, elle ne brigue que l'honneur d'être le premier enfant de l'Eglise. Silence de Marie, humble déférence, vous deviez à jamais confondre cette piété inquiète

et fastueuse, qui, non contente de croire, voudroit juger et dogmatiser; vous deviez à jamais apprendre, surtout au sexe dévot, que c'est sagesse d'ignorer, et vertu de se taire; que prétendre, sous prétexte d'une plus grande perfection, se frayer une route à part, s'ingérer dans les disputes et les contestations sur la doctrine, épouser un parti, une secte, un système, au mépris de l'autorité des pasteurs, c'est, pour ces sortes de personnes, blesser autant la loi de la bienséance que celle de la religion; et qu'en un mot, le silence est pour elles un aussi grand devoir dans l'ordre de la foi, que la pudeur et la modestie le sont dans l'ordre des mœurs et de la conduite.

Ce n'est pas assez : Marie, non contente de se taire et d'obéir en tout, veut encore, pour ainsi dire, s'ensevelir toute vivante. C'en est fait, elle ne paroît plus, ni dans les actes des apôtres, ni dans les annales de l'Eglise. Condamnée à l'oubli, un voile impénétrable couvre le reste de sa vie, jusqu'à nous laisser dans l'incertitude sur les circonstances de sa mort, sur le lieu et le temps où elle finit sa carrière. Il falloit donc, ô mon Dieu! que tout fût leçon pour nous dans cette Vierge sainte; et par ce dernier trait d'une humilité sans bornes, apprendre aux ames qui font profession de vertu, mais qui aiment à rencontrer les regards des hommes, que la véritable dévotion et la perfection chrétienne consistent dans le renoncement à soi-même; dans l'anéantissement de l'amour-propre, en un mot, dans l'amour de l'oubli; et qu'aux yeux de Dieu, il y a souvent plus de mérite à se faire ignorer qu'à se faire connoître. Ainsi l'humilité fut-elle le caractère distinctif de Marie, l'ame de tous ses

mouvements et de toutes ses actions. Il étoit dans les vues de Jésus-Christ de conduire sa divine mère à la participation de sa gloire céleste, par celle de ses humiliations sur la terre : c'est pourquoi, dans le temps où elle obéit à l'édit de l'empereur pour se rendre à Bethléem, il permit qu'elle ne trouvât point de place dans l'hôtellerie, qu'elle le déposât dans une crèche, et que tandis que tout le reste du monde ignoroit le trésor qu'elle gardoit, quelques pasteurs la trouvassent dans une étable; c'est pourquoi il avoit résolu, dans ses décrets éternels, que cette Vierge sainte fût assujettie à Joseph; qu'il dirigeât toutes ses démarches, qu'il fût par préférence instruit des sinistres desseins d'un roi cruel; qu'il reçût l'ordre pour le temps et le lieu de la retraite, et réglât le départ et le retour. On sait, en un mot, quelles furent sa dépendance et sa soumission à abandonner tous ses priviléges, et à observer fidèlement la volonté de Dieu; or, c'est dans cette obscurité mystérieuse, dans cette sorte de délaissement que Marie a passé sa vie; Jésus-Christ la fit toujours marcher dans la voie des humiliations, et toujours Marie se soumit à ses ordres; elle ne tira aucun avantage de tout ce qui se passoit de glorieux pour ce divin fils; elle ne partagea avec lui que ses abaissements; et cette éminente sainteté dont elle étoit pourvue, ne servit qu'à lui faire supporter avec joie l'obscurité où il sembla la laisser. Marie ne parut en effet dans aucune des circonstances où les triomphes de Jésus-Christ auroient pu contribuer à ses propres triomphes; on ne la vit point mêlée parmi le peuple qu'il entraînoit à sa suite, recueillir avec avidité les applaudissements et les éloges qu'une juste admiration donnoit aux miracles de sa puis-

sance; elle partagera sa retraite de Nazareth; elle ne participera point à l'éclat de ses conquêtes spirituelles : satisfaite d'écouter ses oracles, elle n'aura d'autre ambition que celle d'y conformer sa conduite : les prophètes l'auront fait connoître avant sa naissance; mille figures brillantes l'auront annoncée sous les ombres de la loi; mais, comme nous l'avons dit, les écrivains du Nouveau-Testament paroîtront l'oublier, et n'en parleront que rarement : ils n'en diront presque rien, comme s'ils étoient d'intelligence avec sa modestie pour la laisser dans les ténèbres : elle verra les apôtres annoncer partout les mystères du nouveau culte, elle se contentera de les adorer en silence; le disciple qui reposa sur le sein de Jésus, en publiera la génération divine; la mère qui porta Jésus dans son sein, semble n'avoir appris qu'à se taire : ce ne sera que dans les jours d'humiliation qu'elle ne craindra plus de paroître; alors, jalouse de s'associer à la honte de son fils, elle sortira de sa solitude; loin de fuir le théâtre de ses opprobres, elle s'empressera d'y voler; et quelque douloureux que doive être pour elle le spectacle de la croix, elle en voudra être le témoin, parce qu'il doit servir à l'humilier. Jugeons-nous sur ce modèle, et comparons avec cette sainteté de Marie souverainement humble dans ses vues, la corruption de notre misère souverainement orgueilleuse dans les siennes. Ah! dans quels cœurs ne règne pas avec tyrannie la passion de s'élever et de se distinguer dans le monde! On ne forme en secret que des projets d'agrandissement, on ne s'occupe que des moyens de les faire réussir; on ne s'effraie point des prétentions les plus hardies, on l'érige en grandeur d'ame, en noblesse de sentiments. C'est trop peu

que de ne pas rester dans la poussière ou dans l'oubli; il faut tenir un rang, et, s'il est possible, un des premiers parmi les hommes : si l'on n'est pas assez heureux pour éclipser les autres, on veut du moins n'être éclipsé par personne; ajouter à la considération qui naît de l'opulence, celle que donnent le crédit, l'autorité, les emplois; remplacer l'estime qu'on ne sauroit attendre de son propre mérite, par les respects et les hommages que procure la fortune; au défaut de circonstances favorables, ou de talents propres à fixer l'attention, ne rien omettre pour la partager : enfin, faire un rôle à quelque prix que ce puisse être; et, pour y parvenir, se précipiter dans mille intrigues, se plier à mille bassesses, s'asservir à mille passions étrangères, entreprendre au-delà de ses forces, et franchir également les bornes de son état et celles du devoir.

Désir d'élévation, de célébrité, de prééminence; désir qui ne domine pas seulement dans les ames possédées de l'esprit du siècle, et entêtées de ses maximes, mais qui ne se glisse que trop souvent jusque dans des ames désabusées de ses erreurs. Il entre ce désir dans les plans de réforme et de régularité qu'on se prescrit à soi-même. On y veut une dévotion fastueuse et d'ostentation, des exercices de bruit et d'appareil, des pratiques qui avertissent le monde qu'on n'est plus à lui, mais à Dieu. Si l'on fait des sacrifices au Seigneur, on a soin que l'autel ne soit pas dressé dans le désert, mais sur la montagne : parmi les travaux du zèle, on choisit par préférence ceux où le succès est plus flatteur, et la considération, plus étendue : parmi les services que la charité rend au prochain, ceux qu'on est plus sûr d'entendre bientôt publier par la reconnoissance : parmi les

retranchements qu'inspire la mortification chrétienne, ceux dont le cœur s'aperçoit le moins, et dont le monde tout à la fois s'aperçoit davantage. Si l'on consent à seconder des entreprises vertueuses, c'est à condition qu'on en sera l'ame, et qu'on en fera mouvoir les ressorts au gré de ses lumières personnelles; si l'on se donne des soins, des mouvements pour les faire réussir, c'est dans l'espérance qu'on aura la première part à l'honneur du succès; si l'on enrichit le sanctuaire de ses dons, c'est dans la vue d'éterniser la magnificence du bienfaiteur; de sorte qu'on mêle presque toujours aux intérêts de la gloire du ciel les intérêts de sa propre gloire, et qu'on n'est enfin jamais véritablement humble dans ses vues, parce qu'à l'exemple de Marie il faudroit commencer par le devenir dans ses sentiments. Cette Vierge sainte, objet des complaisances du Seigneur, n'est en effet à ses propres yeux qu'un objet de mépris. O Dieu d'Abraham! s'écrie-t-elle sans cesse, si la postérité doit applaudir à mon bonheur, si mon nom doit voler jusqu'aux extrémités du monde, à la suite du nom de votre fils, ce n'est ni à la noblesse de ma race, ni au mérite de mon innocence que je dois attribuer la distinction que la Providence a faite de moi, mais à votre puissance que j'en suis redevable; c'est à cette miséricorde qui verse les biens sur la timide indigence; c'est à cette force suprême qui se plaît à abaisser l'orgueil, et va chercher dans le néant la matière de ses plus grandes merveilles! Ces sentiments si humbles s'expriment encore plus par l'usage qu'elle fait de son élévation. Marie, dans un rang supérieur à toutes les dignités de la terre, n'en est que plus fidèle à ses obligations, plus attentive, plus compatissante envers les au-

tres, plus défiante à l'égard d'elle-même : sa plus grande satisfaction est de trouver l'occasion de sacrifier toutes les prérogatives de son rang, et de se montrer fidèle aux observances de la loi qui assujettissent le plus à l'obéissance. Mais si ses propres intérêts lui sont étrangers, ceux du prochain lui deviennent personnels : dès que ses services peuvent être utiles, cette seule considération la décide, et fait disparoître à ses yeux tous les obstacles; partout où son zèle voit des besoins à soulager, elle ne se pardonneroit pas de rester oisive. Enfin, quoique son sang, puisé dans une source corrompue, n'ait point eu de part à la malédiction commune, elle n'en est pas moins défiante à l'égard d'elle-même. Quoique exempte de nos foiblesses, quoique affermie dans la vertu par une plénitude de grâces, quoique inaccessible à l'empire des cupidités et à la séduction du monde, elle se tient en garde contre les révoltes des unes et contre la perversité de l'autre; elle ne regarde les faveurs célestes qu'elle a reçues, que comme un engagement à les multiplier par sa correspondance. Pour nous, au contraire, n'est-ce pas à mesure que nous devenons plus grands, plus heureux, plus distingués selon le monde, que nous devenons aussi plus coupables envers Dieu, plus fiers envers le prochain, plus témérairement prodigues de notre salut et de notre ame? Ainsi les dons de votre providence, ô mon Dieu! nous deviennent-ils le plus souvent funestes par le mauvais usage que nous en faisons. O Marie! que l'humanité la plus profonde a conduite à la gloire la plus éclatante! obtenez-nous la grâce d'imiter, autant qu'il est en nous, votre sainteté, souverainement humble dans ses vues, souverainement humble dans ses senti-

ments, souverainement humble dans l'usage que vous fîtes de votre élévation, afin que nous puissions participer à la gloire qui vous environne dans le ciel.

Ainsi soit-il.

DEUXIÈME MÉDITATION.

SUR L'ASSOMPTION DE LA TRÈS SAINTE VIERGE.

Si Marie n'a pu parvenir à la gloire dont Dieu l'a couronnée dans le ciel, qu'en marchant dans la voie des humiliations que Jésus-Christ lui a tracée en se faisant homme pour nous, elle n'a pu de même mériter la félicité dont elle jouit dans le ciel, qu'en partageant les souffrances de son fils, qui s'est soumis à la mort la plus cruelle en se faisant notre Sauveur.

Jésus-Christ ne s'est pas contenté, dit saint Paul, de s'humilier en prenant nos foiblesses et la nature de l'esclave; en qualité de Sauveur, il a encore voulu s'assujettir à l'obéissance la plus rigoureuse et à la mort de la croix. Il ne suffisoit pas non plus que la sainteté de Marie fût une sainteté souverainement humble; pour distinguer la mère d'un Dieu Sauveur soumis jusqu'à la croix, il falloit que cette sainteté fût encore souverainement éprouvée : or, telle fut la vie de Marie, une vie de larmes et de douleur. Représentons-nous donc les épreuves les plus violentes, celles qui attaquent plus vivement la sensibilité du cœur, celles qui sont les plus propres à ébranler la constance : Marie les soutient avec une fermeté de résignation, avec une vigueur de

courage qui prouve qu'à l'humilité la plus profonde peut s'allier l'héroïsme le plus sublime.

Avant que d'être mère, Marie, libre, dégagée des soins tumultueux qui dévorent l'homme profane, tranquille dans sa paisible retraite, seule avec Dieu seul, goûtoit dans un repos profond les délices qui accompagnent la vertu. Mais à peine a-t-elle prononcé ces mots décisifs : *Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole*, que d'autres destinées se forment pour elle : plus de jours sereins; chaque heure, chaque instant lui amène un nouveau sujet de deuil et de pleurs. Sa destinée sur la terre se confond avec celle de son fils; et quel enchaînement non interrompu de peines, de contradictions, et d'outrages! Je ne parle point ici des soupçons qui s'élevèrent sur la vertu qu'elle chérissoit le plus; elle sut les soutenir dans le silence, et attendre sans trouble le moment marqué pour dissiper le nuage qui obscurcissoit sa gloire. Heureuse d'avoir à souffrir tandis qu'elle souffre seule! mais Jésus naît, et dans quel état! Ce divin enfant n'aperçoit pour lui d'autre héritage sur la terre, que les pleurs qu'il répand et les larmes qu'on donne à ses souffrances. Ce fut alors pour la première fois qu'il en coûta à Marie d'être pauvre. Une indigence que l'on souffre pour Jésus a ses charmes; mais une indigence dont Jésus souffre, a autant de peines que d'amour. Avec les pleurs du divin Enfant, elle voit couler, sous le couteau de la circoncision, les premières gouttes de ce sang destiné à arroser le Calvaire. Bientôt elle entend dans le temple un prophète divinement inspiré, lui annoncer le glaive de douleur qui doit percer le cœur de la mère, et les supplices marqués pour terminer la

vie du fils. A peine a-t-elle présenté son fils à Dieu, qu'il faut fuir la fureur d'Hérode, et chercher un asile dans une terre étrangère. Elle ne reparoît en Israël que pour vivre dans l'obscurité et dans la douleur. Disgrâces de la part de son fils et par son fils même, non pas, dit saint Bernard, que ce divin Sauveur ne fût plein de tendresse et de respect pour sa mère, mais, comme notre maître, il devoit nous apprendre à être détachés de tout, et à faire la volonté de son Père, préférablement à toute autre. A peine sorti de l'enfance, Jésus s'arrête à Jérusalem pendant que Joseph et Marie retournent à Nazareth. Il va interroger ceux qui enseignent dans le temple; il s'y fait admirer par la profondeur de sa sagesse et l'éclat de ses lumières; mais son absence devient pour Marie la source des plus cruelles inquiétudes. Elle s'empresse de le chercher parmi ceux de sa famille et de sa tribu : inutiles empressements ! bientôt elle revient sur ses pas : deux jours se passent dans des fatigues continuelles et des incertitudes effrayantes; enfin elle le retrouve dans le temple parmi les docteurs d'Israël, écoutant leurs leçons, comme s'il avoit besoin de se former à leur école. Ah! mon fils, s'écrie-t-elle dans les premiers transports de sa joie, pourquoi nous quittez-vous? Nous étions, votre père et moi, dans la peine et l'amertume. Cette tendre sollicitude sembloit mériter un témoignage de sensibilité. Jésus ne croit pas cependant devoir dans cette circonstance l'accorder à Marie : *Qu'étoit-il besoin de me chercher*, lui dit-il; *ignoriez-vous que le service de mon Père doit* m'*occuper sans partage?* Disons plus : Marie est mère de Jésus, et Marie est sans crédit auprès de Jésus. Lui demande-t-elle une marque

de son pouvoir aux noces de Cana, il semble lui refuser jusqu'au titre de mère : *Femme*, lui dit-il, *qu'y a-t-il de commun entre vous et moi?* Vient-on l'avertir, au milieu d'une assemblée du peuple, que sa mère le demande ; il répond avec une espèce d'étonnement : *Qui est-ce qui se dit ma mère?* Je ne connois pour m'appartenir que ceux qui font la volonté de mon Père. Entend-il enfin crier dans la foule, qu'heureux est le sein qui l'a porté, il élève la voix, non pour ajouter à l'éloge de sa mère, mais presque pour le rétracter. *Plus heureux*, s'écrie-t-il, *ceux qui entendent la parole de Dieu et s'y rendent dociles!* Quoi donc? être mère de Dieu et ne le paroître jamais ; être mère de Dieu, et être moins que celles qui ne le sont pas? Mystère des humiliations et des épreuves de Marie, vous confondez notre foible raison. Et comment l'homme pourroit-il vous pénétrer? C'est un secret entre le fils et la mère, entre le Ciel et Marie ; le Ciel, qui, pour combler ses mérites, veut mettre le comble à ses disgrâces ; Marie, qui consent, pour ainsi dire, à renoncer aux faveurs dont le Ciel l'a honorée, à se dépouiller de tous les droits de mère, d'épouse, de Vierge, pour être un modèle d'un renoncement entier à soi-même. Apprenons ici à connoître le véritable esprit de la religion. Jésus-Christ venoit d'ouvrir la carrière évangélique : Marie, dans cette nouvelle carrière, marchoit la première après son fils. Or, comment cet Homme-Dieu s'y étoit-il montré d'abord? Au milieu des larmes et des souffrances. Comment continuoit-il d'y marcher? Au milieu des contradictions et des mépris. Comment devoit-il la terminer? Au milieu des opprobres et des supplices. Marqué, dès sa nais-

sance, du sceau de la tribulation, il ne devoit admettre à sa suite que ceux qui auroient assez de courage pour recevoir de sa main le même sceau; ne compter parmi ses disciples que ceux en qui se trouveroit cette empreinte toute divine; ne leur faire part de ses récompenses qu'à proportion qu'ils porteroient ce caractère plus sensiblement gravé dans leur personne. Par conséquent, quel devoit être le sort de Marie? Un sort qui la condamnât aux souffrances, qui lui fît éprouver le martyre des souffrances, qui lui imprimât profondément le sceau respectable des souffrances, qui la fît reconnoître pour la mère d'un Homme-Dieu, dont la vie tout entière n'avoit été qu'une suite d'humiliations et de souffrances : par conséquent encore, de quelle manière Jésus devoit-il traiter Marie? Comme il étoit lui-même traité par son Père; comme il devoit traiter dans la suite, non-seulement ses apôtres, mais encore tous ceux qui, le prenant pour leur chef, auroient la noble ambition de le prendre en même temps pour leur modèle. Or, puisque de la main de son Père, Jésus ne recevoit qu'un calice de douleur, il étoit donc convenable qu'il ne présentât point d'autre calice à sa Mère que celui des afflictions; puisque le Dieu de l'Evangile devoit conduire ses disciples par le chemin de la croix, il ne falloit donc pas qu'il conduisît sa Mère par celui des consolations; et puisque le souverain mérite, dans la loi nouvelle, devoit consister dans la ressemblance avec son auteur, il étoit donc juste que Marie fût éprouvée plus que personne, afin que personne ne ressemblât à Jésus-Christ autant qu'elle. Cette Vierge sainte ne l'ignore pas : elle sait qu'elle n'a dérobé Jésus à la fureur d'Hérode que pour le réserver à la fureur des pharisiens; elle sait qu'elle ne l'a

retiré de l'Egypte que pour le rendre à une terre plus barbare, qu'il abreuvera de son sang. Sorti de la solitude, ce divin Fils remplit la Judée du bruit de ses miracles, le peuple accourt en foule sur ses pas, chaque jour augmente le nombre de ses disciples; Jérusalem ne s'entretient que de ses vertus et de ses prodiges; mais elle sait que ce peuple inconstant l'abandonnera, que ses disciples timides le méconnoîtront, que cette Jérusalem déicide demandera sa mort. Cette idée désolante est sans cesse présente à son esprit; affligée par des maux qui ne sont pas encore, Marie porte à chaque instant le poids des disgrâces qui doivent se suivre et se remplacer dans le cours de tant d'années : c'est déjà sans doute beaucoup pour une mère; mais ce n'est pas encore assez pour Marie; et où seroit en effet l'entière ressèmblance entre la Mère et le Fils, si, destinée à boire dans le calice même de sa passion, Marie n'eût en quelque sorte partagé la mort et les douleurs de Jésus dans le mystère ineffable de sa compassion sur le Calvaire? Le Calvaire! à ce mot, quelles idées quelles images! La croix élevée présente à l'univers son Dieu et sa victime. Déjà tous les coups sont portés, toutes les plaies sont ouvertes, le sang coule, un cri se fait entendre, l'Homme-Dieu expire! Dans ce trouble affreux, quel objet vient s'offrir à nos regards! Marie au pied de la croix, l'arrosant de ses larmes, baignée elle-même et couverte du sang de son Fils! Jésus sur la croix! Marie à ses pieds! Elevons en ce moment nos esprits et nos pensées; et dans le cœur de Jésus, voyons tous les maux en foule s'y précipiter, et s'emparer de son ame pour l'affliger jusqu'à la mort; dans le cœur de Marie, le glaive de douleur, qui frappe, qui perce ce cœur maternel, et

toutes les tortures de son fils répétées au fond de son ame par le sentiment de la tendresse : dans Jésus, tout ce que la rage des hommes, secondée des fureurs de l'enfer, peut faire endurer de cruel et de barbare; dans Marie, tout ce que l'amour maternel peut causer de déchirements, d'effroi, de consternation. Cœur de Jésus, autel sanglant où se consomme l'holocauste éternel; vaste théâtre où la Divinité et l'humanité, la vie et la mort, les vertus du ciel et les puissances de l'enfer livrent leur dernier combat, et qui, dans sa douleur, se brise, se déchire, pour enfanter l'Eglise et le salut du monde. Cœur de Marie, abîme d'affliction, où, comme sur une mer agitée, les flots de la tristesse se repoussent et se succèdent, qui se plaint et se soumet, qui souffre et qui adore, accepte l'événement et le redoute. Dans le fils, plus de supplices et de tourments; dans la mère, plus d'angoisses et d'amertumes; désolation, agonie des deux parts : dans le fils, par la mort avec toutes ses horreurs; dans la mère, par la vie même, plus terrible pour elle que mille morts. Sacrifices incompréhensibles! vous tenez le spectateur étonné flottant entre ces deux objets, et partagé dans son admiration, il demande lequel des deux est la victime.

A qui donc comparer Marie sur le Calvaire? Où est le héros de la religion qui puisse être mis en parallèle avec elle? Seroit-ce son fils? on croiroit en dire trop. Et saint Bernard n'a pas cru en dire assez : pourquoi? Parce que Jésus sur le Calvaire vouloit mourir, et mourut en effet : Marie le voulut aussi, et elle ne le put pas. Jésus, dans sa passion, expire victime de son amour pour les hommes; Marie, dans sa compassion, veut mourir victime de son amour pour Jésus, et elle est con-

damnée à lui survivre. Miracle nouveau, s'écrie le saint docteur, étrange difficulté à résoudre, lequel a le plus souffert sur le Calvaire, du fils ou de la mère? Tirons le voile sur des objets trop grands pour des yeux mortels, et crions au miracle. Miracle à Jésus sur la croix; miracle à Marie au pied de la croix; miracle d'amour dans Jésus mourant, miracle de force dans Marie survivant à Jésus : et comment auroit-elle été un prodige de sainteté, si ses douleurs et ses souffrances n'eussent approché du prodige? *Mater tota miraculum est.*

Ah! ne perdons jamais de vue cette divine mère, lorsque son fils, ce digne objet de son amour, se montra à elle chancelant sous le poids de sa croix, lorsqu'à la trace de son sang, elle le suivit au Calvaire, lorsqu'elle entendit les derniers sons de sa voix mourante, lorsqu'on lui remit entre les bras ce corps pâle et défiguré, objet méconnoissable à tout autre œil qu'à celui d'une mère! Non, après les souffrances de l'Homme-Dieu, il n'y eut jamais de douleur comparable à celle de Marie, puisqu'il n'y eut jamais un cœur qui sût si bien aimer.

Voilà donc ce que valut à Marie sur la terre l'honneur de la maternité divine; elle n'eut pas un moment de plaisir, elle n'eut pas un moment de foiblesse. La force du fils soutient la mère : comme il n'échappe à Jésus-Christ aucune parole qui ne soit digne d'un Dieu, il n'échappe à Marie aucune plainte qui soit indigne de la mère d'un Dieu. Donner des pleurs tandis que Jésus donne son sang, aimer Jésus et l'imiter : ces deux mots font l'histoire de Marie, celle de sa grandeur, et celle de sa conduite. Ainsi, après Jésus sur la croix, rien de plus étonnant que

Marie au pied de la croix. Le disciple bien-aimé s'y trouve, il est accompagné de Madeleine : dans le disciple bien-aimé, c'est le cœur d'un apôtre; dans Madeleine, celui d'une amante; mais, dans Marie, c'est le cœur de la plus tendre des mères. Mais encore, que vient-elle chercher sur le Calvaire? ce qu'on reprocheroit à toute autre de ne pas fuir, le spectacle d'un fils mourant; spectacle digne de Marie, et qu'elle soutiendra avec tout l'héroïsme de la vertu; ce n'est pas la mère de Moïse qui baigne de ses pleurs le berceau qu'elle abandonne aux flots; ce n'est point Jacob qui trempe de ses larmes la robe sanglante de Joseph; ce n'est point Jephté qui condamne par ses regrets l'imprudence d'un vœu téméraire; ce n'est point David qui veut s'ensevelir dans le tombeau d'Absalon. Au calvaire tout est digne du Dieu qui s'immole. Marie aime Jésus comme son fils, elle l'aime encore plus comme son Dieu. Elle l'aime comme il veut être aimé, comme il aime lui-même, et il n'est pas moins le modèle que l'objet de sa tendresse; plus attentive à considérer sur la croix les vertus dont on lui donne l'exemple, que l'événement funeste qui lui ravit son fils, ce qu'elle souffre avec lui, avec une sorte de proportion, elle le souffre comme lui. Sur le même autel sont posées les deux victimes; c'est le même coup qui les frappe, le même feu qui les consume, la même constance qui les soutient. Dans le courage de la mère, dit saint Ambroise, on reconnoît la divinité du fils; s'il n'appartient qu'à un Homme-Dieu de mourir comme Jésus, il n'appartenoit qu'à la mère d'un Homme-Dieu de soutenir dans un calme si héroïque le terrible spectacle d'un fils mourant; et de quel fils!

Pourquoi donc, ô divine Marie! Jésus tient-il sur vous une conduite d'épreuves et de rigueurs! Ah! c'est qu'il voit en vous une ame trop grande, trop noble pour avoir besoin de ces ménagements, de ces appuis sur lesquels se repose la foiblesse humaine; c'est que votre divin fils ne connoît point sur la terre d'autre cœur que le vôtre capable de ne pas plier sous le poids d'un amour si austère; c'est qu'il n'appartenoit qu'à la mère du Dieu de l'Evangile de marquer toute la prééminence de la loi nouvelle sur la loi ancienne, de nous frayer la route du Calvaire, et d'animer par de grands exemples les ames que Dieu appelle à de grands sacrifices; c'est qu'il étoit digne de la mère d'un Dien crucifié de marcher de plus près sur les traces sanglantes de son fils, afin de participer à sa gloire autant qu'il est donné à une créature de la partager. Puissions-nous, secondés de la grâce, arriver au même terme par la même voie!

Ainsi soit-il.

TROISIÈME MÉDITATION.

SUR L'ASSOMPTION DE LA TRÈS SAINTE VIERGE.

Après avoir parcouru une longue carrière d'humiliations et de souffrances, il étoit juste que Marie la terminât par une fin glorieuse, qu'elle fût couronnée de la manière la plus éclatante, et que, pour première prérogative de sa gloire, son corps sacré, dont étoit sorti l'auteur même de la vie, ne fût que prêté comme en dépôt, et non pas livré en proie à la mort.

Depuis l'ascension de Jésus-Christ, la très sainte Vierge avoit passé le reste de ses jours dans la solitude et la retraite; comptant le monde pour rien, depuis que son fils n'y étoit plus, elle supportoit la vie avec patience, elle soupiroit après la mort avec ardeur; et enfin, après une longue vieillesse, moins chargée cependant d'années que de vertus, elle quitte la terre d'une manière digne d'elle; son amour pour Jésus l'en détache et la fait triompher du trépas. Par ce triomphe, nous ne voulons pas dire que Marie ne soit pas morte, qu'enlevée dans le ciel, comme Elie, sur un char de gloire, elle n'ait pas éprouvé la séparation de son ame et de son corps, et qu'affranchie des peines du péché, comme du péché même, cette Vierge immaculée n'ait point payé le tribut à la mortalité. Non, nous croyons avec la sainte antiquité que ce fut par une mort naturelle qu'elle quitta la terre, et qu'elle ne fut point exceptée de la loi générale. Ce n'est point que sa prérogative de Mère de Dieu ne lui ait pu mériter celle de ne point mourir; mais le fils de

Dieu, auteur de la vie, s'étant lui-même soumis à cette humiliante loi, il n'est plus honteux, il est même glorieux, dit saint Bernard, de mourir; ainsi, mourir par un excès d'amour, ce n'est point subir la mort, c'est la vaincre. Or, vaincre la mort, même en mourant, n'est-ce pas un privilége plus précieux que l'immortalité même? N'est-ce point ressembler au Sauveur, être grand au moment où tous les hommes sont si petits, et se couvrir de gloire dans le centre même de l'humiliation? Telle est la prérogative de Marie, elle ne craint rien, elle ne regrette rien. Eh! qu'auroit-elle à craindre? Une longue vie? Mais plus elle a été longue, plus elle a été sainte; une vie pure dès le premier moment de son origine, fervente dès ses premiers commencements, sublime dans ses progrès, consommée dans sa fin; une vie passée en partie dans le temple, en partie à Nazareth avec Jésus-Christ, sanctifiée par sa présence, animée par ses exemples, soutenue par ses grâces; une vie dont non-seulement tous les jours furent pleins, mais qui, à toutes les heures, à tous les moments, recevoit de nouveaux accroissements de sainteté, de mérite, et de ferveur: quels sujets de frayeur une telle vie peut-elle donner à la mort?

Qu'avoit à craindre Marie? Cette abondante effusion de grâces dont elle avoit été prévenue? Il est vrai que les dons de Dieu sont un poids redoutable pour quiconque en abuse; et que pour nous, serviteurs infidèles, nous avons à craindre moins des péchés que nous avons commis que des grâces que nous avons négligées, moins de la justice de Dieu que du mépris que nous avons fait de sa miséricorde; mais il n'en est pas ainsi de Marie: comblée de grâces avant l'incarnation

du Verbe, elle augmenta toujours ce riche dépôt. Or, des grâces si humblement reçues, si fidèlement employées, si sagement ménagées, multipliées presque à l'infini, étoient bien plus propres à lui inspirer la confiance que la terreur. Qu'avoit enfin à craindre Marie? Les reproches intérieurs, les alarmes secrètes, les accusations importunes d'une conscience d'autant plus agitée à la mort qu'elle a été plus tranquille pendant la vie? Ah! que la fausse conscience de ces demi-chrétiens, de ces prétendus braves, de ces philosophes que le siècle préconise; que cette conscience erronée qui fait aujourd'hui leur calme, fasse un jour leur supplice; rien de plus justement mérité; mais que peut reprocher à Marie une conscience pure, non-seulement exempte de tout péché, mais des plus légères imperfections? Si, comme Job, elle s'interroge elle-même, que de réponses de vie, que de témoignages favorables! témoignage de son cœur, qui l'assure que Dieu y règne et y a toujours régné; témoignage de l'esprit de Dieu, qui lui dit intérieurement qu'elle tient le premier rang parmi ses élus : tant de saintes pensées, de désirs héroïques, de grandes actions, que son humilité a dérobés aux yeux des hommes et à ses propres yeux; tant de vertus si sublimes dans leur principe, si épurées dans leur motif, si constantes dans leur durée; en tout cela quel sujet de crainte, ou plutôt quel juste fondement d'espérance? Mais ce juge souverain, si exact à juger les justices mêmes, et dont l'approche intimide les plus grands saints, ne répand-il pas ici quelques traits de cette crainte religieuse qui rend la mort terrible aux ames les plus vertueuses? Ah! nous préserve le Ciel d'une telle pensée! Quoi! Jésus, que Marie a porté

dans son sein, qu'elle a nourri, élevé, qu'elle n'abandonna jamais, qu'elle a suivi jusqu'au Calvaire, l'unique objet de son amour pendant sa vie, deviendroit pour elle redoutable à la mort! Que ce seroit mal connoître le fils et la mère! A la vérité, son fils est en même temps un Dieu sévère; mais sa sévérité même la rassure. Oui, si cette grande ame est si tranquille, c'est parce qu'elle va paroître devant un juge équitable, éclairé, tel que nous le redoutons, nous autres pécheurs, mais tel qu'elle l'espère, parce qu'elle n'en attend que des récompenses, et qu'il ne peut que signaler à son égard sa justice en la couronnant; de sorte que si le Fils de Dieu, comme dit l'Evangile, vient avec sa croix, la croix parlera pour un cœur où elle a fait de si profondes plaies; s'il vient avec la balance du sanctuaire, toutes ses œuvres y seront trouvées pleines; s'il vient, un flambeau à la main, pour éclairer les replis de son cœur, il n'y découvrira que des vertus; et quelles vertus! Il n'appartient qu'à lui seul de connoître des mérites qui sont ses dons, comme c'est à lui seul de les récompenser; en un mot, sa mort ne fait que la mettre en possession de ce qu'elle espère; la mort ferme ses yeux à la terre qu'elle n'aima jamais, et les ouvre pour le ciel qu'elle désira toujours. Enfin, la mort de la Sainte-Vierge, exempte de trouble, d'inquiétude, de regret, et de crainte, ne présente que l'image d'un sommeil paisible, disons mieux, d'un véritable triomphe. Rappelons-nous ici que la souffrance et l'humiliation, les gémissements et les larmes, furent toujours le partage de la mère d'un Dieu; que la plus sainte des créatures fut toujours la plus affligée, et que tandis qu'Hérode, fier de sa prospérité, triomphoit sur

un trône usurpé, Marie, loin de ce trône, qui lui appartenoit par droit de naissance, étoit cachée dans une sombre retraite, éloignée du monde, oubliée des hommes, méconnue de ses proches, persécutée avec son fils, sans cesse alarmée à son sujet, toujours en esprit attachée à sa croix, dans tous les temps victime de l'amour et de la douleur. Rappelons-nous ici que toute sa vie ne fut qu'un tissu d'épreuves et de tribulations; n'en exceptons pas même le temps de la gloire du Sauveur; car, sans parler des persécutions suscitées de toutes parts contre l'Eglise naissante, qui affligèrent son zèle sans l'abattre, l'absence d'un tel fils, et le souvenir de ses plaies, déchiroient sans cesse son ame : le sacrifice sanglant du Calvaire, offert une seule fois, se renouveloit tous les jours pour elle : c'étoit le sacrifice du matin, du soir, de tous les temps. Sage Providence! combien durera donc cette épreuve? Sauveur adorable! quand viendrez-vous essuyer des larmes que vous-même avez fait couler? Pourquoi votre auguste mère n'est-elle pas la première après vous qui entre en possession de votre gloire? Sa pauvreté, ses humiliations n'avoient-elles pas, au jour de votre ascension, assez perfectionné sa vertu? Falloit-il en différer la récompense jusqu'au temps de sa vieillesse? Hélas! s'écrie-t-elle avec plus d'amertume que David, pourquoi avez-vous prolongé mon exil? Avec quelle ardeur impatiente ne désire-t-elle pas de voir, à la droite du père, ce fils tendrement chéri, qu'elle n'a vu encore que dans les humiliations et sur la croix! Il arrive enfin ce généreux jour où l'amour dont elle brûle, enflammé de plus en plus par une longue attente, brise par un dernier effort les liens qui l'attachoient à la terre, et lui ouvre l'entrée des cieux.

Elle subira la loi du trépas, puisque son propre fils s'y est soumis; mais elle la subira d'une manière différente des enfants des hommes : à la fin de sa pénible carrière, le glaive prophétique de Siméon n'ira point jusqu'à son cœur; les amertumes de sa vie vont se changer en consolations; Marie trouve dans sa mort la source de sa félicité : quand on vit dans le monde sans attachement, on en sort sans peine. Justes mourants, vous l'éprouvez; mais quand dans le monde on n'aime que Dieu, le plaisir de quitter la terre est le plus doux de tous les plaisirs : peut-on rien regretter dans une séparation qui donne Dieu même pour récompense? Dailleurs, Marie voyoit en mourant que les souffrances de son fils avoient répandu leur onction par toute la terre, que ce sang divin, sorti par mille plaies, fructifioit partout au centuple; que la croix, par une fécondité merveilleuse, portoit déjà des fruits dans toutes les parties du monde; elle voyoit le règne de Dieu établi dans Israël; et chez les gentils, sa doctrine reçue et pratiquée; l'Eglise qui commençoit à s'élever sur les ruines de la synagogue et de l'idolâtrie; des nations entières déjà soumises au joug de l'Evangile; cet Evangile annoncé à Jérusalem, à Ephèse, à Antioche, à Alexandrie, à Rome, et déjà scellé par le sang de plusieurs martyrs; elle voyoit ce que les prophètes et les patriarches, ses aïeux, avoient tant désiré : le règne du Messie, la majesté de son empire, la grandeur de sa religion; après cela, ses yeux défaillants pouvoieut se fermer à tout le reste; qui auroit pu la retenir encore sur la terre? Rompez donc, Vierge sainte, rompez vos liens, prenez l'essor, allez enfin dans le lieu de votre repos. C'est un père, c'est un fils qui vous appelle et

vous crie : Venez partager ma gloire, vous qui avez partagé si généreusement mes souffrances; venez, mon amour est impatient de vous couronner. A cette douce et forte invitation, cette ame déjà céleste s'élève au-dessus d'elle-même, son corps n'est pas un obstacle à ses désirs; par un accord tout nouveau, le corps et l'ame, l'esprit et la chair conspirent de concert pour leur mutuelle séparation; et ce prodige, c'est l'amour qui l'opère! Une si belle vie ne devoit finir que comme elle avoit commencé : la charité avoit animé ses premiers désirs, il falloit que son dernier soupir fût encore un soupir de charité. Oui, il étoit de votre gloire, Seigneur, que cette fille du ciel ne mourût point comme les enfants de la terre, que sa mort ne fût l'effet ni des infirmités de la vieillesse, ni de la caducité de l'âge, ni des défaillances de la nature, ni des autres suites de la mortalité. La mort étoit trop foible pour immoler une si grande victime, la victoire en étoit réservée à la charité : oui, quand on aime Dieu comme Marie, avec un saint excès, on ne peut plus vivre sans le posséder, et pour mourir, on n'a besoin d'autre glaive que celui de l'amour. Représentons-nous donc cet auguste spectacle qui ravit en admiration le ciel et la terre; les fidèles de la Palestine y accourent de toutes parts; on y voit les docteurs des nations, les colonnes de la vérité, les apôtres qu'un fils, dont la puissance égale la bonté, a réunis miraculeusement dans ce même lieu pour honorer le triomphe de sa mère. C'est en présence d'une assemblée si vénérable qu'elle expire : ne nous attendons pas de voir à cette mort ce qui fera horreur à la nôtre: cette pâleur mortelle, cette défaillance universelle, ces effrayants symptômes qui sont comme

les derniers efforts de la nature mourante; ici tout est auguste : son visage, plus éclatant que jamais, annonce la paix à tous ses spectateurs ; on y voit briller des grâces modestes, une aimable pudeur, une douce majesté ; ces yeux attachés au ciel en ont déjà toute la sérénité ; son esprit abîmé en Dieu semble déjà le voir face à face ; de là ces désirs empressés, ces saillies impétueuses de son cœur, qui semble sortir de lui-même pour se réunir à son principe ; de là ces ravissements non interrompus, ces continuelles extases, ces tendres élancements, ce vol rapide de son ame, qui, recueillant toute la force de sa foi, et toute la véhémence de son amour, la détache enfin de la terre, et portée par les anges, ne disons plus dans le sein d'Abraham, mais dans le sein de Dieu même, va se perdre et se retrouver dans le sein de l'éternité. C'est ainsi que s'endort dans le Seigneur cette amante sacrée ; c'est ainsi que disparoît cet astre lumineux qui a éclairé le monde pendant soixante-douze ans ; c'est ainsi que triomphe de la mort celle qui a enfanté l'auteur de la vie. Charité sainte ! voilà la plus illustre de vos victoires ; vous ne pouviez rien faire de plus ; mais aussi vous ne pouviez rien faire de moins : si la mère d'un Dieu devoit jamais mourir, elle devoit mourir dans les transports du saint amour.

Voulons-nous mourir sans crainte, vivons sans péché ; voulons-nous mourir sans douleur, vivons sans attache ; ou plutôt, parce que le cœur ne peut vivre sans aimer, aimons un objet digne de nous ; nous avons assez et trop long-temps vécu pour le monde, commençons à vivre enfin pour Dieu ; consacrons le reste de nos jours au délicieux exercice de l'amour divin, et nous retrouverons à la mort cet amour tout vivant dans notre

cœur, qui sera notre sûreté et notre consolation; alors, si nous ne sommes pas victorieux de la mort, du moins nous n'en serons pas les tristes victimes; et c'est la grâce que nous vous supplions instamment, Vierge sainte, de nous obtenir par votre puissante intercession auprès de Jésus-Christ votre divin fils.

Ainsi soit-il.

QUATRIÈME MÉDITATION.

SUR L'ASSOMPTION DE LA TRÈS SAINTE VIERGE.

Marie dans le tombeau, n'en éprouve pas la corruption : second degré de gloire dont Jésus-Christ récompense ses vertus.

Il étoit de la grandeur de Jésus-Christ et de son amour, de ne rien faire de médiocre pour une mère en qui tout étoit grand; or, que pouvoit-il faire de plus glorieux pour elle que de la rendre en tout, autant qu'il se pouvoit, semblable à lui-même, et de donner à son triomphe les plus éclatants caractères du sien? Ce divin Sauveur avoit demeuré incorruptible dans le tombeau, en étoit sorti glorieux et triomphant, enfin étoit monté dans le ciel pour s'asseoir à la droite de Dieu son père, et y faire la fonction de médiateur entre Dieu et les hommes; une pieuse tradition, qui remonte jusqu'aux premiers temps du christianisme, nous apprend que Jésus-Christ a accordé à sa mère, avec une juste proportion toutefois, les mêmes priviléges. Le torrent des saints Pères et des docteurs de l'Eglise ne varie point sur ce sujet; Sophrone et Juvénal, tous deux patriarches de Jérusalem, nomment cette tradi-

tion immémoriale. Saint Epiphane compare l'assomption de la Sainte-Vierge avec l'élévation d'Hénoc et d'Elie dans le ciel. L'église grecque en fait comme nous la fête. L'Eglise entière, par de pompeuses solennités, maintient cette conviction parmi ses enfants. Que pourroit-on d'ailleurs répondre à ce qu'allègue en faveur d'une si juste cause, la raison même, saine et libre des préjugés? Elle dit que si l'arche, qui ne renfermoit qu'un peu de manne avec les tables de la loi, a dû être formée d'un bois incorruptible, un corps où le Verbe increé avoit fait sa demeure, ne devoit point être flétri dans les horreurs du tombeau; elle dit que ce corps n'ayant point été souillé dans Adam, ne devoit point avoir part à sa malédiction; elle dit qu'une chair divinisée, une chair si étroitement unie avec celle du Fils de Dieu, qu'elle ne fait plus qu'une même chair avec lui, n'a pu être en proie à la corruption commune; qu'en un mot la chair de Jésus et de Marie étant la même, elle ne devoit être déshonorée ni dans l'un, ni dans l'autre; elle dit que Dieu, qui a conservé et qui conserve encore aujourd'hui dans l'intégrité les corps de tant de saints, qui leur a donné jusque dans le sein de la terre une portion de vie et d'immortalité, n'a pu oublier celui de la Reine des saints; elle dit que puisque les ossements d'une multitude infinie de bienheureux ont été conservés avec un soin religieux, et proposés à la vénération publique, à plus forte raison si Marie eût été réduite en cendres, ses précieuses cendres, recueillies avec respect, auroient été transmises jusqu'à nous, et placées sur les autels; enfin elle dit que si, au trépas du Sauveur du monde, plusieurs justes ressuscitèrent, le privilége de la résurrection n'a pu

être refusé à la Mère du Très-Haut. Peut-on croire, dit saint Augustin que celui qui conserva, au milieu de la fournaise, les trois jeunes Hébreux, et non-seulement leurs corps, mais jusqu'à leurs habits, n'ait pas fait pour sa mère ce qu'il fit autrefois pour les vêtements de ses serviteurs? D'après ces autorités et ces raisonnements simples, mais convainquants, ne craignons pas de donner au tombeau de Marie les mêmes éloges que l'Ecriture donne au tombeau de Jésus-Christ; qu'il est *glorieux!* Magnifique éloge sans doute, qui la distingue de tout ce qu'il y eut jamais de plus grand dans le monde. En effet, l'a-t-on jamais dit des plus grands rois, de ces héros tant vantés, de ces fiers conquérants dont l'homme a fait ses idoles et ses divinités? On a pu dire d'eux que leurs palais, leurs trônes, brilloient de l'éclat le plus éblouissant. Qui ne sait comment la vanité a coutume de flatter la vanité? Mais a-t-on jamais osé dire qu'ils fussent glorieusement entrés dans le tombeau? N'a-t-on pas avoué que toute leur gloire avoit échoué contre la pierre de leur sépulcre? A ce terme fatal, toute splendeur est effacée; toute puissance, abattue; tout faste, anéanti; tout est obscurci, tout est confondu, tout est détruit. Ils ont pourri à grands frais, mais ils ont pourri comme les autres dans ces superbes mausolées, ces dieux de la terre qui sembloient le disputer à Dieu même. Ils sont entrés dans le tombeau; ils y sont encore, ou plutôt il n'y a plus rien d'eux que quelques cendres méprisables que nous foulons aux pieds comme les restes malheureux d'une grandeur évanouie : ce n'est plus qu'un nom, et ce nom encore n'est rien. Qu'ils périssent aussi ces corps, abominables victimes de l'impudicité et de l'intempérance; que ces yeux

qui ont jeté des regards indécents, que cette langue qui a tenu des discours obscènes, que ces mondains que la volupté a marqués de ses traits honteux, soient défigurés, dégradés, le châtiment est juste; mais vous ne permettrez point, Seigneur, que le sein virginal qui vous a porté, que les bras dans lesquels vous avez reposé, que le cœur qui vous a tant aimé, soient la pâture des vers: vous ne voulez point que la Reine du monde soit confondue avec ses sujets dans la poussière. Nous pouvons donc aller avec confiance au tombeau où l'on a déposé le corps sacré de Marie; nous n'y apercevrons rien de ce qui a coutume d'inspirer de l'horreur, et de réveiller des idées si humiliantes pour les hommes; nous n'y verrons que des marques qui attestent son triomphe. Son corps soustrait à l'empire et au ravage de la mort, son corps incorruptible brille d'un éclat que la poussière et les ténèbres du sépulcre ne peuvent obscurcir. Son corps, pour se réunir à son ame, n'attendra point ce jour qui sera le dernier des siècles; ce jour où celui qui règne sur les vivants et sur les morts, rassemblera, ranimera nos cendres dispersées pour leur rendre leur première forme. Le tombeau n'est pas digne de conserver un dépôt si précieux, et qui ne lui a été confié que pour peu de jours. Bientôt Marie jouira du privilége singulier d'une glorieuse résurrection. Voilà ce que la piété me porte à croire de vous, ô la plus sainte des Vierges! Que j'ai de plaisir de le penser et de le publier! En vous tout est glorieux : votre origine, votre naissance, votre vie, jusqu'à votre mort et votre tombeau. Oui, ce tombeau est plus glorieux que le trône des rois, de Salomon même; il est glorieux à Dieu, qui y signale sa puissance et sa bonté; il

est glorieux à vous-même, ô Marie! qui y restez si peu, qui y restez incorruptible; qui en sortirez bientôt, et qui en sortirez triomphante : singularité de gloire que rien ne peut égaler; mais ce triomphe étoit dû surtout à votre incomparable pureté. Pour qui ces glorieux priviléges eussent-ils jamais existé, s'ils n'eussent été pour la Reine des Vierges? Il n'en sera pas de même de ces personnes mondaines et voluptueuses, qui ne connoissent et ne suivent que l'impression des sens : que deviendront donc un jour ces corps si aimés, si flattés, si criminellement épargnés, si sacrilégement profanés; ces corps si préconisés par l'amour-propre? Les vers respecteront-ils ces cadavres infects, l'horreur de la nature? Un jour ils entreront dans le tombeau, et ils en sortiront un jour, mais pour quelle destinée? On n'ose y penser. Les corps des justes ressusciteront pour vivre éternellement, mais c'est pour mourir éternellement que ressusciteront les impies. Or, vivant comme nous le faisons, de quelle manière espérons-nous ressusciter? Quelle croyons-nous que sera un jour la destinée de nos corps? En quel état comptons-nous les reprendre au grand jour de la manifestation, ces corps que nous ornons avec tant de faste, que nous nourrissons avec tant de délicatesse, que nous flattons comme la portion la plus chérie de nous-mêmes? L'Evangile nous avertit qu'une résurrection heureuse et sainte n'est promise qu'à ceux qui sont ennemis de leur chair, qui en répriment les mouvements, et qui en font un sacrifice à la pénitence. Pourquoi donc employons-nous à nous perdre, et même si souvent à perdre les autres, les avantages extérieurs que le Ciel peut nous avoir donnés? Pourquoi même n'avons-nous pas honte de

les mettre quelquefois, ces corps, à la gêne, à la torture, pour plaire quelques moments, tandis que, lorsqu'il s'agit du salut, la moindre violence nous fait horreur? Ignorons-nous d'ailleurs que les maladies, les années, les rides, vont bientôt les défigurer; et qu'en dépit de nos efforts, ils n'échapperont point aux vers qui ont droit sur eux? Ah! si, comme nous devons le craindre, ces corps de péché sont livrés au bras de la justice de Dieu, quel sera notre désespoir! Ne vaudroit-il donc pas mieux les nourrir frugalement, les parer modestement, les crucifier saintement, que de les aimer pour les faire périr, et périr nous-mêmes avec eux? Aussi le Saint-Esprit ne nous dit pas simplement, aujourd'hui : Ayez pitié de votre ame, sauvez votre ame, et vous sauverez tout avec elle; mais il ajoute : Ayez pitié, ayez compassion de votre corps, de ce corps périssable que vous aimez tant; efforcez-vous de lui assurer une portion de vie dans le règne même de la mort; tâchez d'en faire un ornement pour le ciel, et non pas une victime pour l'enfer. Pour moi, je vous déclare, dit saint Paul aux Corinthiens, que vous ne moissonnerez que ce que vous aurez semé, et que si vous ne semez que dans la chair, vous ne moissonnerez que dans la corruption. Puissions-nous graver dans nos cœurs cette divine maxime! Puissions-nous la graver dans les cœurs de tous les hommes! Ce seroit y graver de grandes vertus. Perdre son ame, ou la sauver, tout l'Evangile est renfermé dans ce peu de paroles. Quelle consolation y trouve un véritable chrétien, qui, suivant le commandement de saint Paul, porte dans ses membres la mortification de Jésus-Christ! Peut-être au moment de la mort, étendu sur le lit de douleur, assiégé de maux,

ne ressentira-t-il pas encore toute la douceur de cette sainte et paisible consolation; mais au moment de la résurrection il en éprouvera toute la plénitude : éternelle beauté, éternelle santé, éternelle jeunesse : voilà quel sera son partage, et il ne pensera qu'avec le sentiment d'une joie pure aux douleurs qui lui auront arraché ici-bas des gémissements. Nous désirons tous sans doute la grâce d'une telle mort; mais ce n'est que par une vie sainte que nous pouvons l'espérer; n'abusons donc pas des moments qui sont en notre puissance, si nous voulons nous ménager le moment décisif qui ne dépend pas de nous; persévérons constamment dans le temps qui nous est donné, c'est le vrai moyen de persévérer jusqu'à la fin qui nous est inconnue : alors, à quelque heure que le Seigneur frappe et qu'il appelle, nous lui répondrons, et dans ce merveilleux concours de miséricorde du côté de Dieu, et de correspondance de notre part, notre ame, prévenue des faveurs du Ciel, parée des ornements de la vertu, formée sur les exemples de Marie, s'élèvera sans peine au-dessus de tout ce qui est mortel, jusqu'à ce qu'enfin elle passe doucement, ainsi que la Sainte-Vierge, du baiser du Seigneur dans le sein de la gloire éternelle.

Mais comment espérer de suivre les traces de Marie, et d'atteindre au même terme? Dieu, il est vrai, ne m'a pas confié les mêmes talents qu'à cette Vierge sainte; mais il m'assure, dans son Evangile, qu'il me suffit d'avoir été fidèle en peu de choses pour recevoir beaucoup. Si Marie n'étoit comblée de tant de gloire que parce qu'elle a été la mère du Rédempteur, ce seroit pour moi une raison de l'honorer, de la révérer, et de célébrer le jour solennel de son triomphe; mais en

tout cela il n'y auroit rien qui pût exciter mon espérance : en la voyant monter au ciel, je ne pourrois prétendre y monter après elle, et les désirs que j'en formerois, seroient aussi vains que présomptueux. Mais quand je considère qu'elle n'y monte que par un chemin qui m'est ouvert aussi bien qu'à elle; quand je fais réflexion que les mêmes voies qui l'ont conduite au souverain bonheur, sont celles que Dieu m'a marquées pour y arriver; quand je me dis à moi-même que tous les droits qu'eut Marie à la gloire dont elle est comblée, peuvent, par proportion, et doivent me convenir, si je veux profiter de son exemple; ah! je sens alors mon cœur s'élever au-dessus des choses terrestres, et je commence à chercher les biens du ciel, à les goûter, à les désirer, à soupirer après eux, et à redoubler mes efforts pour atteindre au même but que Marie. Je puis, selon la mesure des grâces que je reçois, être fidèle à mon Dieu, comme l'a été Marie; je puis, selon l'étendue des desseins que Dieu a sur moi, accomplir ses ordres, comme les a accomplis Marie; je puis écouter la parole de Dieu qui m'est annoncée, avec le même esprit et la même docilité que l'a écoutée Marie; je puis obéir à la voix intérieure qui me parle, avec la même promptitude que Marie : enfin, je puis, en l'imitant, sanctifier mes occupations, mes affections, en sorte que j'ai droit comme elle de dire au moment de la mort : J'ai combattu, j'ai rempli ma course, j'ai gardé la foi, et il ne me reste plus que d'attendre la couronne de justice qui m'est réservée. Mais pour persévérer dans ces sentiments, et les affermir de plus en plus en moi, j'ai besoin, ô Vierge sainte! de votre médiation; et c'est avec la plus vive confiance que je viens me jeter à vos

pieds pour l'obtenir. Je vous la demande surtout pour l'heure de ma mort. A ce terrible passage, où les soins les plus empressés de nos amis les plus fidèles deviendront inutiles; à ce redoutable moment, où tout enfin m'abandonnera, tout m'échappera, rien ne me restera qui ne se soulève contre moi : ma conscience, pour m'accuser; mes œuvres, pour me condamner; la justice de mon juge, pour prononcer mon arrêt. Ah! Vierge sainte, venez alors à mon secours, venez recueillir mon ame sur mes lèvres mourantes, pour la présenter vous-même à mon juge; vous le ferez souvenir de ses miséricordes, vous fléchirez son juste courroux. Mais je sais qu'il me faut mériter dès à présent votre protection pour ce moment terrible : priez donc, intercédez dès maintenant pour moi. Obtenez à un pécheur qui vous invoque, la grâce de la pénitence, les larmes d'une sainte componction; la persévérance ensuite dans les voies de la justice, afin que je mérite de vous avoir pour protectrice au dernier de mes jours.

Ainsi soit-il.

CINQUIÈME MÉDITATION.

SUR L'ASSOMPTION DE LA TRÈS SAINTE VIERGE.

Pour mettre le comble au bonheur de Marie, Jésus-Christ, par une assomption triomphante, l'exalte, comme dit l'Eglise, au-dessus des chœurs des anges, la place à sa droite, et l'y proclame la reine du ciel et de la terre : ainsi la dédommage-t-il de ses humiliations dans le temps, par la gloire dont il la couronne dans l'éternité.

Parvenue enfin au terme de son exil, rendue immortelle, impassible, Marie va quitter le séjour odieux de ce monde, pour habiter le séjour des saints. Mais quelles expressions, quelles images pourroient donner une idée raisonnable de son entrée dans le ciel ? saint Bernard, ce docteur si éclairé, cet illustre zélateur de la gloire de Marie, n'osoit parler de son assomption. Je souhaiterois, disoit-il à ses disciples, je souhaiterois en dire quelque chose ; car, qui de nous peut se taire dans un jour comme celui-ci ? mais je crains d'en dire trop peu : non, Seigneur, à moins que vous ne déliiez ma langue, ce que je m'efforcerai de dire ne suffira ni à mon zèle, ni à la gloire de celle que je loue. C'est ainsi que ce grand homme, que l'hérésie respecte, se défioit de lui-même ; il croyoit ne pouvoir mieux honorer l'exaltation de Marie que par un respectueux silence. En effet, les plus nobles images sont ici en défaut. Il est beau de voir dans l'Ecriture l'entrée pompeuse d'Esther dans le palais d'Assuérus ; mais il y a ici quelque chose de plus

grand, de plus auguste. Il est beau de voir dans Béthulie, la modeste Judith victorieuse d'Holopherne et des Assyriens; il est beau de voir voler tous les cœurs à son passage; le peuple, les lévites, le grand-prêtre lui-même accourir de Jérusalem, aller au-devant de cette illustre héroïne, l'appeler à l'envi la gloire de son sexe, et rendre tous un hommage solennel à son courage et à sa vertu; mais il y a ici quelque chose de plus grand, de plus auguste. Les plus beaux spectacles de la terre ne sont pas dignes de représenter celui qui nous occupe. Tout ce qu'on peut dire, c'est que Marie monte dans le ciel comme il convenoit à la mère d'un Dieu; que, semblable à l'aigle, elle s'élève d'un vol rapide vers le Soleil de justice, et que, dans son assomption, elle suit la route que lui a tracée Jésus-Christ dans son ascension.

Qu'il fut donc agréable à cette Vierge sainte ce dernier moment de son exil, où Jésus-Christ lui fit entendre ces paroles des livres saints : Levez vos regards vers le ciel, prêtez une oreille attentive à la voix qui vous appelle, venez du fond du Liban, venez enfin recevoir la couronne qui vous est préparée! Marie à cette voix s'élève dans les cieux. Qui pourroit peindre la majesté de cette reine du monde, qui monte sur le trône de sa gloire? Portes éternelles, ouvrez-vous, préparez-vous à recevoir une héroïne plus illustre que les Débora, les Judith, les Esther; une héroïne qui a vengé la nature des outrages que lui avoit faits le prince des ténèbres. A ce moment une multitude de légions célestes vient au-devant d'elle, forme son cortége, et célèbre par des cantiques divins son entrée dans les cieux. Quel éclat nouveau! quelle douce ma-

jesté! quel changement subit! Tant que Marie vécut, la terre fut pour elle une véritable terre d'oubli : *Terra oblivionis*. Inconnue aux gentils, méprisée des Juifs, son humilité la voiloit encore aux yeux des disciples; et nous la voyons partout, à l'exemple de son fils, choisir la dernière place, et briguer le dernier rang. Si elle fut quelquefois honorée durant sa vie, ce ne fut que d'un petit nombre d'admirateurs secrets. Elle n'est même distinctement reconnue pour ce qu'elle est, que de trois personnes choisies: d'un ange dans son annonciation, d'Elisabeth dans sa visitation, et d'une autre femme inspirée de Dieu dans le cours des prédications de Jésus-Christ; hors de là, son fils, d'intelligence avec elle, la laisse dans l'état le plus conforme au néant où il s'étoit lui-même réduit. Mais qu'il la dédommage bien aujourd'hui de cet état d'humiliation! Elle est exaltée, nous dit l'Eglise, au-dessus des chœurs des anges; elle reçoit pour couronne le diadème de la gloire; elle est proclamée reine de tous les saints. Ce n'est plus seulement un ange qui la salue pleine de grâce; ce sont tous les anges qui la félicitent d'être devenue la dépositaire de toutes les grâces du Ciel. Ce n'est plus seulement la mère de Jean-Baptiste qui s'écrie à son approche : Eh! d'où me vient ce bonheur, que la mère de mon Dieu vienne à moi? ce sont toutes les troupes célestes qui s'entredisent à la vue de son triomphe : Quelle est donc cette Vierge majestueuse qui s'élève de la terre, et perce jusqu'au trône de Dieu même? *Quæ est ista?* ce n'est pas seulement une ame fidèle qui, charmée des oracles du fils, publie qu'heureux est le sein qui l'a porté; c'est toute l'assemblée des élus qui confessent que tout heu-

reux qu'ils sont, plus heureuse encore est celle qui leur a donné l'auteur de leur félicité. Marie s'avance de plus en plus brillante d'une splendeur immortelle; l'aurore répand moins de rayons; le ciel tressaille d'une joie universelle. Les principautés, les puissances s'empressent d'honorer son triomphe, les prophètes et les patriarches ses aïeux se réjouissent enfin de voir l'héritière de leur foi; elle est placée bien au-dessus d'eux, ils y applaudissent, parce que le rang qu'elle occupe est mérité par ses vertus. Tous à l'envi la nomment le salut des peuples, la gloire d'Israël: en un mot, tous les saints, impatients de lui rendre hommage, la reconnoissent pour leur souveraine. Le Très-Haut lui tend les bras, et lui montre auprès de lui le trône qu'il lui réserve. La tendresse de son fils, contenue sur la terre, éclate alors par tous les témoignages que peut se permettre un Dieu : lui-même vient mettre sur sa tête la couronne de justice qu'il a préparée. Qui peut compredre quelle fut alors la douceur d'une réunion si long-temps désirée? Une mère revoit son fils, un fils unique, uniquement aimé, un fils brillant de gloire et de majesté, un fils qu'il suffit de voir un moment pour être heureux une éternité : revoir ce fils adorable, et le voir toujours, ce sont là des secrets que l'œil n'a pas vus, que l'oreille n'a point entendus, que l'esprit humain ne peut comprendre! Séraphins, abaissez-vous; suprêmes intelligences, humiliez-vous; c'est à sa droite que le Dieu que vous adorez veut faire asseoir cette reine des vertus. *Astitit Regina à dextris tuis*. Montez donc, Vierge sainte, montez sur ce trône que le vrai Salomon vous destine; élevez-vous au-dessus du cercle des vieillards prosternés devant l'Agneau, au-dessus des domi-

nations, des principautés, et des puissances, au-dessus des chérubins et des séraphins. Asseyez-vous à la droite de votre fils; et là recevez les hommages de tous les habitants du ciel : voyez les martyrs vous présenter leurs palmes glorieuses, les vierges, leur voile éclatant, tous les justes vous faire hommage de leur couronne; entendez-les tous glorifier à l'envi le Dieu des miséricordes, d'avoir réuni dans une même personne tant de dons, de grâces, et de prérogatives incomparables.

Mais quelle entreprise, ô divine Marie! que celle de décrire la félicité dont vous jouissez dans le séjour céleste! L'accès en est interdit aux foibles mortels : comment oseroient-ils en exprimer les mystères sublimes? Vous seule, ô Vierge bienheureuse! pourriez nous dire quel fut votre ravissement en voyant tomber le voile qui vous avoit toujours caché la grandeur de votre fils; quel fut votre bonheur, lorsque comblée de ses bienfaits, proclamée par lui-même souveraine de tous les êtres, vous n'aperçûtes dans votre nouvel empire que Dieu seul au-dessus de vous, et tout le reste à vos pieds. C'est là sans doute que, vous félicitant de votre haute destinée, vous dîtes avec complaisance ces paroles que l'Esprit-Saint avoit déjà prononcées en votre nom par la bouche d'un prophète : Celui qui m'a créée est venu se reposer en moi, comme dans un tabernacle; il m'a dit : Prenez possesion de l'héritage d'Israël; et me voilà établie dans Sion; et je suis retenue pour toujours dans la plénitude des saints.

Eh! qui pourroit en effet, parmi les habitants du ciel, disputer à Marie le rang élevé où elle va se placer? Qui mérite mieux qu'elle de recevoir une entière prééminence sur tous les bienheureux!

Quel saint égala jamais la charité de Marie ! Quel juste naquit et vécut comme elle dans la plus parfaite innocence ! Quelle vierge porta jamais aussi loin la pureté de l'ame et du corps ! Quel martyr fut déchiré comme elle, pendant une longue vie, par un glaive de douleur, plus pénible que des supplices momentanés ! Si les apôtres ont porté jusqu'aux extrémités du monde le nom et le culte de Jésus-Christ, c'est Marie qui a mis au monde Jésus-Christ même. Les anges ne sont que les ministres de l'Eternel, qu'ils adorent en tremblant ; et Marie, après l'avoir porté dans son sein, l'a vu, plein d'amour et de respect, obéir à ses ordres. Il est donc bien juste, ô Marie ! que vous soyez placée au rang suprême que Dieu vous avoit réservé de toute éternité. C'est là qu'il veut qu'inférieure à lui seul, supérieure à tout le reste par la prééminence de votre dignité, vous receviez à jamais les hommages des nations ; il veut que les plus puissants royaumes regardent votre protection comme leur invincible défense ; il veut que les plus grands rois s'estiment plus honorés d'être vos serviteurs que d'être les maîtres du monde ; que l'Eglise, fidèle au sacré dépôt qu'il lui a confié, répande dans tout l'univers votre culte ; qu'enfin votre nom soit invoqué partout où celui de votre Fils est adoré.

Précieuse humilité, c'est à vous après Dieu, que Marie doit ce qu'elle est. Ce n'est ni la splendeur de sa naissance, ni la noblesse de ses ancêtres, ni sa qualité personnelle, qui la font monter à ce point de grandeur ; c'est l'humilité qui l'a sanctifiée, et c'est aujourd'hui l'humilité qui la couronne. Mais, ô divin Sauveur ! pouviez-vous mieux signaler votre amour et votre magnificence ? pouviez-vous, ô véritable Salomon ! dis-

tinguer davantage la plus illustre des mères, qu'en la plaçant sur le premier trône du ciel, pour régner avec vous dans l'immensité des siècles? Heureuse de son bonheur, glorieuse de sa gloire, toujours servante, mais toujours mère, rendant à Dieu de grands hommages, et en recevant de grands honneurs, également grande, et par ce que Dieu a fait pour elle, et par ce que Dieu a fait en elle. Heureux ceux qui la verront un jour assise à la droite de son Fils, et son Fils adorable assis à la droite de Dieu son père! Réservons-nous pour un aussi grand spectacle, et travaillons à nous en rendre dignes; mais pour nous exciter à le mériter, portons de temps eu temps nos regards vers la demeure des saints; contemplons-y Marie, et conjurons-la de jeter sur nous des regards de compassion.

Oui, Vierge bienheureuse, c'est à juste titre que vous êtes appelée la reine des cieux. Tout y reconnoît votre empire et votre souverain pouvoir; vous y participez, autant qu'il est possible, à l'autorité suprême de votre Fils. Ce faîte de grandeur étoit bien dû à l'excellence de vos prérogatives et de vos vertus; il étoit bien juste que tout fût dans la dépendance de celle dont Dieu même a voulu dépendre, que la plus auguste de toutes les créatures régnât sur tout ce qui n'est pas Dieu, et que Jésus-Christ occupant la première place dans le ciel, réservât la seconde pour sa mère. Mais permettez-moi, auguste souveraine, de vous dire, comme autrefois Mardochée à la reine Esther : Ce n'est point pour vous seule que vous êtes élevée; servez-vous de votre puissant crédit auprès du Roi, pour lui demander le salut de votre peuple : souvenez-vous du temps où vous étiez comme nous dans la tristesse et dans l'obscurité : que ce

souvenir vous rende envers-nous généreuse et compatissante. Il manqueroit quelque chose à votre gloire, si du sein de la félicité, vous refusiez d'intercéder pour les malheureux qui vous implorent ici-bas; mais qui osera dire que la mère de celui qui est la charité même, en manque pour nous dans le ciel? Le titre de Mère de Dieu vous feroit-il mépriser celui de notre mère commune? Dédaigneriez-vous de regarder comme vos enfants ceux que Jésus-Christ regarde encore comme ses frères? Pourriez-vous méconnoître une famille dont Jésus est le premier-né? Seriez-vous insensible à la perte de ces hommes pour qui vous fîtes si généreusement sur le Calvaire le sacrifice de votre Fils? Non, vous n'oublierez jamais ces nouveaux enfants que Jésus mourant vous recommanda dans la personne de son disciple; aussi, animé par tant de motifs qui nous rendent chers à votre cœur, j'ai la plus grande confiance dans votre médiation, et j'en espère le plus grand secours pour la sanctification de mon ame dans le temps et dans l'éternité.

Ainsi soit-il.

SIXIÈME MÉDITATION.

SUR L'ASSOMPTION DE LA TRÈS SAINTE VIERGE.

Marie, élevée au plus haut des cieux, assise à la droite de son Fils, qui lui communique par amour la puissance qu'il s'est acquise par ses mérites, y partage en quelque sorte son autorité avec sa gloire; et c'est ce qu'on peut appeler le triomphe perpétuel de sa charité.

Uni à sa sainte Mère de l'union la plus intime, Jésus-Christ partage avec elle sa félicité, sa puissance; il l'élève au-dessus de toute principauté dans le ciel; il lui donne pour vêtement le brillant éclat de la lumière, pour nourriture la vérité, pour époux Dieu lui-même; il lui donne pour enfants tous ses élus, pour serviteurs les esprits bienheureux, pour royaume tout son empire, et pour couronne l'immortalité. Il lui confie la dispensation de ses grâces; il l'établit la protectrice des empires, le refuge des pécheurs, l'appui de son Eglise, la reine des anges et des hommes. Il dévoile à ses yeux toutes les merveilles de sa providence, il lui découvre jusqu'aux plus profonds secrets de cette conduite admirable qu'elle n'avoit envisagée pendant sa vie que des yeux de la foi. Il n'a rien de caché pour elle, point de réserve dans ses communications, point de mesure dans ses largesses, point d'exception dans ses faveurs. Mais si le cœur de l'homme ne peut comprendre quels sont les biens infinis que Dieu prépare au moindre de ses élus, en vain entreprendroit-on de représenter l'état de gloire et de

puissance que Marie possède dans le sein du Père céleste. Ce qu'il nous importe de savoir, et ce qui est bien consolant pour nous, c'est que plus Marie est infiniment unie au Seigneur, plus elle est en état de nous protéger auprès de lui. S'il veut bien écouter les vœux, quoique imparfaits, que ses serviteurs lui adressent du fond de leur misère, quel accueil ne fera-t-il pas aux prières d'une mère consommée dans la charité? Plus sa charité est parfaite, plus elle est touchée des maux qui nous pressent. Eh! pourroit-elle y être sensible, sans conjurer le Dieu fort de nous en délivrer par sa grâce? Eh quoi! Vierge sainte, le désir du salut des hommes a dévoré votre divin Fils, et nous pourrions vous croire indifférente au sort heureux ou malheureux qui nous attend! Il s'est abaissé pour nous sauver; et vous n'auriez été élevée que pour nous voir d'un œil tranquille courir aveuglément à notre perte! Il n'est monté au ciel que pour nous attirer à lui, et vous, après y être montée, vous nous refuseriez une main secourable! Il ne cesse d'offrir pour nous, à la droite du Père, le sacrifice qu'il a fait une fois pour nous sur le Calvaire; et vous, contente d'avoir souscrit alors à l'immolation de la victime, vous négligeriez maintenant de nous la rendre propice! Il est ce bon pasteur qui donne sa vie pour ses brebis; et vous seriez une mère inhumaine, qui laisse périr ses enfants après leur avoir donné le jour! Loin de nous ces blasphêmes injurieux à la mère de notre Dieu! Autant Eve a été pour nous une marâtre, autant Marie est une mère tendre. La première ne peut être appelée que la mère de la mort, puisqu'elle y a assujetti ses enfants, même avant qu'ils fussent nés: mais la seconde est proprement la mère de

la vie, elle a enfanté Jésus; et en lui donnant la naissance, elle nous a procuré à tous une vie nouvelle. C'en est assez pour être assuré qu'elle ne jette sur nous du haut du ciel, que des regards de tendresse. Non, elle n'a pu s'endurcir sur nos misères, fermer son cœur à la compassion et ses oreilles à nos cris. Depuis le jour de son assomption, elle ne cesse d'intercéder pour nous, et de nous protéger. Et ce qui doit redoubler notre confiance, c'est que le succès de ses prières répond nécessairement à la tendresse qui les inspire. Ah! ne croyons pas que cette reine du ciel n'y ait reçu qu'un vain titre dépourvu de puissance, et des honneurs sans crédit. Celle qui obtint aux noces de Cana le premier miracle de Jésus, peut encore tous les jours nous en obtenir de plus grands. A Dieu ne plaise que nous pensions ce qu'un excès de piété ou plutôt une fausse dévotion ne persuade que trop souvent à des fidèles peu éclairés, que Marie, par sa qualité de Mère de Dieu, a le droit d'exiger ce qu'elle veut bien demander pour nous; qu'elle prie moins qu'elle ne commande; ce seroit affoiblir son éloge que de l'outrer; non, mais ce que nous disons avec toute l'Eglise, c'est que Jésus ne cesse point, au sein de sa gloire, de reconnoître Marie pour sa mère, qu'il l'honore en cette qualité, qu'il l'écoute aussi favorablement que le demandent les mérites personnels, et la dignité de cette auguste suppliante. Ce que nous disons, c'est qu'elle peut obtenir ce que n'obtint pas Abraham pour une ville infâme; qu'elle peut, mieux que Moïse, arrêter les vengeances du Seigneur contre un peuple infidèle; que les fléaux dont Dieu juroit de ne point délivrer Jérusalem, à la prière même de ses prophètes, il les détourneroit de dessus nos têtes

en faveur de Marie; que son intercession doit inspirer aux chrétiens plns de confiance encore que n'en inspirèrent à Juda Machabée les prières d'Onias et de Jérémie. Ce que nous disons enfin, c'est qu'il n'est point de juste sur la terre, ni de saint dans le ciel dont la protection soit plus efficace auprès du Seigneur que celle de Marie : que personne ne peut mieux qu'elle rappeler nos ames des portes de l'abîme, nous retirer des bras de la mort, nous secourir dans les tentations, nous obtenir le pardon de nos crimes. Il nous semble entendre le vrai Salomon dire à cette Vierge sainte, ces tendres paroles adressées autrefois à Bethsabée : Ma mère, demandez, car je ne puis rien refuser à celle à qui je dois la vie; ce n'est plus ce temps où, après trois jours d'absence, je ne répondois à vos tendres empressements qu'avec une espèce de rigueur; ce n'est plus ce temps où l'heure du prodige que vous demandiez étant marquée, je vous disois : Femme, qu'y a-t-il de commun entre vous et moi? ce n'est plus ce temps où, paroissant vous méconnoître, je m'écriois : Quelle est ma mère, et quels sont mes frères! Ces humiliations passagères préparoient alors votre gloire présente; je jetois ainsi les fondements de cette grandeur où je vous élève, de cette puissance que je vous accorde. Le temps est venu de partager ma gloire; soyez souveraine dans mon royaume; jouissez à jamais des droits que vous acquîtes en me donnant le jour; je vous ouvre les trésors de mes grâces, soyez-en la dispensatrice. Au sein de la gloire qui m'environne, je suis encore votre fils, et vous êtes ma mère; parlez, à votre voix ma colère apaisée se changera en clémence; je jetterai où il vous plaira des regards de miséricorde; mes anges voleront au se-

cours de vos fidèles serviteurs; je prodiguerai à votre gré les dons de la nature et de la grâce; à votre prière je suspendrai ma foudre, je retirerai mes fléaux de dessus la terre, je désarmerai la mort, j'enchaînerai les démons; je fermerai les enfers, et j'ouvrirai les cieux. Soyez le refuge des pécheurs, la consolation des affligés, la force des foibles, la ressource des malheureux, le salut des infirmes, la patronne des peuples, la bienfaitrice de l'univers; ma mère, demandez, et vos vœux exaucés vous prouveront ma juste déférence : *Pete, mater mea; neque enim fas est ut avertam faciem tuam.* Ce n'est pas ici, dans la bouche du Sauveur, une expression stérile de sa tendresse; que de prodiges de puissance et de bonté Marie n'a-t-elle pas opérés sur la terre, en vertu de l'immense pouvoir qu'elle a reçu de son Fils! Que les mérites qu'elle acquit en cette vie sont glorieusement récompensés dans l'autre par les effets miraculeux de son crédit, et par les honneurs que lui rendent les peuples et les rois! Partout on la reconnoît pour l'avocate des pécheurs, le soutien de l'Eglise, la ressource des villes, des empires, et l'espérance du monde chrétien. Elle répand sur la terre les richesses qu'elle puise dans le sein de la Divinité. Comme mère de notre Juge, mais une mère de miséricorde, elle ménage l'affaire de notre salut; cette grande affaire dont nous nous occupons nous-mêmes si mal. Elle montre sans cesse à son Fils, dit un saint évêque, le sein où il a reposé, tandis que le Fils montre à son Père les plaies qu'il a reçues pour notre amour. Ils triomphent l'un et l'autre, le Fils par le droit de la souveraineté, la Mère par des supplications qu'elle adresse pour nous avec autant de zèle que de succès. Disons donc qu'après Jésus, Marie est ce

que le ciel a de plus grand, la terre, de plus auguste; et que le parallèle entre le fils et la mère est d'autant plus sensible, qu'en rapprochant les circonstances de leur vie, on voit d'abord la naissance de l'un et de l'autre, dans la bouche des prophètes, également prédite et annoncée. Le fils est le pontife par qui notre salut s'est opéré; la mère est la médiatrice qui nous l'a procuré. L'un a brisé les idoles, l'autre a écrasé la tête du serpent. Jésus est devenu homme sans cesser d'être Dieu, Marie est devenue mère sans cesser d'être vierge. Jésus a triomphé par l'humiliation de la mort; Marie, par l'humilité de la vie. Tous deux partagent la même couronne: l'un porte le titre de roi du ciel et de la terre, l'autre est déclarée reine des anges et des hommes. Ne soyons pas surpris, au reste, qu'après avoir donné à ses apôtres le pouvoir de faire tant de miracles, Jésus-Christ ne l'ait point accordé à Marie. Ah! sans doute qu'après le prodige inoui d'avoir donné Jésus à la terre, ce titre seul suffisoit pour lui assurer les hommages du monde; pour être au-dessus de tous les saints, Marie n'a pas besoin d'autre prodige que d'elle-même. Marie n'a donc pas marché, comme son fils, sur les flots d'une mer irritée; mais elle s'est soutenue pure et sans tache au milieu du déluge de l'iniquité. Marie n'a point rendu la vue aux aveugles, la vie aux morts; mais elle a donné au monde celui qui étoit la lumière et la vie. Marie n'a point commandé aux démons et délivré les possédés; mais délivrée du péché, affranchie de l'empire du démon, tout l'enfer a reculé devant elle. Marie n'a point guéri les malades, ni remis les péchés; elle s'est contentée d'être le soulagement des infirmes, et le refuge des pécheurs. Elle

n'a point, en un mot, comme son fils, étonné le monde par des miracles; mais elle-même, par sa sainteté, a été le miracle de grâce : semblable enfin à cet astre lumineux, qui sort toujours vainqueur du nuage qui l'entoure, l'éclat de ses grandeurs a percé tous les voiles où sa modestie vouloit les ensevelir; son culte, devenu toujours plus cher aux hommes, s'est étendu avec celui de son fils; et l'univers conquis à la foi a retenti presque en même temps des noms augustes de Jésus et de Marie. N'en soyons pas étonnés : Marie n'a pas tardé à faire connoître le crédit presque sans bornes qu'elle a auprès de Jésus. Les temples dont il est Dieu, elle en est la protectrice; tous les sanctuaires qui retentissent du nom du fils, répètent les louanges de la mère; la grâce de Jésus-Christ ne lui gagne point de cœurs qu'il ne donne à Marie; il les reçoit par elle, ou elle les reçoit de lui. Aussi la confiance en Marie, et l'invocation de Marie sont-elles le commencement, ou le fruit de la vraie piété, et si l'on peut aimer Marie sans être saint, on ne connoît pas de sainteté séparée du culte de Marie. Ne soyons donc pas surpris que l'Eglise nous recommande si spécialement ce culte, et que, pour nous y inviter, l'Ecriture la compare au soleil, et nous dise qu'elle en a l'élévation dans la sublimité du rang qui la distingue, les ardeurs dans les flammes de la charité qui la dévorent, la fécondité dans l'abondance des grâces sans cesse accordées à sa prière; que, devenue pour la terre un astre favorable, pour les puissances de ténèbres une armée rangée en bataille, elle déconcerte les enfers, soutient l'Eglise dans ses combats, et est tout à la fois l'appui, l'exemple, et la reine des nations. Pourquoi ces dons multipliés que Dieu

verse avec une espèce de profusion sur Marie? Parce qu'après avoir reçu elle seule plus de grâces que tous les saints ensemble, elle en a parfaitement rempli la mesure par sa fidélité; parce que, dans toute sa vie, il n'y a pas eu une pensée indifférente, pas une parole inutile, pas une action purement naturelle; parce qu'elle a pris plus de part que toute autre au calice, aux opprobres du Rédempteur; parce qu'elle a travaillé sans relâche pour un Dieu dont le caractère est d'être essentiellement et souverainement juste. Voilà ce qui lui fait donner la préférence sur les saints, ce qui la fait entrer plus avant qu'eux dans cette source intarissable de lumière que Dieu habite.

Quel secours et quelle protection ne devons-nous donc pas attendre de cette Vierge sainte, qui, étant assise dans la gloire auprès de son fils, et ayant trouvé grâce auprès de Dieu, est en état d'obtenir par sa médiation le pardon des coupables, la guérison des malades, la consolation des affligés, la délivrance des pécheurs, le salut de tous les enfants d'Adam? Aussi quels titres d'honneur et de gloire les Pères ne lui ont-ils pas donnés? De coopératrice du Sauveur, de médiatrice du salut, de réparatrice des siècles. En effet, on peut dire qu'elle a été donnée aux hommes, et particulièrement aux pécheurs, comme une médiatrice dont ils peuvent se servir utilement auprès du médiateur même, parce que le médiateur étant en même temps juge, cette dernière qualité effraie ceux que la première rassure; et c'est la pensée de saint Bernard. Vous craignez, dit ce grand saint, d'approcher de l'Eternel! il vous a donné Jésus pour médiateur; qu'est-ce qu'un tel fils ne peut pas auprès du

père? Craignez-vous encore d'approcher de ce fils? C'est votre frère et votre chair, qui comme nous a été tenté par toutes sortes de maux, excepté le péché : mais peut-être redoutez-vous en lui la majesté divine; car, quoiqu'il soit devenu homme, il est toujours demeuré Dieu : vous voulez avoir un avocat auprès de lui, recourez à Marie; en elle vous trouverez l'humilité seule, et elle sera sûrement écoutée; car le fils exaucera la mère, et le père exaucera le fils.

Oui, ô Vierge sainte! telle sera la voie que je suivrai pour arriver jusqu'à Dieu; je vous invoquerai avec confiance; vous me présenterez Jésus, qui fléchira le Tout-Puissant en ma faveur, et m'en obtiendra une part à la béatitude céleste.

Ainsi soit-il.

SEPTIÈME MÉDITATION.

SUR L'ASSOMPTION DE LA TRÈS SAINTE VIERGE.

Cette éclatante et glorieuse assomption fait non-seulement le triomphe de Marie, mais encore celui de l'Eglise.

Si l'Eglise n'avoit pas des sentiments plus élevés, et des lumières plus pures que le commun des hommes, loin de triompher à la vue de l'exaltation de Marie, elle s'affligeroit de son assomption, comme les apôtres se livrèrent autrefois à la tristesse au jour de l'ascension de Jésus-Christ; mais, pénétrée pour la Mère de Dieu, d'un amour bien plus parfait que n'étoit celui des apôtres pour le Sauveur, et plus éclairée qu'eux sur ses propres intérêts, elle trouve son triomphe

dans celui de Marie ; soit, dit saint Bernard, par un effet de l'attachement respectueux qu'elle lui porte, soit par la considération des secours abondants qu'elle en espère.

Cette épouse du fils de Dieu, dirigée par son esprit se conforme en tout à ses jugements, à ses pensées, à ses dispositions ; elle aime ce qu'il chérit, elle honore ce qu'il approuve, elle révère ce qu'il estime. Or, Jésus-Christ fut toujours pénétré d'une tendresse infinie pour Marie ; il l'a choisie pour sa mère, il l'a comblée de ses grâces, il l'a placée à sa droite : douterons-nous, après tant de marques de bienveillance de la part d'un Dieu, que l'Eglise n'ait pour cette auguste Vierge les plus vifs sentiments de tendresse et de vénération ; et que, par conséquent, elle ne se réjouisse de son bonheur, elle n'applaudisse à son triomphe ? Si la chair de Marie est la chair même de Jésus-Christ au sentiment des Pères, si les perfections de Marie, sont une image des perfections de Jésus-Christ ; si les liens de la nature et de la grâce les unissent, l'Eglise peut-elle s'intéresser à la gloire du Fils, sans être sensible à l'élévation de la Mère ? L'Eglise sait que Jésus-Christ lui a été donné pour son sauveur, son époux, sa vie, et son tout ; mais elle n'ignore pas qu'elle tient cet inestimable bienfait de Marie, dont le Père s'est servi pour donner son Fils au monde. L'Eglise sait que Jésus-Christ est un présent de l'excessive charité de Dieu ; mais elle reconnoît qu'elle n'eût jamais reçu un sauveur si puissant, si Dieu n'eût jeté les yeux sur une créature aussi pure que Marie. L'Eglise sait que le Père éternel a livré son fils, que ce fils lui-même s'est livré à la mort pour nous ; mais elle confesse aussi que Marie a souscrit à cet arrêt, et qu'elle n'a pris soin de

l'enfance de Jésus-Christ, qu'afin que, dans la plénitude de l'âge, il fût immolé pour notre réconciliation. L'Eglise a donc toujours regardé cette auguste Vierge, après l'Homme-Dieu, comme le principe intermédiaire du salut, la source de la grâce, la porte du ciel. Or, peut-elle conserver cette haute idée de la mère de Dieu, et se refuser aux plus doux transports de joie à la vue de son exaltation? La parfaite reconnoissance qu'elle conserve, lui permet-elle de voir d'un œil indifférent la souveraine félicité d'une bienfaitrice dont elle a reçu tant de faveurs? Peut-elle révérer Marie comme sa mère, et ne pas regarder la gloire de cette Vierge comme la sienne propre? Ah n'en doutons pas, elle se croit aujourd'hui glorifiée dans la meilleure partie d'elle-même.

Aussi dans ce jour elle oublie ses pertes, elle oublie qu'elle est sur la terre veuve et désolée: obligée souvent de s'y nourrir de ses larmes jusqu'à l'avènement de son époux, elle oublie tout pour se souvenir que Marie est heureuse, et cette seule pensée la console dans ses maux. De là les chants d'allégresse dont elle fait aujourd'hui retentir ses temples, les trésors de grâce qu'elle ouvre abondamment à ses enfants, les paroles de confiance qu'elle met dans la bouche de ses ministres; de là les efforts qu'elle fait pour inspirer à tous les fidèles une allégresse égale à la sienne. Ce jour heureux nous luit, dit-elle; jour vraiment heureux, où Marie victorieuse est entrée dans le ciel. Bannissez de vos cœurs le trouble et la douleur; que tous s'empressent à célébrer son triomphe; que tous se réjouissent avec elle, parce qu'elle règne à jamais avec son fils. Je sais quels sujets vous avez de gémir; je sais que, pres-

sés de toutes parts, il ne vous reste que des larmes pour pleurer votre exil; mais qu'aujourd'hui toutes ces tristes images s'effacent de votre esprit : Marie, notre reine et notre mère, prend possession de l'empire des cieux : que ce grand objet vous occupe, vous console, et vous rassure.

Voulons-nous nous convaincre encore plus de la sincérité des sentiments de l'Eglise par rapport à Marie, voyons les soins assidus qu'elle s'est donnés pour défendre l'honneur, et pour étendre le culte de cette illustre Vierge. Quels anathèmes n'a-t-elle pas prononcés contre les impies qui s'efforçoient d'attaquer sa divine maternité, son inviolable pureté, sa perpétuelle virginité? Combien de solennités a-t-elle instituées en son honneur? combien de ministres a-t-elle consacrés à son culte? combien d'autels dressés en son nom? de temples érigés sous ses auspices? Monuments éternels de la gloire de Marie, monuments éternels des sentiments de l'Eglise pour elle, et des hommages qu'elle s'est toujours proposé de lui rendre.

Des dispositions si marquées devroient faire impression sur nous : en sommes-nous chacun en particulier, plus dévoués à Marie, plus ardents à son service? Quoi cependant de plus juste? quoi de plus équitable? Et en effet, mère de notre Dieu, cette Vierge sainte ne mérite-t-elle pas nos plus profonds respects, et notre confiance la plus entière? Avec tous nos efforts, reconnoîtrons-nous jamais assez les bienfaits que nous tenons de sa main libérale? Honorerons-nous assez dignement les sublimes vertus dont elle est ornée, les augustes priviléges dont elle est ennoblie, le rang élevé qu'elle tient dans le ciel? Peut-être, fondés sur quelques vœux in-

téressés, sur quelques prières équivoques, sur quelques louanges superficielles, pensons-nous lui rendre les devoirs légitimes qu'exigent l'Eglise, la religion, et la piété : mais qu'il est à craindre que ce ne soit ici de spécieux dehors que le cœur dément en secret, puisque d'ailleurs nous sommes si froids pour son culte, et que nous négligeons d'imiter ce qui l'a rendue sainte et glorieuse! Car, n'en doutons pas, on n'honore la plus parfaite des créatures que par une vie conforme à la sienne : l'imitation de ses vertus est la preuve la moins équivoque de notre vénération pour sa personne; elle n'accepte les hommages que de ceux qui suivent ses exemples. Eh! comment une Vierge détachée de tout ce qui n'est pas Dieu, écouteroit-elle les soupirs d'un cœur avare? Comment cette mère de miséricorde recevroit-elle les offrandes d'une main sanguinaire? Comment ce miroir de justice accepteroit-elle les louanges d'une bouche vendue à la calomnie? De quel œil cette ame pure verroit-elle au pied de ses autels des victimes d'un amour désordonné, consumées intérieurement par un feu criminel? Comment enfin la mère de Jésus-Christ seroit-elle sensible aux vœux de tant de chrétiens qui offensent sans cesse son fils par une vie presque païenne? Ah! des honneurs de la part de ces ingrats l'outragent, elle est prête à rejeter leur encens et leurs hommages. Mais comment revenir de nos voies, comment obtenir d'honorer dignement le fils et la mère? L'assomption de Marie nous fournit les plus justes motifs d'espérer cette grâce, puisqu'étant élevée dans le ciel, elle y demande et obtient de son fils tous les secours qui nous sont nécessaires : nouveau sujet de triomphe pour l'Eglise.

Voir ligués contre soi les empereurs et les maîtres du monde; être contredite par ses propres enfants, persécutée par de faux sages, troublée au dedans par la crainte, agitée au dehors par les combats, c'étoit la triste situation de l'Eglise, lors même que Jésus-Christ eut envoyé son Esprit-Saint pour la conduire. L'idolâtrie et l'hérésie, répandues de toutes parts, ne laissoient à l'empire de Jésus-Christ que quelques villes privilégiées, encore même les chrétiens tremblants y étoient-ils dominés par la multitude des juifs et des païens, leurs ennemis. Les orages et les tempêtes menaçoient la barque de Pierre d'un naufrage assuré. Jésus-Christ cependant sembloit s'endormir sur ses besoins; il attendoit, pour répandre ses grâces avec plus d'abondance, dit saint Bernard, que la Vierge privilégiée qui l'avoit porté dans son sein, vînt elle-même les solliciter et les obtenir. L'Eglise affligée vit donc avec une joie incroyable l'heureux moment auquel cette protectrice toute-puissante s'éleva dans le ciel, et y entendit, de la bouche d'un Dieu, ces paroles consolantes : Demandez, ô mère respectée! tout ce qu'il vous plaira pour mon peuple, et toutes vos demandes seront exaucées.

Fondée sur cet oracle, l'Eglise croit que comme c'est pour la former que Jésus et Marie ont été sur la terre, ils sont dans le ciel pour la soutenir et la couronner. Ici-bas, ils ont travaillé de concert à notre réconciliation éternelle : dans le ciel, ils sont occupés à la maintenir, à la perfectionner, Jésus-Christ auprès de son père, Marie auprès de Jésus-Christ; en sorte que d'un côté Jésus-Christ agit pour l'Eglise auprès du Père céleste, et que de l'autre, Marie s'intéresse pour cette même Eglise auprès de Jésus-Christ son fils. Là, ce chef

adorable offre son sang répandu pour purifier l'Eglise; et Marie lui présente à lui-même le sein virginal qui l'a porté. Là, ce médiateur de la nouvelle alliance fait valoir en faveur de l'Eglise le bois sanglant auquel il fut suspendu; et Marie fait briller à ses yeux le glaive meurtrier qui perça son ame au pied de la croix. Enfin, comme Dieu ne peut rien refuser à son fils, il ne peut rien refuser à sa mère; et comme Jésus-Christ ne cesse d'intercéder pour l'Eglise auprès de son père, Marie ne met point de bornes aux prières qu'elle adresse pour l'Eglise à Jésus-Christ son fils; elle en fait une de ses fonctions ordinaires, et, si l'on peut parler ainsi, une partie de sa félicité. L'Eglise acquiert donc, par l'assomption de Marie, un second chef auprès du premier; une médiatrice auprès du médiateur, une dispensatrice libérale auprès du trésor immense des miséricordes divines; aussi quelles richesses répandues sur l'Eglise! de quelle nouvelle splendeur ne brille-t-elle pas à nos yeux depuis que Marie est assise à la droite de son fils! Les temps changent, tout s'accroît, tout se fortifie, tout est rendu digne du Dieu que nous adorons. Les Césars courbent leurs têtes altières sous le joug évangélique : les maîtres du monde respectent la qualité d'enfants de l'Eglise : les empereurs païens, qui s'étoient nourris de son sang, deviennent ses protecteurs et ses pères; leurs bras, ces mêmes bras où brilloit un fer écincelant, toujours prêt à la déchirer, ne sont occupés qu'à la soutenir et qu'à l'étendre. Cette Eglise si humiliée prend une nouvelle forme; un appareil nombreux la décore; un peuple immense court se placer parmi ses enfants; l'idolâtrie renversée tombe dans l'opprobre; l'hérésie terrassée voit son obstination confondue; et c'est à Marie, placée dans

le ciel, que l'Eglise se confesse redevable de tant de succès. Je ne suis donc plus surpris si cette Eglise sainte appelle Marie sa consolation, son refuge, son espérance, et sa vie; si, dans ses besoins particuliers ou publics, imprévus ou ordinaires, elle réclame son assistance : mais ce qui doit nous étonner, c'est qu'il se trouve des chrétiens qui ne recourent pas à cette mère des miséricordes, au milieu des besoins qui les pressent de toutes parts. Il est facile de comprendre que leur foiblesse et leur cupidité naturelle sont des obstacles à leurs autres devoirs : mais que leur en coûteroit-il de recourir à Marie, et croient-ils qu'elle ne puisse ou qu'elle ne veuille s'intéresser pour eux? Ah! dit saint Bernard, depuis le jour de son assomption, elle répand les grâces et les faveurs les plus abondantes sur ceux qui les sollicitent. Eh! que ne peut-elle pas obtenir? Elle ne manque ni de bonté, ni de puissance : elle est la mère de miséricorde; c'est le nom que l'Eglise lui donne à juste titre : elle est la mère du Seigneur : et quelle autorité ne reçoit-elle pas de cette éminente dignité! Peut-être la qualité de juge redoutable que Jésus-Christ joint à celle du sauveur des hommes nous effraie-t-elle : mais auprès de Marie, qu'est-ce qui pourroit nous effrayer, ou plutôt qu'est-ce qui peut ne pas nous consoler, et ne pas nous rassurer? Approchons donc avec plus de confiance que jamais de son trône, et joignons nos prières à nos acclamations. Entrons dans les sentiments encore plus vifs et plus tendres que ceux qu'exprimoit le prophète Elisée à la vue du glorieux ravissement d'Elie son maître : Mon père, disoit le prophète, qui restoit sur la terre, mon père, protecteur d'Israël et sa lumière, ne m'abandonnez pas. Disons également, en voyant

Marie placée au plus haut des cieux : Jouissez, Vierge sainte, de la gloire qui vous est si légitimement acquise ; mais souvenez-vous de nous dans votre règne. Assurée de votre bonheur, n'oubliez pas nos intérêts : retirée de ce triste exil, attirez-nous après vous : exaltée sur la tête des esprits célestes, votre élévation fait notre joie, votre félicité fait notre gloire, votre grandeur fait notre confiance. Que ces sentiments sincères de nos cœurs nous tiennent lieu de mérites auprès de vous, et nous attirent votre puissante intercession. Dans ce jour de votre assomption glorieuse, où nous vous offrons plus particulièrement nos hommages, répandez sur nous plus abondamment vos faveurs et vos grâces ; prenez-nous sous votre protection : enfin, faites-nous ressentir ce que vous pouvez auprès de Jésus-Christ, afin qu'après avoir recueilli les fruits de votre triomphe, nous puissions y participer nous-mêmes dans le ciel.

Ainsi soit-il.

HUITIÈME MÉDITATION.

SUR L'ASSOMPTION DE LA TRÈS SAINTE VIERGE.

Il ne suffit pas d'admirer le triomphe glorieux de Marie, il nous faut comme elle tendre au bonheur du ciel; et nous ne pouvons y parvenir que par la pratique fidèle des vertus dont elle nous a présenté le modèle : ces vertus sont surtout l'humilité, la soumission aux volontés de Dieu, et la constance dans les souffrances.

PLUS le Seigneur veut élever une ame à un degré éminent de grâce, de lumière, et de dignité, plus il l'abaisse et l'avilit aux yeux des hommes; il la dépouille d'abord de ce qu'on appelle grandeur selon le monde, pour ne lui laisser que cette grandeur véritable qui est le fruit de la justice et de la sainteté. Les abaissements de Marie sur la terre, ainsi que nous l'avons vu déjà dans le cours de sa vie, sont une preuve de cette vérité. Comme les desseins de Dieu sur elle lui préparoient la plus haute élévation où une simple créature puisse atteindre, les voies par lesquelles elle y est conduite sont des voies d'humiliation et d'obscurité qu'elle embrasse avec les sentiments de l'humilité la plus profonde. Rappelons-nous quelques traits de la vie de cette Vierge sainte, et nous y découvrirons de nouveau une suite non interrompue de privations tristes et humiliantes, qui nous convaincront que nous ne pouvons parvenir à la gloire que par l'humilité. Aucune créature n'avoit reçu du Ciel plus de faveurs signalées que cette fille de Juda. Elle étoit née du sang de David : la grâce

avoit devancé en elle la naissance : elle étoit vierge dans sa fécondité; enfin, la qualité de Mère de Dieu relevoit tous ses autres titres ; et cependant aucun de ces titres glorieux ne parut tant qu'elle fut sur la terre. Sa naissance fut toujours obscurcie par la médiocrité de sa fortune; l'excellence de sa grâce fut toujours cachée sous une vie simple et commune : sa dignité de Mère de Dieu fut comme démentie par la ressemblance de son fils avec un homme ordinaire. La Judée la regarda simplement comme la mère de Jésus de Nazareth; Marie n'ignoroit pas ce qu'elle étoit : elle n'en laissa pas moins les hommes dans l'ignorance de ce que le Seigneur avoit opéré en elle; elle ne s'empresse pas de les détromper et de découvrir les merveilles de Dieu; elle souffre volontiers que tout ce qu'elle a de grand soit comme s'il n'étoit pas. Elle porte ce dépouillement avec joie : pas un mot, pas une démarche qui puisse trahir le secret de son humilité; tout ce qu'elle souhaite, c'est que la gloire de son fils soit connue, et son royaume, établi sur la terre. C'est ainsi que, par un abaissement continuel, la sagesse de Dieu préparoit cette ame céleste à la gloire où elle est enfin élevée. Tout son soin avoit été de se cacher aux yeux des hommes, et de se confondre avec les autres mères d'Israël; et il semble que l'attention unique de Dieu est de la glorifier au jour de sa mort, et de la distinguer par un privilége singulier, qui devoit rendre témoignage dans tous les siècles à sa qualité de Mère de Dieu. Son corps, comme celui de son fils, ne voit pas la corruption; la vertu du Père la délivre d'entre les morts; les cieux s'ouvrent pour la recevoir triomphante et glorieuse : elle sort du tombeau

environnée de lumière, pour aller prendre possession de sa gloire à la droite de son Fils; elle est placée au-dessus des principautés et des puissances. C'est cette arche d'Israël, qui, après avoir été quelque temps sous des tentes dans le désert, est enfin introduite avec pompe dans la Jérusalem céleste. Voilà le prix que la magnificence de Dieu réservoit aux privations humiliantes et volontaires de Marie. Que nous sommes éloignés d'imiter une semblable humilité! Loin de souffrir avec résignation ce qui nous humilie, ou ce qui laisse ignorer aux hommes ce que nous sommes; hélas! tout notre soin est de paroître; toute notre vie est une étude de vanité, qui nous montre toujours par tous les endroits qui peuvent nous distinguer. Lors même que touchés de Dieu, et revenus de nos égarements, nous avons pris le parti d'une vie chrétienne, nous voulons que le monde conserve encore le souvenir des talents malheureux et des vains avantages que nous avons sacrifiés en rompant avec lui. Nous sommes flattés qu'on fasse encore valoir par-là notre sacrifice, qu'on nous fasse honneur de ce que nous avons nous-mêmes jugé digne de mépris. Comment, avec un orgueil si démesuré, espérons-nous de parvenir au ciel, que nous savons n'être promis qu'aux humbles? Travaillons-nous davantage à l'obtenir par notre soumission aux volontés du Seigneur? Marie, dans tous les états de sa vie mortelle, avoit toujours regardé la dépendance comme la voie par où la grâce vouloit la conduire; tantôt vivant dans une déférence entière aux volontés de Joseph, tantôt attachée aux ordres et à la destinée de son fils; tantôt confiée au disciple bien-aimé, et le regardant comme l'arbitre de sa conduite; tantôt enfin se tenant à

la suite des disciples, après la mort de Jésus-Christ, comme une des autres femmes fidèles; ne paroissant entrer en rien, ne s'attribuant rien, n'affectant aucune prééminence dans cette sainte assemblée, se comportant enfin comme une simple fille de l'Eglise, elle qui en étoit la protectrice et la mère. Quelle leçon! quel exemple! quel modèle! mais aussi quelle récompense! Dieu a rendu à Marie dans le ciel cette puissance qu'elle n'avoit pas voulu exercer sur la terre. Il l'a fait rentrer dans tous ses droits; il l'a établie sous lui la médiatrice des fidèles, le canal des grâces, le soutien de l'Eglise, l'asile des pécheurs, la protectrice des justes, la ressource des peuples, et la reine du ciel. Pour la récompenser de sa soumission sur la terre, il veut que tout ici-bas lui soit soumis; il veut que nous nous adressions tous à elle, si nous voulons tout obtenir de lui : et qu'on ne dise pas que nous ôtons au fils pour donner à la mère; car tout ce que nous honorons dans la mère est toujours reconnu pour être un bienfait du fils. Ce sont ses dons que nous exaltons, en exaltant les dons accordés à Marie; c'est sa puissance que nous réclamons, en réclamant celle de Marie : et il sera toujours vrai que Marie et nous, nous ne sommes ce que nous sommes que par Jésus-Christ. C'est donc ainsi que ce divin Sauveur a récompensé l'humble dépendance de Marie sur la terre : mais quelle espérance pouvons-nous avoir de participer à la félicité dont elle jouit dans le ciel, nous dont l'orgueil est blessé de la moindre idée de soumission, qui n'obéissons à l'autorité légitime qu'avec peine, qui allons souvent jusqu'à mépriser intérieurement ceux dont nous sommes obligés de dépendre, et

qui nous vengeons de leur élévation par nos censures!

Ah! si Jésus-Christ lui-même ne reconnoît, dans son Evangile, pour sa mère et ses frères que ceux qui font la volonté du Père céleste, Marie reconnoîtroit-elle pour ses enfants les transgresseurs de cette sainte volonté? Tous ceux qui diront à Jésus-Christ : Seigneur, Seigneur, n'entreront pas pour cela dans le royaume des cieux; et tous ceux qui diroient à Marie : Notre reine, notre refuge, notre espérance, seroient admis dans la gloire que Jésus-Christ n'a promise qu'aux observateurs de sa loi sainte! Non, Marie ne compte pour ses serviteurs que ceux qui se conforment aux volontés de son fils, dussent ces volontés être pénibles à la nature, et ne nous promettre que des souffrances en cette vie; car, ne nous flattons pas, ce ne sera que par les larmes, les épreuves, et le même mystère de rigueurs exercées à l'égard de Marie, que la Providence nous conduira dans le chemin du salut. Les souffrances sont le caractère propre et particulier qui distinguera toujours les élus : et c'est parce que nous en sommes naturellement ennemis, parce que nous n'avons pas la force de nous les appliquer volontairement, que Dieu y supplée en nous marquant malgré nous de ce sceau des prédestinés. Tantôt il sème d'épines les voies où nous marchons; tantôt il empoisonne nos plaisirs en excitant dans notre ame un remords secret qui la déchire. Ainsi le Seigneur se plaît à nous présenter partout la coupe amère de la tribulation. Or, pourquoi cette Providence de rigueurs? Pourquoi cette main toujours suspendue sur nos têtes pour nous frapper par les endroits les plus sensibles? Ah! c'est qu'il s'agit de nous

sauver; c'est que, pour être véritablement le peuple d'un Dieu crucifié, il faut que nous marchions à l'ombre de la croix : qu'arrive-t-il cependant? Au lieu de nous soumettre à une conduite dont Dieu n'use que pour nos véritables intérêts, elle nous irrite au contraire, elle devient le sujet de nos murmures; la bouche s'ouvre aux plaintes, le cœur tombe dans l'abattement et la tristesse; on ne connoît plus que les éclats de la douleur, ou le silence de l'accablement. L'ivresse des passions sert de remède aux plus indociles; ils s'y plongent dans l'espoir d'étourdir ainsi pour quelques moments la violence du mal auquel ils sont en proie : les plus modérés attendent un vain soulagement d'une compassion étrangère, compassion toujours infructueuse; les plus sages cherchent dans leur raison de quoi se défendre contre les faiblesses du sentiment; c'est-à-dire, que tous consentent à perdre le mérite de leurs souffrances, ou changent pour eux le chemin du ciel en une voie d'égarement et de perdition. Marie nous a donné des leçons bien différentes : partout elle s'est fait une loi d'adorer la volonté de son fils, et de s'y soumettre, lors même qu'il l'accabloit de ses rigueurs; et quoiqu'elle ne l'ait point accompagné sur le Thabor, elle ne l'a pas moins suivi sur le Calvaire. Rappelons-nous encore ici, pour notre instruction ou pour confondre notre lâcheté, cette scène sanglante où l'enfer déploya tout à la fois contre le Fils et la Mère toutes ses fureurs. Jésus étoit arrivé sur la cime de la montagne marquée pour la consommation du sacrifice, on l'attache sur le bois funeste ou l'holocauste alloit se consommer. Le sang coule, et rougit toute la terre; son corps est couvert de blessures profondes, sa tête penchée ne peut plus

se soutenir; tous les traits de la mort sont répandus sur son visage; il ouvre des yeux anéantis qu'il referme aussitôt, il n'a plus qu'un souffle de vie qui va bientôt s'évanouir. Vierge sainte, dans cet état reconnoissez-vous encore votre fils? Oui, elle le reconnoît pour la victime que Dieu demande, et elle se tient immobile. La constance de Jésus a passé dans l'ame de Marie; ce qu'elle voit lui enseigne ce qu'elle doit être; une fermeté intrépide et une bonté généreuse, voilà ce qu'elle regarde comme un modèle digne de son imitation : elle ne peut mêler son sang à celui que verse Jésus-Christ, mais elle peut retenir ses plaintes, comme il retient les siennes : au défaut du sacrifice de sa vie, elle fait le sacrifice de sa tendresse; et pendant que le Fils sauve le monde par sa mort, la Mère achève de l'instruire par sa fermeté. Quel enchaînement de disgrâces et d'épreuves dans la vie de Marie! Quelle persévérance de la part du Ciel à ne la placer que dans des situations douloureuses, à ne composer le tissu de ses jours que d'événements accablants pour la nature : mais en même temps quel courage au milieu de ces circonstances désolantes! quelle docilité sous la main qui la frappe! quel anéantissement de sa volonté pour n'écouter que les droits rigoureux dont elle est la victime! Hélas! il s'en faut bien qu'on nous demande les mêmes sacrifices qu'à Marie, et que les disciples soient aussi peu ménagés que la Mère; malgré cela, nous ne savons opposer à Dieu que d'opiniâtres résistances, redouter une sévérité qui nous sauve, appeler par mille soupirs un état de calme et de prospérité qui nous perd. Y pensons-nous? et ne saurons-nous jamais nous faire des souffrances du temps un mérite

pour l'éternité? Nous souhaiterions qu'il fût possible de retrancher de notre vie tout ce qui s'en écoule dans les larmes, tout ce qu'on en donne à dés occupations pénibles, tout ce que les chagrins en empoisonnent, tout ce que les langueurs et les infirmités en emportent; mais que nous resteroit-il donc pour le ciel? A quel titre oserions-nous exiger cette récompense, qui ne se donne qu'aux grandes vertus, si nous murmurons de tout ce qui gêne l'amour-propre, de tout ce qui contredit nos désirs, de tout ce qui s'oppose au succès de nos entreprises? Un chrétien, cet homme de pénitence, cet homme dont la vie doit être un abrégé du Calvaire, aura-t-il rempli ses engagements lorsqu'il ne présentera à Dieu pour mérites, que des jours partagés entre le repos de l'indolence, et les amusements du plaisir; des jours livrés au tumulte de la dissipation, ou aux dérèglements des cupidités; des jours peut-être pleins aux yeux du monde, mais vides et stériles devant Dieu? Non, disoit le grand apôtre, non; les souffrances du temps ne sont rien en comparaison de la gloire qui doit un jour éclater dans nos personnes : *Non sunt condignæ passiones hujus temporis, ad futuram gloriam quæ revelabitur in nobis.* Il viendra donc le moment qui verra finir cet exil malheureux, et qui m'ouvrira les portes de la céleste patrie; le temps du combat doit passer, celui de la récompense ne passera point : après avoir habité quelques jours cette région de pleurs et de misères, qu'il me sera doux d'être assis tranquillement au port, loin des révolutions et des naufrages! Heureuse patrie! c'est là que le véritable repos m'attend, mais il n'est destiné qu'à la patience humble et soumise. Je m'y dévoue, Seigneur, je la réclame

de votre puissante intercession; Vierge sainte, obtenez-moi cette soumission qui soit dès à présent un remède à mes maux, un adoucissement à mes peines; obtenez-moi de Dieu qu'il l'accepte comme le sacrifice le plus agréable que je puisse lui offrir, comme une satisfaction qui désarme sa justice, en attendant qu'il la récompense dans l'éternité.

Ainsi soit-il.

PREMIÈRE MÉDITATION.

SUR LA DÉVOTION A LA TRÈS SAINTE VIERGE.

Il n'est point de dévotion plus solide, parce qu'à la considérer en elle-même, et à consulter la religion et la raison, il n'est point après Dieu et l'Homme-Dieu, de sujet si digne de notre vénération que la Mère de Dieu.

L'ÉCRITURE, la tradition des saints Pères, l'autorité de l'Eglise, l'exemple constant et uniforme de tous les saints : telles sont les règles sûres qui doivent nous conduire infailliblement dans les routes de la vraie piété; ce sont aussi celles qui nous dirigent dans le culte particulier que nous rendons à Marie. L'Ecriture, il est vrai, nous a peu parlé du pouvoir et de la grandeur de Marie; mais elle en dit assez pour nous en faire connoître toute l'étendue. Quand les hommes louent, ils prodiguent les expressions et les paroles; mais quand le Saint-Esprit, qui saisit dans tous les objets le point précis de leur dignité et de leur grandeur, entreprend de faire un éloge, il trouve le secret de louer beaucoup en disant peu. Ses expressions sont concises, mais leur briéveté est énergique; elles sont simples, mais leur simplicité est majestueuse. Toute l'Ecriture est pleine d'exemples de cette précision éloquente et sublime, qui, dans un petit nombre de mots, renferme les idées les plus grandes et les plus élevées; qui semble ne rien dire, mais qui donne tout à penser, et qui nous présente à tout moment des portraits formés d'un seul trait, où l'on reconnoît cette main toute-puissante, qui met aussi

peu de temps à peindre les objets, qu'elle en met à les produire. Ainsi, lorsque le Saint-Esprit veut nous décrire la création du monde, il dit tout en un mot : *Dixit, et facta sunt. Dieu dit, et le monde sortit du néant.* Il dit : Que la lumière se fasse, et la lumière fut faite. Quand il veut nous donner une idée du souverain Etre, il en dit encore moins, et il en fait entendre davantage. Je suis celui qui est, dit le Seigneur à Moïse : *Ego sum qui sum;* c'est-à-dire, celui qui possède l'être au souverain degré, par propriété et par essence; rien n'existe que par moi, tout vient et dépend de moi, j'ai tout créé, et je puis tout détruire. C'est avec la même précision et la même énergie que le Saint-Esprit nous fait, dans l'Ecriture, l'éloge des grandeurs de Marie : *Maria de quâ natus est Jesus*; Marie, de laquelle est né Jésus. C'est tout ce qu'elle en dit; mais c'est tout dire, et ce seul mot expliqué, cette seule idée approfondie, a produit, sous la plume des saints, des volumes immenses. Dire en effet que Marie est mère de Dieu, n'est-ce pas dire équivalemment qu'elle a eu toutes les vertus, qu'elle a reçu tous les dons de la grâce? N'est-ce pas dire qu'elle a été pure et immaculée dans sa conception, sainte et vénérable dans sa nativité, toujours Vierge après son annonciation, humble et fidèle dans sa purification, glorieuse et triomphante dans son assomption? N'est-ce pas faire entendre qu'elle a été bénie entre toutes les femmes, c'est-à-dire, élevée au-dessus de toutes les créatures, et que toutes les générations seront obligées de l'appeler heureuse? C'est ce que le Ciel même a voulu nous faire comprendre, lorsque l'ange, venant annoncer à Marie qu'elle étoit choisie entre toutes les filles de Juda pour être la mère

du Messie, promis depuis tant de siècles, il lui adressa ces paroles si simples en apparence : Je vous salue, ô vous qui êtes pleine de grâce! *Ave gratiâ plena*. Paroles remplies d'une énergie sublime, car qu'est-ce qu'être pleine de grâce, si ce n'est être comblée de ce don précieux qui est la source de la perfection et de la justice? Qu'est-ce qu'être pleine de grâce, si ce n'est avoir toutes les vertus dans le plus haut degré, si ce n'est enfin être non-seulement l'ouvrage de la grâce, mais son chef-d'œuvre? En relevant des prérogatives si rares, nous n'avons garde de prétendre égaler le culte que nous rendons à Marie à celui que nous devons à l'Être-Suprême. Nous savons la différence infinie et essentielle qu'une piété solide et éclairée mettra toujours entre le Créateur et la créature; à l'un doit être rendu un hommage direct et supérieur à toute autre espèce de culte et de vénération; l'autre ne peut jamais recevoir qu'un culte inférieur et subordonné. Mais celui que nous rendons à Marie, ne se rapporte-t-il pas tout entier à Dieu, comme à son unique principe? Ne la prions-nous pas afin qu'elle le prie? Quand nous l'invoquons, n'est-ce pas pour l'engager à solliciter pour nous celui qui est l'auteur de toute grâce et de tout don parfait? Il faut donc reconnoître ici qu'il y a des degrés de culte, comme il y a des degrés de grandeurs et de puissance, et que s'il n'est pas permis d'honorer Marie autant que Dieu même, nous pouvons et nous devons l'honorer plus qu'aucun autre saint, plus qu'aucune créature après Dieu, parce que si Marie est infiniment au-dessous de Dieu, elle est infiniment au-dessus des saints; et puisque nous devons aux saints mêmes une vénération et un culte religieux, nous de-

vons quelque chose de plus sans doute à celle qui les surpasse. Tant que les hommages que nous rendons à la mère de Dieu ne sortiront pas d'une gradation si juste et si proportionnée, qui pourroit en affoiblir le mérite, ou en ébranler la solidité? Aussi ne trouvons-nous dans l'Eglise de culte si autorisé, ni confirmé par une tradition si suivie, si constante, que le culte de la mère de Dieu. L'Eglise a toujours pensé que si c'est à la sainteté que nous devons nos hommages, personne ne peut à meilleur titre les mériter qu'une vierge aussitôt sanctifiée que formée des mains de son auteur, et seule, par la plus glorieuse distinction, séparée de la masse commune; qu'une vierge à qui les dons du Ciel et les plus riches trésors de la grâce furent communiqués; qu'une vierge en qui cette même grâce, non-seulement ne reçut jamais l'atteinte la plus légère, mais augmenta toujours et produisit des fruits au centuple; qu'une vierge enfin, le modèle des ames justes, et le portrait de toutes les vertus. L'Eglise a toujours pensé que si c'est la dignité, le rang, si ce sont les prééminences, les qualités qui font le plus d'impression sur nos esprits, en présentant à notre culte la mère de Dieu, elle nous offre l'assemblage des plus étonnantes merveilles du Tout-Puissant; la plus heureuse, quoiqu'en même temps la plus humble des femmes, destinée, par un choix éternel, à donner au monde celui qui devoit être le salut du monde, marquée par les patriarches, annoncée par les prophètes, mère sans égale, qui ne conçut que par l'opération d'un Dieu, et qui vit sur la terre un Dieu soumis à ses volontés. L'Eglise a toujours pensé que si c'est la pompe, l'éclat qui nous touche, il n'y a qu'à monter en esprit au plus haut

des cieux. Là, nous verrons une reine placée au-dessus de tous les chœurs des anges, assise auprès du trône du Seigneur, dans le plus sublime degré d'élévation, voyant le monde entier, et ce qui est plus encore, le ciel même soumis à son empire. Enfin l'Eglise a toujours pensé que cette sainteté, cette innocence, cette pureté sans tache, cette surabondance de grâces, ce comble de mérites, cette dignité, ce rang, ces titres, ces prérogatives, ces rapports sacrés avec l'auguste Trinité, comme fille du Père, comme mère du Fils, comme épouse du Saint-Esprit, étoient des motifs suffisants pour fonder solidement le culte de Marie. Aussi la dévotion à la Sainte-Vierge a-t-elle pris naissance comme d'elle-même avec la religion, et s'est-elle accrue avec elle. A peine cette reine du ciel eut-elle disparu de la terre, que les hommes apostoliques lui adressèrent des vœux : ces siècles heureux et si honorables à la foi, furent les premiers dépositaires du respect des fidèles envers Marie, et l'Église encore naissante fut même obligée de régler les honneurs solennels qu'on devoit lui rendre, parce qu'il s'éleva dès-lors parmi les premiers chrétiens, des hommes ignorants qui, frappés de l'éminence de sa gloire et de sa dignité, auroient changé la piété en superstition et en idolâtrie, en lui rendant les honneurs qui ne sont dûs qu'à l'Eternel. Mais quelle fut la surprise de cette Eglise sainte, lorsqu'elle vit tout-à-coup paroître des esprits inquiets et superbes qui osèrent disputer à Marie jusqu'à l'auguste qualité de Mère de Dieu! Au deuxième siècle, Cerinthe lui avoit disputé l'intégrité de son enfantement; au quatrième, Jovinien lui avoit contesté la virginité; mais ces [illegible] de l'enfer avoient été dissipés aussitôt que

produits. Au quatrième siècle, un homme professant en apparence une morale austère, et au fond ennemi de toute piété, un homme idolâtre de ses pensées, entêté de son mérite, souple, adroit, insinuant, qui savoit beaucoup, mais qui ne savoit pas qu'il est dangereux de trop savoir quand on n'est pas humble; Nestorius, malgré la tradition avérée de l'Eglise, ne craint pas d'avancer devant un peuple immense cette scandaleuse proposition : Anathème à quiconque osera soutenir que Marie est mère de Dieu! Le Dieu des chrétiens a-t-il donc une mère ainsi que les dieux du paganisme? Il dit : et tous ceux qui l'entendent frémissent : accoutumés à un autre langage, les fidèles se bouchent les oreilles. Un pieux catholique, convaincu que, lorsqu'il s'agit de la foi, tout chrétien est soldat, reproche en face à Nestorius ses erreurs. Tout Constantinople est en alarme; d'Alexandrie, Cyrille élève la voix; les solitaires font retentir là leur du creux de leurs antres; le patriarche de Jérusalem se fait entendre : on assemble un concile à Ephèse; trois cents Pères s'y trouvent : l'hérésiarque refuse d'y paroître; son jugement est porté, mais en quels termes? Qu'il soit déposé, s'écria le Concile, cet homme audacieux qui, d'une main sacrilége, a osé renverser les bornes posées par nos ancêtres : étranger à Marie, qu'il le soit à Jésus-Christ. Mérite-t-il de consacrer le corps du Fils, celui qui n'a pas rougi d'attenter à l'honneur de la Mère! A cette nouvelle attendue avec empressement, qui pourroit exprimer la joie des zélés et pieux Ephésiens? A peine parurent les Pères du concile, que mille cris d'acclamations retentirent de toutes parts. Bénis, s'écrioient les fidèles, bénis ceux qui sont venus au nom du Seigneur, nous rendre la

mère de notre Dieu, et par conséquent notre mère, et qui ont ratifié ce qui se trouvoit écrit dans tous les cœurs! Le flambeau à la main, ils les conduisoient en pompe dans leurs maisons; la victoire de Marie paroît à ces hommes de foi leur propre triomphe; le souvenir de cette mémorable journée se conserva long-temps. Je vous salue, ô Ephèse! s'écrioit saint Cyrille, heureuse ville, qui vîtes aborder dans vos ports, de toutes les contrées de l'univers, tant de saints évêques, vengeurs de la gloire de Marie. Ainsi les intérêts de Marie étoient-ils précieux dès-lors à tout le peuple saint, et l'Eglise a toujours regardé depuis comme un point capital de maintenir le culte légitime qui lui est dû : toujours elle a fait profession de croire que Marie a véritablement enfanté le Messie; que son enfantement n'a fait que rendre sa virginité plus pure, et que son culte, étant lié à celui de son fils, doit durer autant que la religion même. Ses prières viennent à l'appui de ses sentiments. Dans cette liturgie célèbre que nous récitons au saint autel, liturgie qui vient sans contredit des siècles les plus reculés, dans quels termes parlons-nous de cette auguste Vierge! Sur le point de prononcer les paroles terribles qui immolent la victime sainte, nous honorons, disons-nous, la mémoire de cette Vierge glorieuse, nous la reconnoissons pour la mère de notre Dieu; nous déclarons que ce même Dieu, qui, par amour pour nous, voulut descendre du ciel en terre, prit naissance dans son sein : *Memoriam venerantes gloriosæ semper Virginis Mariæ, Dei genitricis*, etc., et ailleurs : Délivrez-nous, Seigneur, de tous maux : maux passés, ce sont nos crimes; maux présents, ce sont nos passions; maux à venir, ce sont ceux de votre justice. Et si nous ne

méritons pas d'être écoutés par nous-mêmes, nous espérons que Marie voudra bien parler pour nous, et nous savons que vous êtes toujours disposé à l'exaucer : *Intercedente gloriosâ Virgine*, etc. Enfin dans presque toutes les oraisons, l'Eglise prie le Père par le Fils, et le Fils par la Mère : tel est son zèle pour la dévotion à la Sainte-Vierge.

Dévotion fondée sur son auguste qualité de Mère de Dieu; qualité qui, à raison des obligations que nous avons à cette Vierge sainte, autorise nos hommages : peut-il être de bienfait plus réel, de faveurs plus insignes que celles que nous avons reçues de Marie, comme mère de Dieu? C'est de son sang que l'Esprit-Saint a formé un corps au Verbe divin; c'est elle qui a nourri de son lait la victime seule capable de payer la rançon de l'univers; si nous sommes affranchis des peines de l'enfer, si nous avons droit de prétendre au royaume céleste, si la grâce coule abondamment sur nous; en un mot, si nous avons un rédempteur, rendons-en grâces à Marie; après Dieu, c'est à Marie que nous en sommes redevables. Pouvons-nous donc craindre de lui témoigner trop de reconnoissance? Ah! puisse-t-elle au contraire animer notre cœur et exciter notre zèle! Qu'elle soit toujours présente à notre esprit, cette créature heureuse qui est le canal par lequel tous les biens ont été transmis; que la vue de ses bontés nous fasse régler notre conduite sur ses désirs pour notre salut. Nous sommes indignes de vivre, si nous ne lui marquons en toute rencontre l'attachement le plus inviolable. Que ne devons-nous pas attendre de celle par qui nous avons déjà reçu tant de faveurs? En devenant la mère de Dieu, elle est devenue nécessairement la nôtre, et parce que Jésus-Christ même ne dédaigne pas

de nous appeler ses frères, et parce qu'elle nous aime et nous protége, comme des enfants qui lui sont chers. En effet, ne voyant en nous que l'image de Jésus-Christ qui nous a rachetés, que les marques de son sang qui nous a lavés, elle nous regarde comme ne faisant qu'un avec son auguste Fils. Aussi, entrant dans les desseins de Dieu, auxquels sa volonté fut toujours subordonnée, est-ce de nous particulièrement qu'elle s'occupe dans le ciel. Elle ne cesse d'y solliciter la persévérance des justes dans la piété, et le retour des pécheurs à la justice. Estimons-nous heureux d'appartenir à une religion qui nous procure tant de secours, et qui, unissant la terre au ciel par une communication réciproque de prières et de grâces, nous ouvre à toute heure, surtout par la médiation de Marie, le sanctuaire de l'Eternel, et nous fait trouver un continuel accès auprès de Dieu notre père, et de Jésus-Christ notre juge.

Vierge sainte, vous que l'Eglise invoque comme la mère de l'Homme-Dieu, faites-nous voir de plus en plus que vous êtes aussi notre mère : *Monstra te esse matrem.* Soyez notre guide au milieu de cette mer orageuse, où l'on ne trouve de toutes parts que des tempêtes et des écueils. Nos pères vous ont invoquée, et ils sont tous morts en prononçant votre nom : nous vous invoquons de même, et nous vous demandons que ce nom sacré soit, dans notre cœur comme sur nos lèvres, notre consolation à notre dernière heure. O mère de Dieu! souvenez-vous qu'il ne fut jamais dit que vous avez abandonné ceux qui, dans leur affliction, et avec un cœur contrit, ont réclamé votre protection. Nous la réclamons avec confiance : puisse-t-elle nous obtenir les grâces du salut, la persévérance dans le

bien, et l'assurance de vous être réunis dans l'éternité.

Ainsi soit-il.

DEUXIÈME MÉDITATION.

SUR LA DÉVOTION A LA TRÈS SAINTE VIERGE.

Il n'est pas de dévotion plus raisonnable, parce que l'honneur que nous rendons à Marie se rapporte singulièrement à Jésus-Christ, qui lui-même nous a donné sur ce point le plus beau et le plus touchant des exemples.

La dévotion à la Sainte-Vierge, loin de déroger au culte souverain qui est dû à Jésus-Christ, est au contraire fondée sur le tribut de gloire que nous devons, comme chrétiens, à la personne du fils de Dieu fait homme. Oublions en effet cette grandeur personnelle de Marie, qui prit sa source dans la grandeur de sa sainteté et de ses mérites, et ne considérons l'éminence de sa dignité, que par les rapports intimes qu'elle lui donne avec son Dieu : en faut-il davantage pour faire comprendre au monde que la dévotion envers cette vierge incomparable doit être regardée comme faisant partie de l'hommage qu'il doit à l'auteur de sa religion, et que ce Dieu-Homme ne peut agréer s'il n'est accompagné des témoignages d'amour, de respect, de reconnoissance, que méritera toujours de notre part celle qu'il a daigné choisir pour mère?

Mais, dira-t-on, quelle liaison nécessaire entre deux sortes d'hommages si disproportionnés par eux-mêmes? Pourquoi faut-il que le culte suprême que mérite l'Homme-Dieu avant tous les temps,

soit inséparable du culte inférieur qui seul peut convenir à la créature, quelque élevée qu'elle puisse être par les bontés de son Dieu? Ah! sans doute Marie, comblée de toutes les grandeurs célestes, n'est toujours que la servante du Seigneur : *Ecce ancilla Domini*; mais en même temps, ne découvrons-nous pas dans les idées dont la religion nous éclaire, combien cette créature tout inférieure qu'elle est à son Dieu, se trouve cependant rapprochée de lui? Ne concevons-nous pas que depuis l'union de cette Vierge mère avec son fils, on peut dire d'elle-même comme de Jésus-Christ, avec la proportion convenable, que la plénitude de la divinité a réellement et corporellement habité dans elle? *In quo inhabitat omnis plenitudo divinitatis corporaliter*. Ne savons-nous pas enfin, qu'après l'union de la nature divine avec la nature humaine dans Jésus-Christ, jamais créature ne fut plus étroitement unie à la divinité que Marie; et qu'à moins d'être Dieu elle-même, comme s'exprimoit un saint personnage, elle ne pouvoit approcher la Divinité de plus près? *Majorem gratiam habere non potuit, nisi ipsa esset Deus*. Or, sur des idées également grandes et solides que la religion nous donne de Marie, prononçons nous-mêmes de bonne foi : Se pourroit-il que la gloire de Jésus-Christ ne fût pas intéressée dans celle d'une créature qui a avec lui des rapports si intimes, et qu'il ne regardât pas le défaut de dévotion pour elle, comme un défaut de vénération pour lui-même?

Si en effet cet Homme-Dieu prétend que le respect dû à sa personne divine se répande jusque sur les temples où il daigne habiter parmi les hommes, s'il veut que la terre même, qui fut marquée de la trace de ses pas, que la crèche obscure

où il prit naissance, que la croix qui fut chargée quelques moments du poids glorieux de son corps; en un mot, que tous les lieux honorés de sa présence, que tous les objets consacrés par ses attouchements, participent à nos hommages, et se ressentent, pour ainsi parler, de la gloire de la Divinité qui est en lui, comment seroit-il satisfait du culte que l'homme peut lui rendre, s'il ne rejaillissoit pas sur cette heureuse Vierge qui, par son union avec lui, devient en quelque sorte incompréhensible comme lui-même? Développons davantage cette vérité : en qualité de Mère de Jésus-Christ, qu'est-ce que Marie dans les idées de l'Eglise et des saints Pères? C'est une créature, dit saint Augustin, qui, dans un sens vrai, n'est plus distinguée de son Dieu; une créature dont la substance devient réellement la substance même de son Dieu : *Caro Christi, caro Mariæ;* une créature, dit saint Jean-Damascène, alliée de Dieu tout entière, et qui tient à ce Dieu-Homme par toutes les parties d'elle-même : *Tota Deo propinqua;* et par une conséquence nécessaire, une créature dont la gloire fait une partie de la gloire de son Dieu, comme sa substance même fait véritablement partie de la chair adorable de ce Dieu-Homme : *Filii gloriam cum matre non tàm communem judico, quàm eamdem.* Voilà sans doute à quoi ne font pas assez réflexion ces esprits prétendus judicieux, qui, au lieu de voir, dans les honneurs que l'Eglise rend à Marie, l'intention de glorifier Jésus-Christ, s'autorisent au contraire de l'amour suprême dû à Jésus-Chist, pour honorer moins les vertus et les grandeurs de sa mère. Car s'ils pensoient un moment que la chair de Marie est devenue la chair de Jésus-Christ, que le sang de Marie est devenu

le sang de Jésus-Christ, que la vie de Marie est devenue le principe de la vie de Jésus-Christ; s'ils pensoient que cette chair, que ce sang, que ce principe de vie, en passant de la Mère qu'ils blasphèment, dans l'humanité du Fils qu'ils adorent, ont été, je ne dis pas consacrés, mais comme divinisés dans sa personne; loin de croire alors déroger à la gloire du Fils par les devoirs rendus à la Mère, l'honneur même de la Mère leur paroîtroit, ainsi qu'à l'Eglise, entrer nécessairement dans l'hommage suprême que le Fils mérite. Car, que pensons-nous en ce point par rapport à Jésus-Christ, que ce que pensèrent toujours et ce que pensent encore, par rapport à leurs princes, tous les différents peuples, qui ne croiroient pas honorer dignement leurs souverains, si l'hommage adressé à leurs personnes ne se répandoit encore sur tout ce qui leur est uni par les liens du sang, et principalement sur celle dont le Ciel les a fait naître? Les rois et les princes de la terre n'aiment-ils pas qu'on s'abaisse devant leurs ministres et leurs favoris, persuadés que leur couronne en est plus respectable quand ceux qui y touchent de plus près sont eux-mêmes plus respectés? Surtout un fils bien né n'a rien tant à cœur que de voir respecter celle qui lui a donné le jour : ce qu'on fait pour elle, il le tient comme fait à lui-même. Qu'étoit-ce que Bethsabée? une femme qui avoit été pendant un temps l'opprobre et le scandale d'Israël; une femme coupable d'une de ces fautes qui impriment une éternelle infamie. Quand nous la verrions méprisée de Salomon même, ce mépris seroit-il extraordinaire et sans exemple? Salomon cependant la révère; à peine l'aperçoit-il, qu'il descend du trône, qu'il court au-devant d'elle, tombe à ses

genoux, oublie en sa présence ce que les hommes oublient le moins; il oublie qu'il est son roi, pour songer qu'il est son fils. Or, quels croyons-nous que soient les sentiments de Jésus pour Marie? sentiments du plus digne fils pour la plus digne mère. S'il se plaît à relever si bien la gloire de ses serviteurs, s'il veut que nous placions leurs cendres sur les autels, s'il assure qu'un verre d'eau donné au moindre des siens est un service dont il se tient obligé, combien plus s'intéressera-t-il pour une Vierge que la nature lui a unie par des nœuds si doux, et la vertu, par des nœuds plus doux encore? De quel œil nous verra-t-il rendre nos devoirs à une mère qu'il aime avec tendresse? N'en doutons pas, il nous approuvera du haut du ciel, il triomphera de voir que l'objet de ses complaisances est celui de nos hommages. Remontons à la source : que faisons-nous en cela qui ne tende directement et formellement à Dieu comme à son terme? Qu'on nous montre une seule partie du culte de Marie, qui, à le bien prendre, ne se rapporte pas à la Divinité. Nous exaltons ses prérogatives; éloge d'un Dieu souverainement sage, qui de toute éternité a fait le choix de sa personne. Nous vantons son humilité, sa pureté, sa charité; éloge d'un Dieu souverainement saint, qui ne lui donnant ni les richesses, ni les grandeurs, s'est borné à la rendre vertueuse. Nous admirons le rang qu'elle occupe dans le ciel; éloge d'un Dieu souverainement juste, qui, après l'avoir fait passer par toutes les épreuves, l'a récompensée à proportion de ses mérites. Nous lui adressons nos prières et nos larmes; éloge d'un Dieu souverainement sensible à nos maux, qui nous a donné dans elle une puissante avocate, toujours prête à invoquer son secours pour nous.

Parcourons tous les différents honneurs qu'on lui rend, ils vont tous au même but : nous ne disons rien de ce chef-d'œuvre inimitable qui ne tourne nécessairement à la gloire des mains qui l'ont formé. Ajoutons encore qu'il n'est point de vrai serviteur de Marie qui ne s'attache à pleurer ses péchés, à vaincre ses penchants, à régler ses mœurs, à devenir de jour en jour plus irréprochable et plus fidèle par une parfaite observation de la loi : ce qui est l'encens le plus précieux qu'on puisse brûler sur les autels du Tout-Puissant.

Eh ! comment le fils de Dieu pourroit-il condamner l'honneur que nous rendons à Marie, puisque lui-même nous en a donné le plus beau et le plus touchant des exemples ? Jésus a honoré Marie : ce n'est pas assez, il l'a aimée ; et de quel amour ? D'un amour affectueux et tendre, d'un amour soumis, qui a été jusqu'à recevoir ses ordres, jusqu'à les lui demander, jusqu'à les exécuter, jusqu'à persévérer trente ans dans cette obéissance. Quelles merveilles les évangélistes n'auroient-ils pas eu à nous offrir, s'ils avoient particularisé dans un détail exact les actions d'une si belle vie ! Mais sur ce détail l'Esprit-Saint leur impose silence ; la seule chose dont il veut que nous soyons instruits, c'est que, dans l'espace de trente ans, l'occupation du Dieu de majesté a été de rendre ses respects à Marie ; dans l'espace de trente ans, le Dieu de majesté a mis sa gloire à lui être soumis : *Et erat subditus illis*. Dans la suite, s'il fait des miracles, il ne commence que parce qu'elle le désire. Dans le temps même qu'il agit en Dieu, il lui obéit : Marie parle, et à sa voix le bras du Tout-Puissant se signale par des prodiges : obéissance, ô

adorable Sauveur! qui est une leçon pour nous, puisqu'elle nous apprend qu'en allant à Marie, nous y allons sur vos pas.

Après cela, sur quel principe pourroit-on se fonder pour censurer le culte que nous rendons à cette Vierge sainte? et par quelle témérité a-t-on pu se livrer à tant de scandaleux emportements contre une tradition qui est évidemment une tradition apostolique? L'hérétique soutient que nous faisons injure à Dieu, que nous préjudicions aux mérites du Sauveur; il ose nous taxer d'idolâtrie. Quoi! saint Cyrille, saint Ambroise, saint Augustin, saint Bernard, étoient donc idolâtres! Ils ont donc anéanti la médiation du fils de Dieu! Ils ont donc été une pierre d'achoppement pour l'Eglise! Il faut donc les charger d'anathèmes! Enfants du père du mensonge, qu'avez-vous dit? Nous idolâtres, nous destructeurs des mérites de Jésus-Christ! Et comment? parce que Jésus-Christ est le seul médiateur; car voilà à quoi toute preuve se réduit. Pour vous confondre, il suffit de vous répéter ce que nous enseignons, ce que nous prêchons sur les toits, que cette Vierge si éminente n'est après tout qu'une pure créature, que le canal des grâces n'en est pas la source, que ne recourant à elle que par voie d'intercession et de suffrage, si nous la plaçons entre nous et Dieu, c'est toujours à une distance infinie.

Non, quoique puissent dire ces faux zélés pour la gloire de l'Homme-Dieu, ce sentiment même de religion qui nous fait adorer profondément la personne de Jésus-Christ, ne cessera de parler dans nous, pour nous faire un devoir d'honorer singulièrement Marie; et s'il nous reste un cœur véritablement chrétien, il ne faut que l'interro-

ger ici, pour nous convaincre de la liaison nécessaire qui sera toujours entre l'adoration du Fils, et la piété envers la Mère. Eh! n'est-ce pas en effet un sentiment comme naturel de vénération et d'amour que nous éprouvons pour Marie, dès que nous sommes éclairés de la grâce du christianisme? Sentiment qui se trouve gravé dans nous indépendamment de nous-mêmes, et sur lequel peut-être nous n'avons jamais bien réfléchi; mais sentiment qui n'en est pas moins réel et moins fort dans tous les cœurs qui ne sont pas dominés de quelque passion violente, ou atteints d'une secrète infidélité. Or, ce sentiment invincible, universel, qui porte tous les cœurs chrétiens à la piété envers Marie, quel autre germe peut-il avoir dans le cœur humain, que la grâce même du christianisme, qui des hommes qu'elle éclaire, fait tout à la fois et des adorateurs de Jésus-Christ, et des serviteurs de Marie? Comme si Jésus-Christ avoit voulu que l'attachement à cette Vierge sainte dont il a voulu naître, devînt une marque et un caractère sensible de prédilection dans ses disciples : *Non satis*, lui fait dire un grand homme du dernier siècle : *Non satis mihi glorificatus videbor, nisi et ipsa sit glorificata.*

De toutes ces idées réunies, jugeons si la piété envers Marie est une de ces dévotions arbitraires qui ne touchent en rien au fond du christianisme, et s'il n'est pas de toute certitude que le monde chrétien doit la regarder comme un des devoirs de la religion. Non, sans doute, il n'y a pas de précepte formel, ou de Dieu, ou de l'Eglise, qui en ordonne la pratique. Mais il est un précepte adressé à tous les chrétiens d'honorer de tout leur pouvoir la personne de Jésus-Christ;

et c'est ce que nous ne ferons jamais comme nous devons, sans honorer spécialement Marie; parce que c'est une suite nécessaire de l'obligation qu'impose le christianisme à tous ceux qui le professent, d'honorer comme chrétiens tout ce qui tient à la personne de Jésus-Christ. Or, ici, rentrons au dedans de nous-mêmes, examinons notre cœur, et demandons-nous-le de bonne foi, est-ce là l'idée juste que nous nous sommes formée jusqu'à ce jour de la dévotion à la Sainte-Vierge? Et si nous l'avons mise en effet au rang des devoirs de religion, comme elle le mérite, l'avons-nous rempli par nos œuvres? Eh! que faisons-nous pour vous honorer selon vos mérites, ô Mère de mon Dieu! Nous ne sommes pas de ces mondains, il est vrai, qui pensant à peine à honorer Dieu même, sont plus éloignés encore d'honorer dignement sa mère; mais nous qui nous flattons d'être à l'abri de tout reproche sur ce point, que faisons-nous, et que voit-on dans le cours de notre vie qui nous acquitte envers vous du culte qui vous est dû? Ce que vous attendez, et ce que vous avez droit d'attendre de moi en particulier, c'est une piété vraiment efficace, et dont le sentiment se manifeste par mes actions; une piété régulière et nourrie de toutes les pratiques saintes que d'anciennes et respectables traditions ont perpétuées jusqu'à nos jours; peut-être, hélas! ne découvrez-vous dans mon cœur qu'une piété vague et sans effet, qui n'opère rien pour votre gloire; qu'un sentiment stérile de vénération qu'avoit fait naître en moi la seule grâce du christianisme, et qui n'y a fait nul progrès sensible; que quelques mouvements d'une piété tendre et affectueuse, qui se réveillent dans les jours consacrés par l'Eglise à vous honorer, mais

mouvements passagers et superficiels qui se dissipent trop souvent avec le jour même. O Vierge sainte! je prends la résolution de vous rendre désormais le culte que vous méritez comme mère de mon Dieu, et que je vous dois spécialement comme chrétien. Soutenez-moi, ô Marie! de votre puissante protection, afin qu'il soit digne de vous.

Ainsi soit-il.

TROISIÈME MÉDITATION.

SUR LA DÉVOTION A LA TRÈS SAINTE VIERGE.

Il n'est point de dévotion plus solide, plus raisonnable, et en même temps plus indispensable, parce que ce culte étant fondé sur la qualité de Mère de Dieu, et se rapportant à la personne de Jésus-Christ, nous devons y être dévoués, non-seulement comme chrétiens, comme disciples de cet Homme-Dieu, mais comme catholiques et membres de l'Eglise universelle.

Si la qualité de catholiques nous oblige à croire ce que croit l'Eglise comme la règle infaillible de notre foi, elle nous oblige également à pratiquer ce que pratique l'Eglise, comme la règle infaillible de nos mœurs. Or, quoi de plus recommandé à tous les fidèles par cette Eglise sainte, que le dévouement à la mère de Dieu? Et que n'a-t-elle pas fait depuis dix-sept cents ans pour maintenir cette piété contre l'hérésie, pour l'accroître dans les pays du monde où Jésus-Christ a fait connoître la divinité de sa personne et de sa religion? Nous nous rappelons quel zèle, quelle fermeté cette Eglise fit paroître dès les

premiers siècles, dans un de ses plus fameux conciles, contre l'impie Nestorius, qui osa disputer à Marie ses plus beaux titres, et s'efforça de ravir au monde chrétien les plus solides fondements de sa dévotion pour elle ; quelle application elle apporta à démêler et à confondre ses dogmes erronés ; avec quelle force elle poursuivit cet hérésiarque dans tous les détours de ses vaines subtilités ; et enfin avec quel éclat elle lança sur sa personne, comme sur sa doctrine, ces anathêmes solennels qui comblèrent de joie tous les vrais chrétiens, et assurèrent pour jamais à Marie la qualité de Mère de Dieu.

Que n'a pas fait l'Eglise pour accroître cette même piété dans tous les cœurs? Pouvoit-elle mieux en assurer le progrès parmi les fidèles, que par ces magnifiques éloges, ces vœux continuels adressés à Marie, et dont nos temples retentissent sans cesse, que par ces coutumes saintes universellement établies, de ne pas laisser s'écouler un seul jour sans que les fidèles soient avertis jusqu'à trois fois de se recueillir pour saluer humblement Marie, de ne jamais chanter la gloire et les triomphes du Seigneur, sans que ces mêmes chants retentissent des éloges de Marie ; et même de ne jamais annoncer les oracles de l'Evangile dans les chaires chrétiennes, sans que le ministre et ceux qui l'écoutent, pour attirer l'Esprit-Saint, se soient prosternés aux pieds de Marie?

Que n'a pas fait l'Eglise pour étendre cette piété dans tous les pays du monde où s'est répandue la religion de Jésus-Christ? Pourquoi tant de solennités, de fêtes, d'associations différentes, instituées en l'honneur de Marie? Pourquoi ses images sont-elles exposées de toutes parts à la vé-

nération publique, et son nom, joint à celui de Jésus-Christ? Pourquoi dans tous les lieux où elle arbore la croix, Marie est-elle représentée aux pieds de ce signe du salut? Pourquoi tant d'indulgences et de grâces accordées par l'Eglise aux serviteurs déclarés de Marie? Est-il parmi les nations où la catholicité règne, est-il des empires, des royaumes qui ne se soient rangés avec empressement sous sa puissante protection? Est-il des villes un peu considérables dont le principal temple n'annonce, dès le frontispice, l'auguste patronne dont il se glorifie? Est-il des saints reconnus par l'Eglise qui n'aient fait profession de lui être dévoués? Seroit-il possible de compter les autels dressés en son honneur, les monuments consacrés sous ses auspices, les vœux offerts dans les disgrâces publiques pour obtenir sa faveur, les vœux acquittés dans les prospérités éclatantes pour éterniser ses bienfaits? C'est un cri général de tous les siècles, de tous les conseils, de tous les Pères, pour assurer et maintenir ses droits. Toute la saine et religieuse antiquité, par le canal d'une tradition fidèle; tous les docteurs de l'Eglise, dans leurs savants écrits, ne nous ont-ils pas déclaré leurs sentiments pour Marie? Quelle foule d'autorités, quelle nuée d'irréprochables témoins! Femme bénie entre toutes les femmes, nous recourons à vous, dit Origène; maîtresse du ciel et de la terre, priez pour nous, dit saint Athanase; puissante reine, demandez notre salut, dit saint Chrysostôme; mère de Dieu, jetez sur nous un regard favorable, dit saint Basyle; Marie, l'univers suppliant est à vos genoux, venez au secours des malheureux, dit saint Augustin. Eh! que n'en ont pas dit saint Ambroise, saint Grégoire, saint Bernard, saint Anselme,

saint Thomas, et tant d'autres? Or, quel parallèle entre tant et de si grands hommes, et un Nestorius, un Vigilantius, un Luther, un Calvin, qui ont vomi tant d'horreurs, et dont les clameurs sont d'autant plus méprisables qu'ils ont eux-mêmes méprisé la voix de l'Eglise! Mais quoi qu'il en soit de ces hérétiques déclarés, c'est peut-être moins eux que la religion a à combattre, que les faux dévots, ces imposteurs cachés qui se parent saus cesse du beau nom de la vérité, pour parvenir, s'ils peuvent, à la détruire. A Dieu ne plaise, s'écrient-ils, que nous condamnions le culte de Marie! nous le supposons bien établi; mais un cœur droit approuvera-t-il les excès qui s'y commettent? Doit-on souffrir qu'on ait pour elle une piété plus tendre que pour Dieu même? N'est-ce pas une irréligion que ses autels soient plus ornés, plus fréquentés que ceux de son fils? A la bonne heure qu'on puisse l'invoquer; mais ne seroit-il pas plus à propos qu'on s'adressât immédiatement à Jésus-Christ? Pourquoi ce détail de pratiques, de cérémonies, d'observances, qui ressentent l'indiscrétion, la superstition, qui ne sont propres qu'à amuser la simplicité d'une populace crédule et ignorante? Voilà ce que des hypocrites ont imprimé, ce qu'ils ne cessent de répéter; voilà l'imposture dans toute sa noirceur. Car, remarquons-le bien, ils reprochent à l'Eglise de porter trop loin l'attachement pour la Mère de Dieu; quand l'ont-ils vue lui attribuer l'adoration en esprit et en vérité, ou lui offrir le saint sacrifice? Quand ont-ils entendu l'Eglise la nommer le principe de la grâce, le principe du salut par voie de mérite et de rachat? Dans quels temps, dans quels lieux l'ont-ils vue jamais adopter l'erreur de ceux qui auroient voulu

l'égaler à celui qui n'a point d'égal? Il y a plus : Pierre Damien avoit dit qu'elle obtient tout par voie de commandement et d'autorité : saint Anselme avoit dit qu'en certaines occasions on sera plus promptement exaucé en s'adressant à la mère qu'en s'adressant au fils : comme ces expressions étoient exagérées, l'Eglise n'y a-t-elle pas apporté les correctifs et les adoucissements convenables ? Tout le monde en est témoin : comment donc en prendre droit de s'élever contre l'épouse de Jésus-Christ? Mais pourquoi ne pas s'adresser immédiatement à ce Dieu sauveur? Aussi le fait-elle. Elle croit que rien n'est comparable aux titres qui fondent la confiance qu'elle doit avoir dans le Dieu fait homme ; elle sait que dans lui la bonté égale le pouvoir, et que l'une et l'autre sont sans bornes ; elle le regarde comme le père commun de tous les fidèles, et comme l'arbitre souverain de leur sort. Si elle recourt à Marie, c'est pour intéresser en sa faveur son crédit auprès de lui, c'est pour appuyer les demandes qu'elle lui fait : afin d'être reçue favorablement de Jésus-Christ, elle se présente sous les auspices de sa mère, c'est-à-dire, de la créature la plus parfaite à ses yeux, et qu'il chérit le plus tendrement. Qu'y a-t-il en cela de blâmable ? Quelle superstition peut-on trouver dans un usage où l'exemple des saints les plus éclairés lui sert de guide? Mais les autels de la mère sont plus ornés, plus fréquentés que ceux du fils ; accusations vagues, pour ne pas dire fausses. Eh ! quand ces abus seroient aussi réels qu'ils sont chimériques, qu'en pourroit-on conclure? Combien d'ignorants ont abusé de l'adoration de la croix ! Combien de mondains abusent des richesses ! et qui cependant a jamais dit qu'à cause des abus on dût supprimer tous

ces objets? Si on ordonnoit à ces censeurs injustes de se dépouiller des biens dont ils peuvent abuser, le feroient-ils? Mais non, ce ne sont pas les abus qui les touchent, d'autres motifs les animent, ils en veulent en général au culte de la religion, ils en veulent au culte des saints; et pour réussir dans cette entreprise, ils commencent par attaquer celui de Marie. Mais aux yeux d'un vrai catholique, une piété qui est née avec l'Eglise, qui s'est perpétuée avec elle jusqu'à nos jours, qu'elle s'est crue obligée de transmettre à ses enfants de siècle en siècle, et d'étendre, par tous les moyens possibles, dans tous les lieux de son obéissance; une piété si constante, si universelle, si autorisée, ne peut lui paroître une dévotion arbitraire; et il croiroit au contraire en s'y refusant, donner lieu de soupçonner la pureté même de sa foi, puisque dès-lors il cesseroit d'avoir un des caractères les plus sûrs des vrais enfants de l'Eglise. Car une remarque qui mérite toute notre attention, c'est que toutes les sectes qui se sont élevées contre l'Eglise, malgré l'opposition infinie de leurs erreurs, se sont accordées comme de concert à détruire dans le cœur des fidèles la dévotion à la Sainte-Vierge. Par une espèce d'enchaînement fatal, dès qu'elles se sont révoltées, elles ont déclamé contre le culte dû à Marie. Sans examiner ici quels motifs ont pu porter ces sectaires audacieux à décrier si unanimement une dévotion aussi ancienne, et conséquemment aussi respectable; sans vouloir développer les raisons qui animèrent les hérétiques de tous les temps contre la Reine des vierges, il s'ensuit que cette fureur de l'hérétique ou du faux chrétien, ne peut être qu'un honteux subterfuge à la faveur duquel ils couvrent leur ani-

mosité réelle contre la religion. Pour nous, méprisons d'indignes clameurs; continuons, en qualité de catholiques, à rendre à la plus parfaite des créatures un culte légitime; et par culte légitime, nous devons entendre un culte extérieur et public, qui l'honore avec éclat; un culte intérieur et spirituel, qui l'honore avec sentiment; un culte spécial et particulier, qui l'honore par préférence. Et d'abord un culte extérieur et public, qui l'honore avec éclat; car qui nous empêcheroit de nous déclarer? Dieu a élevé sa bien-aimée au plus haut des cieux; il l'a couronnée de ses propres mains; il a rendu son nom célèbre dans toute la terre. Pour lui concilier la vénération, il a prodigué les miracles; et nous ne l'honorerions que dans les ténèbres, nous aurions honte de son service! Ah! combien une pareille lâcheté seroit indigne de nous! Bannissons toute crainte frivole, et marchons tête levée à la suite d'une médiatrice que Dieu nous a donnée dans sa miséricorde; dans l'assemblée des libertins, prenons ses intérêts; dans l'assemblée des fidèles, chantons ses louanges; quelque part où nous nous trouvions, sans affectation et sans singularité, mais aussi sans timidité et sans honte, déclarons-nous ses serviteurs. Ce n'est pas assez, rendons-lui un culte intérieur et spirituel qui l'honore avec vérité. Inutilement lui donnerons-nous au dehors toutes les marques d'attachement et de zèle, si c'est un attachement et un zèle que le cœur démente. A quoi bon assiéger ses autels, se ranger parmi ses enfants, si on n'agit, pour ainsi dire, que par une espèce de bienséance? A quoi bon lui parler, si on ne lui parle que des lèvres? Croirons-nous lui en imposer par des protestations infidèles, ainsi que le font trop

souvent les amis à leurs amis, les sujets à leur souverain? Sachons qu'à la faveur d'une lumière céleste, elle lit dans les cœurs, et qu'il faut qu'elle voie dans les nôtres un dévouement sincère et respectueux qui nous attache à sa personne. Enfin elle a droit d'exiger de nous un culte spécial et particulier, qui l'honore par préférence. Nous devons révérer les saints, ceux dont nous avons l'honneur de porter le nom, ceux qui furent engagés dans le même état que nous; ceux qui sont reconnus pour les protecteurs du lieu où nous vivons, surtout les saints qui, par leurs vertus héroïques, sont dans l'Eglise, comme parle l'Ecriture, des lampes ardentes et lumineuses; mais il faut surtout que celle qui, en sainteté et en dignité, l'emporte sur eux, soit plus qu'eux tous célébrée dans nos fêtes, soit nommée dans nos prières, et que partout, dès qu'il s'agit d'elle, nous lui rendions, non des honneurs communs, mais des honneurs tels que les mérite celui de tous les êtres créés qui est le plus parfait et le plus auguste. Oui, ô mon Dieu! comme enfant de votre Eglise, où j'ai reçu dans le sacrement de la confirmation, la force de paroître un parfait chrétien aux yeux de Dieu et des hommes, je veux qu'on me reconnoisse au même signal que votre Eglise sainte, c'est-à-dire, à cet attachement pour Marie, que cette même Eglise a toujours recommandé; et je le veux dans ce temps surtout où l'affoiblissement de la foi ne tend que trop à diminuer parmi nous le zèle qu'avoient nos pères pour la gloire de cette auguste Vierge. Car si le culte que lui rend l'Eglise, est pour tous ses enfants un devoir de tous les temps, ce devoir n'acquiert-il pas plus de force encore lorsque ses ennemis secrets ou dé-

clarés semblent vouloir anéantir ma piété pour elle? Oui, sans doute, c'est alors que doit se réveiller en moi tout le zèle qui doit m'animer pour l'honneur de Marie; c'est alors que je dois célébrer plus religieusement ses fêtes, visiter plus souvent les temples dédiés sous son invocation, pratiquer plus constamment les pieux exercices établis pour l'honorer, et lui faire retrouver dans moi, s'il étoit possible, toute la gloire qu'on voudroit lui ravir. Oui, c'est dans ce temps où l'impiété cherche tous les moyens qui peuvent lui fournir des armes pour s'élever contre la foi, que je dois, par une conduite plus chrétienne et plus soutenue, opposer un rempart aux traits de l'irréligion. Telle est la route que votre mère, ô mon Dieu! m'ouvre elle-même; tels sont les sentiers où sa voix m'appelle.

Vierge sainte, indépendamment de tout secours humain, vous saurez bien venger votre gloire des attentats et des blasphèmes du monde. Semblable à cette Eglise, épouse de l'Homme-Dieu, dont vous êtes la mère, tous les combats que vous aurez à livrer, seront pour vous, ainsi que pour elle, autant de victoires; et, après avoir triomphé de tout ce qu'il y a eu d'hérésies dans le monde chrétien, *cunctas hæreses ipsa inte remisti*, vous saurez triompher encore de l'incrédulité qui vous attaque aujourd'hui. Mais quelque assurés que soient vos triomphes, indépendamment de mes foibles efforts, daignez agréer mon zèle à vous honorer et à vous défendre; s'il est infructueux dans ses succès, il ne vous prouvera pas moins mon attachement dans le temps. Puisse-t-il m'obtenir votre médiation et votre appui dans l'éternité!

Ainsi soit-il.

QUATRIÈME MÉDITATION.

SUR LA DÉVOTION A LA TRÈS SAINTE VIERGE.

Cette dévotion, qui est d'obligation pour tout chrétien, ne nous est pas moins nécessaire, si nous nous considérons comme hommes foibles et comme pécheurs.

Nous convenons tous que nous sommes foibles; souvent même nous aimons à nous croire plus foibles encore que nous ne sommes, pour trouver dans notre prétendue foiblesse une excuse à nos infidélités : or, cette conviction de notre fragilité est un motif de plus pour nous ménager une ressource dans la dévotion à Marie : ce n'est plus ici la religion seule qui parle, c'est notre propre intérêt qui commande. Victimes malheureuses de mille passions qui nous tyrannisent, nous ne pouvons nous dissimuler la pesanteur du joug qu'elles nous imposent : nous en gémissons souvent, mais en même temps notre cœur séduit chérit son esclavage. Le moyen de rompre des fers que l'on aime! le moyen de s'affranchir d'une servitude qui plaît! Prétendre en venir à bout par nos propres forces, projet téméraire! Quand on est d'intelligence avec son ennemi, l'effort apparent qu'on fait pour le vaincre est toujours impuissant. Nous avons donc besoin d'un appui qui nous soutienne : nous le trouvons dans la protection de Marie; protection assurée par la volonté constante où elle est de nous assister; protection toute-puissante par le crédit sans bornes qui la met en état de nous secourir : *Nec voluntas illi deest, nec potestas*. C'est le témoi-

gnage que lui rend saint Bernard; témoignage prouvé, et dès-lors bien propre à nous inspirer la plus vive confiance dans cette Vierge sainte, à moins que nous n'en soyons déjà venus à cet excès d'aveuglement qui rend l'homme entièrement indifférent à son salut : mais si notre ame nous est encore chère, si nous désirons sincèrement la sauver, recourons avec empressement à celle qui, mère de notre juge, peut tout auprès de lui, et qui ne demande qu'à faire usage de son pouvoir en faveur de ceux qui réclament son assistance. Ne craignons point qu'elle rebute nos vœux : non-seulement la charité qui l'anime, la porte à s'intéresser pour nous, mais son obéissance aux volontés de son fils lui en fait un devoir. Rappelons-nous que Jésus sur la croix a donné Marie pour mère à tous les hommes, lorsqu'il dit à l'apôtre bien-aimé : *Voilà votre mère; Ecce mater tua;* et à cette mère désolée : *Femme, voilà votre fils; Ecce filius tuus.* Ce n'est qu'après ces paroles que Jésus expire; et par-là il nous donne à entendre que c'est, à proprement parler, par ce transport qu'il fait aux hommes de tous ses droits sur le cœur de sa mère, qu'il a mis le dernier sceau à l'ouvrage du salut du monde. Oui, depuis ce moment, c'est par l'entremise de Marie qu'il se plaît à répandre sur nous les grâces dont il est la source et qu'il nous a méritées par son sang. C'est elle qui, comme la mère universelle de cette grande famille qui forme le christianisme, est la dispensatrice des trésors célestes. Jésus-Christ, médiateur entre Dieu et les hommes à titre de rédempteur, a voulu que Marie fût médiatrice entre nous et lui, par voie d'intercession et de prières : tel est l'ordre du salut établi de Dieu, soit pour les justes, soit pour les pécheurs.

Qu'on ne nous impute point ici de porter atteinte au domaine absolu que Jésus-Christ a sur ses propres bienfaits. Ses dons sont à lui, et il en est toujours le maître ; tout ce qu'il a fait en faveur de sa mère, c'est de l'établir auprès de sa personne pour les demander, pour les obtenir et les répandre sur la terre. Il voyoit, ce divin Sauveur, d'un côté, des milliers de coupables obstinés dans le crime, des villes entières qui, comme Sodome, n'auroient pas dix justes à lui présenter pour apaiser sa colère, et à qui il ne pourroit faire grâce, parce que sa justice offensée s'opposeroit à leur pardon : il voyoit, de l'autre, dans les trésors de ses mérites, une infinité de grâces puissantes, destinées à justifier tous les pécheurs, et à sanctifier de plus en plus tous les justes ; mais grâces trop au-dessus des foibles vertus des hommes, pour qu'elles pussent être accordées à leurs simples désirs : or, que fait Jésus-Christ pour suppléer à l'indigence réelle, soit des pécheurs, soit des justes mêmes ? C'est peut-être ici le triomphe et le chef-d'œuvre de son amour : il établit Marie la protectrice de tous les royaumes du monde ; il ne se réserve de droits que celui de faire grâce et de pardonner : il lui permet de prendre à chaque instant contre lui-même la défense du genre humain ; il place entre lui et les hommes dont il est le juge, une mère qu'il révère et qu'il aime, une mère bien plus puissante que Moïse pour arrêter son bras et suspendre ses coups. Déjà déterminé par le sentiment de son cœur à ne lui rien refuser, parce qu'elle est sa mère, il veut encore qu'elle soit spécialement la mère de tous les hommes, afin qu'à ce dernier titre elle se porte elle-même plus volontiers à solliciter en leur faveur ; et comme son père lui a

remis entre les mains toute l'étendue du pouvoir suprême, *Omnia dedit ei pater*, il y associe Marie en partie, en confiant à sa tendresse la dispensation de ses grâces, et en quelque sorte à ne lui jamais rien refuser de ce qu'elle demanderoit pour le salut de ses malheureux enfants.

Qu'on ne croie pas que ce que nous avançons ici ne soit que les spéculations d'une piété crédule; qu'on ne croie pas qu'enthousiastes outrés de Marie, nous exagérions aux yeux des fidèles l'étendue de son pouvoir, pour mieux persuader la nécessité indispensable de sa protection; nous ne parlons que d'après les autorités les plus respectables : autorité de saint Bernard, qui énonce formellement que Jésus-Christ ne fait descendre sa grâce sur les hommes que par les mains pures et bienfaisantes de Marie : *Nihil nos habere voluit, nisi per Mariam :* autorité de saint Anselme, qui regarde comme désespérée et presque impossible la conversion d'un pécheur que Marie ne protége pas : *Qui aversus est, et à te despectus, necesse est ut pereat :* autorité de saint Epiphane, qui ne craint point de représenter Marie comme une ressource assurée pour tous ceux qui l'implorent, comme une médiatrice puissante qui réconcilie les hommes avec Dieu, qui sollicite leur grâce et qui l'obtient : *Commune mundi propitiatorium :* autorité de saint Bernardin, qui, de tous les bienfaits dont le ciel est la source, n'en recônnoît aucun accordé à la terre que par l'entremise de Marie : *Nulla gratia venit de Cœlo, nisi transeat per manus Mariæ :* autorité enfin de tous les docteurs de l'Eglise, qui tous appuient et confirment la grande idée que la raison et la religion nous donnent de la protection de Marie; aucun qui ne reconnoisse en elle tous les priviléges, toute la

puissance, tout le crédit qu'un Dieu qui aime en Dieu puisse communiquer à la plus parfaite de ses créatures, et à une créature surtout dont il a fait sa mère.

Or, à présent, pécheurs insensés que nous sommes, quel nom donner à la conduite que nous tenons envers la reine des cieux? Elle peut tout pour nous, et nous ne l'invoquons pas! Son pouvoir, quoique suppliant, est immense, et nous n'y avons pas recours! Mille dangers nous environnent, elle peut les écarter, et nous ne l'en prions pas! Mille maux nous accablent, elle peut, en intercédant pour nous, nous en délivrer, et nous ne le lui demandons pas! La colère d'un Dieu offensé éclate de toutes parts, il est prêt à lancer sur nous ses derniers traits, Marie peut l'apaiser, le fléchir, le désarmer, et nous ne l'en conjurons pas! Est-ce stupidité, est-ce ignorance, est-ce inattention, est-ce endurcissement? Peut-être sont-ce tous ces motifs ensemble qui se réunissent en nous; mais ce qui les aggrave encore, c'est l'ingratitude que nous y joignons.

Vous êtes indifférents pour Marie, vous ne pensez pas seulement à Marie; vous êtes à son égard comme si elle n'existoit pas; je ne vous dirai plus que vous manquez à Jésus-Christ même dont elle est la mère, et qui veut que vous l'honoriez; je ne vous dirai plus que vous desobéissez à l'Eglise qui, en lui adressant des hommages et des vœux, entend que tous ses enfants se joignent à elle pour s'acquitter de concert de ce qu'ils doivent à leur mère commune : mais ce qui fera peut-être plus d'impression sur vos cœurs, s'ils sont encore susceptibles de sentiment et de délicatesse, si vous savez apprécier les procédés héroïques, c'est que malgré votre oubli pour Marie, malgré vos mé-

pris peut-être, ou du moins vos railleries indécentes sur les exercices de piété qui se pratiquent en son honneur, cette Vierge généreuse, plus sensible à vos besoins qu'à vos outrages, ne cesse dans le ciel de s'employer auprès de son Fils, pour qu'il éclaire vos esprits, qu'il touche vos cœurs, qu'il dissipe vos préjugés, qu'il vous retire de vos erreurs, qu'il vous ramène enfin à la vérité, à la pénitence, et à des mœurs vraiment chrétiennes. Oui, ingrats, voilà ce que fait Marie pour vous : en voulez-vous la preuve? Le concile d'Ephèse va vous la donner, puisqu'il nous apprend que c'est par sa médiation, par ses prières, et sur ses instances, que les idolâtres mêmes, qui ne la connoissent pas, arrivent cependant, par les moyens d'instruction qu'elle leur ménage, et par les nouveaux apôtres qu'elle suscite au milieu d'eux, à la connoissance de la religion, et à la pratique de l'Evangile.

Prenez garde cependant d'abuser de cette disposition favorable de Marie à votre égard, en vous reposant tellement sur elle du soin de votre salut, que vous ne fassiez rien de votre côté pour l'opérer. Le Dieu qui vous a créé sans vous, ne vous sauvera pas sans vous : nous dirons donc également, et par proportion, que si Marie prévient vos demandes auprès du Seigneur, elle n'insiste qu'autant qu'elle vous voit dans la volonté sincère d'y correspondre : ajoutons que, marchant sur les traces d'un Dieu qui chérit singulièrement ceux dont il est estimé, *Ego diligentes me diligo*, Marie ne prodigue ses soins et ses tendres sollicitudes, qu'à ceux qui l'honorent et qui la réclament. Si nous ne sommes pas de ce nombre, en vain espérons nous obtenir par elle ces secours puissants, sans

lesquels il est rare qu'un pécheur se convertisse. Il est donc évident que les pécheurs qui ont le grand besoin de satisfaire à la justice de Dieu, et de recourir à sa miséricorde, n'y parviendront jamais mieux qu'en employant le crédit de Marie et son pouvoir auprès du souverain juge.

O pécheur! qui gémissez sous le poids de vos liens, et qui souhaitez les rompre, profitez donc de l'avantage que la religion vous offre. Tourmenté par ma conscience, devez-vous vous dire à vous-même, environné de mes crimes, dont l'image me poursuit partout, troublé sans cesse par les remords qui me déchirent, il me reste une ressource dans cet affreux état : du haut de son trône, Marie daigne abaisser sur moi ses regards compatissants. Elle sent mes maux plus que je ne les sens moi-même. J'irai donc avec assurance porter à ses pieds mes besoins et mes vœux. Pour la toucher plus sensiblement, j'emprunterai la voix de l'Eglise; je lui dirai avec elle : Poursuivi par un Dieu justement irrité, c'est votre protection auprès de lui que j'implore, ô Vierge sainte! c'est entre vos bras que je viens me réfugier : *Sub tuum præsidium confugimus, sancta Dei genitrix*. Ne rejetez pas mes prières; les lèvres qui les prononcent sont impures; mais le cœur qui les forme est contrit et humilié : *Nostras deprecationes ne despicias*; oserai-je le dire, ô Vierge puissante! c'est à moi, c'est aux coupables comme moi que vous êtes redevable de votre grandeur; vous n'eussiez jamais été mère de Dieu, si nous n'eussions jamais été ses ennemis : daignez donc vous intéresser pour des malheureux à qui vous devez ce que vous êtes; l'enfer est ouvert sous mes pas; il est prêt à m'engloutir : parlez, intercédez,

priez, et l'abîme se refermera : *Sed à periculis cunctis libera nos semper, Virgo gloriosa et benedicta.*

Ainsi doit s'exprimer celui qui désire sincèrement rentrer en grâce avec Dieu ; il doit réclamer l'entremise de Marie avec d'autant plus de confiance, que, mère de tous les fidèles en général, elle est particulièrement celle des pécheurs. Personne dans la nature ne sait aimer comme une mère; combien n'en a-t-on pas vu se mettre entre un fils coupable et un père courroucé, pour adoucir l'esprit de l'un, et épargner à l'autre des châtiments mérités ! Ce que la tendresse naturelle suggère aux femmes ordinaires, la maternité divine l'inspire à Marie; elle s'emploie auprès de Dieu pour l'engager à pardonner à des enfants rebelles; elle s'intéresse pour leur conversion, pour leur salut, parce que c'est en elle qu'a été formé, c'est en elle qu'a été puisé le sang qui fut le prix de leur rédemption.

Il y a sans doute de la différence entre les justes et les pécheurs ; prenons garde cependant, sous ce prétexte, de n'inspirer qu'aux premiers la confiance en Marie, et de la détruire dans les seconds; Marie est également la mère des uns et des autres. Si elle a pour ceux qui font le bien une prédilection plus marquée, elle a pour ceux qui s'égarent une compassion plus active. Mais, dira-t-on, les sentiments de Marie ne peuvent être contraires à ceux de Dieu; or, Dieu hait les pécheurs; comment Marie pourroit-elle les aimer jusqu'à vouloir leur tenir lieu de mère? N'abusons pas ici des termes ; non, Dieu ne hait point les pécheurs, c'est le péché seulement qu'il déteste en eux. Comment l'Eternel haïroit-il ceux qu'il a créés, ceux qu'il est toujours disposé à recevoir

en grâce, et à qui il pardonne toutes les fois qu'ils reviennent sincèrement à lui? Ce ne sera que dans l'enfer que les réprouvés seront véritablement les objets de sa haine; tant qu'ils respirent, ils peuvent encore devenir des saints; Dieu, jusque-là, ne les a donc pas encore exclus de son amour. Les sentiments de mère que Marie conserve pour eux, sont donc conformes à ceux du Père des miséricordes, qui ne veut pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse, et qu'il vive; de ce Dieu qui ne punit qu'à regret, et qui tient sa foudre suspendue, parce qu'il attend un intercesseur qui le désarme; de ce Dieu enfin qui a placé lui-même Marie entre son tribunal et les pécheurs, pour seconder sa bonté en arrêtant les coups de sa justice.

C'est donc comme refuge des pécheurs que je vous implore aujourd'hui, ô Vierge sainte! et je ne cesserai de vous invoquer sous ce titre tous les jours de ma vie, afin qu'à l'heure de ma mort, me reconnoissant pour un de vos enfants, vous me présentiez à votre divin Fils, et m'obteniez de lui de participer au bonheur dont vous jouissez dans le ciel.

Ainsi soit-il.

CINQUIÈME MÉDITATION.

SUR LA DÉVOTION A LA TRÈS SAINTE VIERGE.

Dévotion justifiée et autorisée par une multitude de miracles publics et avérés.

La confiance en Marie, l'invocation de Marie et son culte, sont non-seulement fondés sur les principes les plus certains, sur les maximes les plus pures de la religion; cette dévotion a été non-seulement consacrée par le suffrage des souverains pontifes, par l'approbation mille fois réitérée de l'Eglise catholique, par la doctrine unanime des Pères, par l'exemple de ce que le sacerdoce et l'empire eurent jamais de plus respectable et de plus auguste, par l'exemple de tant de saints, dont le nom écrit dans les fastes de l'Eglise, console ceux qui marchent sur leurs traces, du mépris de ces hommes frivoles et superficiels, qui ne croient rien, parce que souvent ils ne savent rien, et qui, dans le désespoir de réussir par d'autres voies à se faire une réputation d'esprit, tâchent d'y suppléer par la réputation d'incrédulité; mais cette dévotion s'appuie encore sur les miracles vrais, que la licence de notre siècle voudroit en vain rendre douteux aux siècles suivants. Quelles preuves éclatantes de son pouvoir auprès de Dieu Marie n'a-t-elle pas données au monde entier! Trop circonspects pour citer ici ces prodiges, qu'une pieuse crédulité auroit pu admettre sans assez d'examen, que le secret d'une confidence particulière pourroit avoir rendus suspects, que la distance des lieux, ou l'éloignement des temps, semble couvrir de nuages ob-

scurs, nous ne parlons que de ces grâces miraculeuses que la publicité a rendues authentiques, et que l'authenticité rend à son tour incontestables. À peine les Césars ont-ils courbé leurs têtes sous le joug évangélique, qu'ils sont devenus les protecteurs de la dévotion à la très sainte Vierge. L'empereur Justinien, ô Marie! n'a-t-il pas confessé hautement qu'il devoit à Dieu, par votre intercession, l'Afrique subjuguée; Justin, les Perses domptés; Narsès, les Goths vaincus? Interrogeons toute l'antiquité, *Interroga majores tuos*, et elle nous répondra : *Et dicent tibi.* Regardez autour de vous, parcourez les royaumes et les nations, et vous rencontrerez là des communautés nombreuses, des ordres encore florissants sous son nom; ici, des provinces et des cités célèbres sous sa protection; et depuis la capitale du monde chrétien jusqu'aux bornes les plus reculées de l'héritage de Jésus-Christ, il n'est point de climat où le nom de Marie ne soit parvenu; presque point de villes et de campagnes qui n'aient des temples élevés à sa gloire; point de temple sans un autel particulier à Marie; tant le monde entier a ressenti les effets de son pouvoir, tant il s'est cru obligé d'en montrer, d'en perpétuer sa reconnoissance. De là ce culte universel, et en même temps spécial et particulier, qui donne à Marie sur l'univers un rang semblable à celui qu'elle a reçu de Dieu dans le ciel; de là cette vénération qu'on lui rend partout sous le titre auguste de reine du ciel et de la terre; qualité qu'on n'attribue, et qui n'appartient, entre tous les saints, qu'à Marie, par l'abondante communication que Dieu lui a donnée de sa puissance. Car ce Dieu, qui, pour glorifier ses saints, leur a, ce semble, distribué son empire en proposant à chaque na-

tion, à chaque province, à chaque ville, ses protecteurs et ses patrons, l'a soumis tout entier à sa mère, en réunissant l'univers sous la protection générale de Marie. Aussi la réclame-t-on partout comme la plus puissante médiatrice auprès du souverain médiateur. Ce Dieu qui, pour accréditer ses saints, leur a divisé ses dons, dit saint Paul, en conférant aux uns le pouvoir de guérir les malades, aux autres la vertu de chasser les démons, à chacun, en un mot, quelque portion de sa souveraineté bienfaisante, en a rassemblé toutes les richesses dans sa mère, comme dans le premier canal d'où coulent jusqu'à nous toutes ses grâces. Tant de monuments érigés de toutes parts, sous le nom de Marie en mémoire de mille bienfaits divers, ne publient-ils pas que c'est par elle qu'on les a reçus? Enfin, ce Dieu qui, pour distinguer les mérites de ses saints, accorda plus ou moins à leur intercession, n'a pas mis d'autres bornes à l'entremise de sa mère, que celle de sa propre clémence. Tout ce qu'elle demande lui est accordé, mais avec une étendue de faveur qui tient, dit saint Antoine, du commandement et de l'empire : *Rationem habet imperii.* C'est ce qui fait dire à saint Bernard : Oui, je consens, Vierge sainte, que celui-là vous refuse le tribut de ses louanges, qui n'a pas éprouvé les effets de votre protection, quand il l'a implorée dans ses besoins véritables : *Sileat misericordiam tuam; Virgo beata, si quis est qui invocatam te in necessitatibus suis, sibi meminerit defuisse.* Qu'on cherche un ennemi de Marie, qui n'ait été l'ennemi de Jésus; qu'on trouve un panégyriste de Jésus, qui n'ait été celui de Marie; qu'on nomme un saint, un élu de Dieu, qu'il n'avoue être redevable de son salut à Marie. Parcourez,

continue le même saint, parcourez nos anciennes annales; si elles attestent un seul refus fait par Marie, je serai le premier à vous dire: Ne l'invoquez plus; mais si vous ne trouvez partout que des monuments de sa tendresse, avouez votre ingratitude et votre insensibilité pour le salut de votre ame.

Dépositaire des grâces de Dieu, la fonction de Marie est de se présenter sans cesse au trône de Dieu, soit pour en faire descendre les lumières qui éclairent les ames les plus aveugles, qui touchent les ames les plus endurcies, qui ramènent les ames les plus égarées; soit pour prévenir les arrêts de la justice, et en détourner les foudres. Est-il dans l'ordre de la nature aucune espèce de secours qu'elle n'ait obtenue? Ici ce sont les vents déchaînés, les flots soulevés, la mer en fureur; et tout-à-coup, au nom de Marie, le calme répandu sur la surface des eaux; là c'est un naufrage, où les passagers consternés, le pilote éperdu, s'attendent à périr; et, sous la garde de Marie, le vaisseau, échappé à tous les périls, est conduit heureusement au port. Que de malades guéris, que de malheureux soulagés, que de morts ressuscités! On s'efforceroit en vain de compter les familles tirées de l'indigence, les villes garanties des plus rudes assauts, les plus formidables armées ennemies mises en déroute, les provinces protégées, les empires conservés par l'effet bienfaisant de sa protection. Est-il un lieu si obscur sur la terre, où l'on ne découvre quelque monument solennel de la reconnoissance pour cette bienfaitrice du genre humain? Qui pourroit retracer tant de pestes arrêtées, de fléaux dissipés, de contagions apaisées, d'embrasements éteints, à l'invocation seule du nom puis-

sant de Marie? Faut-il d'autres témoins que cette foule de merveilles si multipliées, pour convaincre l'esprit le moins crédule que Marie peut contribuer à la félicité du monde, et conséquemment que la confiance en son pouvoir est fondée, en observant néanmoins qu'elle ne dégénère pas en présomption? Pour animer cette confiance, faudroit-il remettre devant nos yeux des spectacles plus récents, nous rappeler ici tant de victoires remportées par l'entremise de Marie, tantôt sur terre, tantôt sur mer; tantôt sur de téméraires perturbateurs de la paix publique, tantôt sur des barbares ennemis du nom chrétien, comme celle de Lépante, par exemple, ou trente mille infidèles perdirent la vie, et six mille, la liberté, que vingt mille chrétiens recouvrèrent. Depuis que l'on vit des Césars catholiques, n'a-t-on pas vu honorer Marie comme la protectrice des empires, sous le beau nom de la dispensatrice de la victoire? Sans rechercher dans les annales étrangères de quoi relever la gloire de Marie, arrêtons-nous aux nôtres. Déjà l'on voyoit en plus d'un endroit d'illustres monuments de la reconnoissance de nos pères; les dépouilles de leurs ennemis consacrées à Marie, étoient la preuve qu'ils lui avoient toujours rapporté le succès de leurs armes. Presque aucun de ses autels que nous ne voyons encore décorés aujourd'hui de superbes trophées. Quelles journées plus fameuses dans nos histoires que celles de Bouvines, de Mons-en-Pucelle, de Cassel, et de Marignan! Les superbes édifices que les vainqueurs élevèrent à Senlis, à Chartres, à Milan, attesteront à jamais, ainsi que la métropole de cette capitale même, si Marie n'eut pas tout l'honneur de ces triomphes. Rappelons-nous ces jours de nuages et de désolation

qui virent la France armée contre la France, saper de ses propres mains les fondements de cet empire : l'hérésie, assise sur les débris fumants de nos temples, bravoit avec audace les foudres de l'Eglise et le tonnerre de nos rois ; elle appeloit l'étranger à son secours. Ah ! plaise au Ciel que nous ni nos descendants ne voyions jamais se renouveler ces spectacles de fureur ! L'erreur avoit allumé partout, depuis près d'un siècle, le flambeau de la guerre et de la discorde. Tel fut toujours en effet le caractère de l'hérésie : le disciple bien-aimé, dans son apocalypse, nous en a tracé un portrait que l'expérience de tous les siècles a bien prouvé n'être que trop fidèle ; dans les commencements, tout est mystérieux dans son langage, ainsi qu'en ses démarches : *In fronte mysterium ;* elle affecte un air d'austérité propre à séduire les simples ; elle n'a que le mot de réforme à la bouche. Si des docteurs éclairés viennent à découvrir le faux de sa doctrine, aussitôt elle enveloppe ses blasphèmes dans des termes pompeux et magnifiques : *Datum est ei os loquens magna et blasphemias.* Les prestiges sont alors sa ressource pour séduire les habitants de la terre : *Seduxit habitantes in terrâ ;* elle a recours alors à ces signes miraculeux, par lesquels elle contrefait les œuvres de la Toute-Puissance : *Propter signa quæ data sunt ei facere.* C'est ainsi que, sous le règne de François Ier, le calvinisme avoit commencé à se glisser, et peu à peu s'étoit accrédité dans la France. Cependant l'erreur, tant qu'elle est encore foible, ne parle que de douceur et de patience. Attendez qu'elle se soit fortifiée ; alors elle élève le mur de division ; ce fantôme prétendu devient un monstre énorme, qui fait trembler toutes les puissances : *Babylon magna.* Après

avoir renversé les autels, elle porte la main sur le trône même : *Habet regnum super reges terræ*; elle prend le glaive, elle fait des martyrs : *Ebria de sanguine martyrum Christi.* C'étoit à cet excès que les maux de la France étoient enfin venus. En vain l'Eglise alarmée avoit-elle tâché d'étouffer l'hérésie dans ses commencements; en vain Charles IX et Henri III lui portèrent-ils successivement mille coups mortels; elle sembloit reprendre de nouvelles forces par ses défaites, et se faisoit suivre presque de toute la terre : *Admirata est universa terra post bestiam.* Grand Dieu! nous adorons votre main vengeresse, qui se servoit des fureurs d'un parti pour punir les crimes de l'autre, et nous ne nous rappelons aujourd'hui le souvenir des fléaux dont vous accablâtes notre patrie, que pour remercier votre miséricorde qui nous en délivra. Nos malheurs avoient donc enchéri en quelque sorte sur ceux que l'illustre Machabée déploroit en termes si tendres. D'une part, on voyoit les ennemis de l'état maîtres, non plus seulement de nos frontières, mais du centre même de cet empire; de l'autre, les François acharnés les uns contre les autres avec plus de fureur que les ennemis mêmes. Chaque particulier s'érigeoit en docteur, chaque Seigneur, en tyran; et parmi tant de voix qui vouloient commander, la moins respectée étoit celle du prince. Dans cette effroyable anarchie, que de crimes, que de meurtres! déplorerons-nous ici le sort des ministres égorgés sur les débris de leurs temples? Hélas! l'onction sainte de nos monarques mêmes ne put les garantir de l'aveugle fureur des révoltés : la terre même, selon la belle expression de l'Ecriture, sembla s'émouvoir alors de la désolation de ses habitants :

Commota est terra super habitantes. Et la France, ainsi qu'autrefois la maison de Jacob, ne parut plus qu'un affreux tombeau, séjour de larmes et de confusion : *Et universa domus Jacob induit confusionem*. Quelle main bienfaisante a donc dissipé tant d'orages? Henri-le-Grand n'avoit pu remédier encore qu'à une partie de tant de maux; conquérant de ses propres états, il se promettoit d'achever son ouvrage, quand le plus noir des attentats ravit à la France son libérateur et son père. Dans ces tristes conjonctures, qu'attendre d'un monarque encore enfant, surtout sous la tutelle d'une mère digne véritablement de régner, mais trop enviée pour faire espérer un règne tranquille. L'esprit d'indépendance ne pouvoit être détruit que par la destruction de l'erreur, et l'erreur dominoit toujours. Cantonnée dans nos meilleures places, qu'on n'avoit encore pu lui enlever, elle se croyoit assez autorisée pour donner des lois, du moins assez forte pour n'en pas recevoir. L'Espagne, d'autre part, rivale si long-temps de notre monarchie, ne gardoit la paix qu'on l'avoit forcée d'accepter, qu'en attendant l'occasion de lever le masque avec avantage. Qui combattra pour nous contre tant d'ennemis? L'épée du Seigneur : nous avons vu le danger, voici le dénouement et le succès. L'Espagne mettant bas toute sa haine, recherche elle-même notre alliance, et pour gage de la paix, unit à son sang celui de nos rois. Les grands, rentrés dans le devoir, y sont maintenus malgré la jalousie qui les anime, et toutes les intrigues des princes étrangers. La Rochelle tombe enfin, cette ville depuis si long-temps le boulevard de l'hérésie, et alors la dernière ressource des rebelles. A vous, Seigneur, toute la gloire de ces heureux succès! O...

nos politiques en fassent honneur à la bravoure de nos guerriers et aux intrigues du ministère, Louis XIII, ce pieux monarque, en renvoie au Ciel toute la gloire. Oui, c'est Marie, protectrice de son empire, qui a vaincu l'erreur, soumis ses ennemis, affermi son trône, rendu le lustre à sa couronne.

Louis-le-Juste vous a invoquée, ô Marie! avec la foi la plus vive, et tout a plié sous l'effort de ses armes, et l'hérésie terrassée est venue expirer aux pieds du trône. Puisse le souvenir en être à jamais gravé dans nos esprits! C'est à vous que nous devons la conservation de la loi primitive, tandis que nos voisins s'étoient détachés du sein de l'unité. C'est à vous que nous devons la fin des troubles qui agitoient cette monarchie, tandis que l'erreur a fait changer de face à tant d'empires. Si nous sommes encore dans la voie du salut, si nous jouissons de notre patrie, c'est à vous, ô Marie! que nous en sommes redevables. Vierge auguste, daignez toujours nous regarder avec la même bonté, nous prendre sous votre protection, et nous accorder vos secours.

Ainsi soit-il.

SIXIÈME MÉDITATION.

SUR LA DÉVOTION A LA TRÈS SAINTE VIERGE.

Dévotion justifiée, autorisée, non-seulement par les prodiges que le Ciel a opérés par son entremise dans l'ordre de la nature, mais encore dans l'ordre de la grâce.

Nous avons vu les merveilles éclatantes dont l'univers chrétien est redevable à la protection de Marie; si nous pouvions pénétrer dans le secret des cœurs, que de miracles plus étonnants encore ne découvririons-nous pas! Miracles de conversion et de sanctification, qui arrachent tous les jours à l'enfer une infinité de victimes. Combien de vertus chancelantes et prêtes à succomber, que sa vigilance sur les justes garantit tous les jours de ces chutes terribles dont il est si rare de se relever! Combien de passions indomptées et devenues comme nécessaires par l'habitude, que sa compassion pour les pécheurs a soumises tout-à-coup au joug de la raison et de la grâce! Combien de vocations saintes qu'elle a inspiré de suivre, malgré les attraits séduisants et les sollicitations engageantes du monde! Combien de généreux projets qu'elle a formés dans les cœurs les plus foibles, et pour l'exécution desquels elle leur a obtenu une force et un courage plus qu'humain! Combien de repentirs amers et efficaces elle a fait concevoir aux coupables les plus déterminés, malgré les obstacles qui s'opposoient à leur pénitence! Tel, engagé dans l'occasion, a sauvé sa vertu déjà ébranlée, qui, sans l'assistance de Marie, eût vu échouer

joug dès vos plus tendres années; à continuer avec une ferveur toujours nouvelle le grand ouvrage de votre sanctification, et à être mes imitateurs, comme je l'ai été moi-même de mon fils : *Imitatores mei estote sicut et ego Christi.* Venez, pécheurs, je vous appelle tous, je vous attends tous; il n'est point de criminel à qui je veuille fermer les entrailles de ma clémence; je partage avec les anges du ciel la gloire d'en voir un seul converti, parce que son retour fait fructifier le sang qu'un Dieu sauveur a puisé dans mes veines. Venez, pécheurs; quelque irrité que soit ce fils contre vous, je me charge de l'adoucir par mes prières, de désarmer son bras, de lui faire agréer vos larmes, de vous faire obtenir le pardon de vos fautes. Venez; qui peut vous arrêter? je connois déjà vos misères; je puis les soulager, et je le ferai, parce que je ne cesserai jamais d'être sensible à l'honneur de mon fils, et votre retour vers lui fait son triomphe et sa gloire.

Ne soyons donc pas surpris si l'Eglise appelle Marie son refuge, son espérance, et sa vie : si dans ses besoins particuliers ou publics, imprévus ou ordinaires, elle réclame son existence : si le pilote l'implore au fort de la tempête; le voyageur, dans les périls; le guerrier, dans les combats; le pauvre, dans les besoins; le faible, dans les tentations; le malheureux, dans les disgrâces; le mourant, aux portes du tombeau : et si tous éprouvent les effets de sa main secourable lorsqu'ils l'implorent dans des dispositions saintes. Que notre confiance en sa protection puissante égale donc s'il est possible, la grandeur de son crédit auprès de son fils, et le désir ardent qu'elle a de nous être utile. Vils et timides mortels, si nous ne nous croyons pas dignes d'adresser directement

nos vœux à la majesté divine, si le médiateur, tout homme qu'il est, nous en impose encore par la grandeur de sa divinité, Marie n'a rien de terrible, et tout en elle inspire la plus tendre confiance : elle compatit d'autant plus à l'état de ceux qui l'invoquent qu'il est plus déplorable. Vous donc, s'écrie saint Bernard, vous qui flottez sur l'océan orageux du monde, ne détournez pas vos regards de Marie; elle est pour vous un astre propice. Sentez-vous souffler le vent des tentations; craignez-vous d'échouer contre les écueils de l'adversité; êtes-vous agités par les flots de l'orgueil, de l'ambition, de la colère, de la vengeance, ou de la haine; jetez les yeux sur l'étoile salutaire qui brille dans les cieux; invoquez Marie : êtes-vous troublés par l'énormité de vos crimes, effrayés des horreurs du jugement futur, plongés dans la tristesse ou la douleur, êtes-vous surtout investis des ombres de la mort; invoquez Marie, mais avec un esprit de componction et d'humilité; et du haut du ciel, attentive à vos ardentes prières, elle les présentera au Seigneur, désarmera sa colère, et vous assurera ses grâces. Vous surtout que les remords déchirent, et qui n'attendez au tribunal du juste juge qu'un arrêt de condamnation, c'est sur vous principalement que s'attendrit le cœur compatissant de Marie. Ah! invoquez-la; son nom seul portera dans votre ame le calme et la sérénité. Si la tentation s'élève encore, jetez-vous dans le sein de Marie; réclamez, invoquez Marie, elle priera, et le tentateur s'éloignera de vous. Mais quand le monde, où vous êtes forcés de vivre, fera renaître l'occasion de vos premiers péchés, si votre foiblesse, mille fois éprouvée, vous décourage, si le souvenir de vos anciennes inconstances, et

le sentiment de votre légèreté naturelle vous abattent, jetez-vous dans le sein de Marie; invoquez, réclamez Marie : son nom seul vous rendra supérieurs au monde et à vous-mêmes, car c'est un nom de force. Combien en le prononçant avec foi, ont éprouvé qu'il a été pour eux le soutien de leur foiblesse, et un adoucissement à leurs maux! Tant que vous l'aurez à la bouche, dit saint Bernard, ne craignez ni les égarements de vos folles pensées, ni les penchants séduisants de vos cœurs. On ne tombe pas avec un tel appui, on ne s'égare pas avec un tel guide.

Après tant de secours que nous offre l'invocation de Marie, et dont nous ne pouvons douter, n'est-il pas étonnant qu'on s'adresse si peu à cette mère des miséricordes? Mais, dira-t-on peut-être, en combien d'occasions ai-je recouru à elle, sans en être exaucé! Mais comment y avez vous recouru? Est-ce en ordonnant des sacrifices sans y assister, en envoyant des présents sur ses autels sans les y accompagner, en lui faisant offrir des vœux sans les lui porter vous-mêmes? Ce sont des grâces possibles, mais elles sont en quelque sorte miraculeuses, et vous ne les méritez pas. Est-ce en lui demandant une conversion de mœurs sans changement de vie, des mérites sans bonnes œuvres, et des récompenses sans mérites? Ce sont des grâces chimériques et imaginaires qui n'existent pas. Est-ce en l'intéressant seulement pour une santé dont vous abuseriez, pour un poste dont vous vous prévaudriez, pour un établissement dans lequel vous vous damneriez? Ce sont des grâces qui vous deviendroient préjudiciables; et le refus même que vous essuyez est un bienfait. Non, non, dit saint Bernard, Dieu n'a rien à refuser

à sa mère. Donnez-moi donc, ajoute-t-il, une famille où la Mère de Dieu soit honorée, et je vous ferai voir cette même famille constamment protégée : parmi ceux qui la composent, la foi devient-elle chancelante; c'est Marie qui la ranime et qui la fortifie : *Fidem excitat*. Perdent-ils tout espoir de succès dans les entreprises les plus difficiles; c'est Marie qui relève et qui ressuscite leurs espérances : *Spem erigit*. Appréhendent-ils qu'un faux ami ne les trahisse, qu'un ennemi ne les desserve, qu'un concurrent ne les traverse; c'est Marie qui dissipe toutes leurs craintes, et qui les rassure contre tous les dangers : *Timorem expellit*. Invoquez-la donc, continue-t-il, et vous serez exaucé : *Mariam cogita, Mariam invoca*. Que Marie, après Dieu, soit votre refuge, votre asile, votre appui; qu'elle soit votre consolation dans les peines qui vous affligent, votre conseil dans les doutes qui vous troublent, votre espoir dans les craintes qui vous alarment. Pères et mères, appelez-la dans vos maisons, pour en régler les affaires, pour en ménager les intérêts, pour seconder vos soins, pour bénir votre famille, et surtout pour y maintenir la paix, et avec la paix, l'ordre, l'union, la charité, l'innocence des mœurs, la probité, la piété. Nous tous, qui que nous soyons, attachons-nous plus que jamais à Marie, afin de mériter de plus en plus ses soins bienfaisants pour la sanctification de nos ames. Elevons souvent nos cœurs vers elle, et adressons-lui de nouveau cette prière qu'un enfant de Marie ne peut trop répéter : C'est à vous, ô Mère de mon Dieu ! c'est à votre protection que j'ose recourir : *Sub tuum præsidium confugimus, sancta Dei genitrix*; protection assurée qui ne nous manque jamais, protection toute-puissante qui

triomphe de tous les obstacles, protection universelle dont nul n'est exclus. Dans cette espérance, je me présenterai donc au trône de gloire où vous être parvenue : je pourrois sans doute m'adresser directement à Dieu même; mais j'en use comme un enfant coupable, qui cherche un médiateur pour le réconcilier avec son père : ce n'est pas défiance de la bonté divine, c'est un sentiment de mon indignité. Ah! s'il est un objet qui doive vous toucher de compassion, c'est l'état malheureux où je suis réduit dans cette terre d'exil, dans cette vallée de larmes : *Nostras deprecationes ne despicias in necessitatibus*. Que d'ennemis domestiques et étrangers, visibles et invisibles qui m'attaquent! que d'inclinations vicieuses qui m'entraînent! que d'habitudes qui me dominent! que d'erreurs qui me séduisent et m'égarent! l'enfer, le monde, et la chair, tout conspire contre moi pour me perdre : *in necessitatibus*. Les maux qui m'affligent vous sont encore mieux connus qu'à moi-même : mépriserez-vous mes pleurs, et serez-vous insensible à mes gémissements? Nos pères, depuis tant de siècles, ont ressenti les effets de votre miséricorde : sera-ce dans ces temps plus malheureux que jamais, que vous en interromprez le cours? N'aurez-vous été une mère si tendre que pour les autres? Vierge bénie du ciel et de la terre, vous êtes témoin des périls auxquels je suis sans cesse exposé; veillez sur moi pour m'en garantir, et m'en délivrer : *Sed à periculis cunctis libera nos semper, Virgo gloriosà et benedicta;* mais que ce soit surtout à ce jour fatal, après lequel il n'y a plus de temps à attendre, ni de grâces à espérer; à ce jour formidable où les plus fervents anachorètes ont tremblé; à cette heure critique et décisive qui doit terminer ma

course, et commencer pour moi l'éternité : *Libera*. Puissante protectrice, prenez le bouclier pour me défendre dans ce dernier combat : *Libera*. Défendez-moi des vives saillies d'une nature indomptée, qui, jusque dans le sein de la mort, voudroit reprendre son premier empire, et exercer sa tyrannie : *Libera*. Défendez-moi de ces accidents imprévus, de ces surprises, de ces troubles, de ce faux repentir de tant de mourants, de cet endurcissement qui met le sceau à la réprobation. *A periculis cunctis libera nos*. Qu'on ne pense pas que je prétende, sur cette espérance, m'endormir dans une molle oisiveté; ce n'est point là l'esprit de vos enfants, tous mes désirs sont de seconder vos soins, d'agir de concert avec vous, et de travailler moi-même à mon salut, avec le secours des grâces que je sollicite instamment de votre intercession.

Ainsi soit-il.

SEPTIÈME MÉDITATION.

SUR LA DÉVOTION A LA TRÈS SAINTE VIERGE.

Des véritables caractères de cette dévotion, et de l'ignorance dans laquelle sont, à cet égard, les dévots et les censeurs indiscrets du culte de Marie.

CETTE dévotion doit avoir pour base la confiance et l'amour qu'inspire la nature même à des enfants bien nés. Le Calvaire est le lieu où Marie nous a été donnée pour mère, et où elle nous a adoptés pour ses enfants. Quelle Mère! de quel zèle, de quelle charité, de quelle compassion elle est pénétrée pour nous! Dieu est-il irrité, elle

tions et dans leurs peines; lui recommander, par des prières assidues, le succès de leurs entreprises; regarder le titre de serviteurs de Marie comme un titre glorieux, se faire un point capital d'en remplir exactement les devoirs; exhorter enfin tous les hommes à rechercher sa protection, et à ne rien oublier pour la leur rendre précieuse: nous y verrons des rois, en reconnoissance des secours accordés dans les plus grands périls, travailler de leurs mains à la construction de ses temples: nous y verrons un saint Grégoire, qui n'a jamais pu être soupçonné de superstition et de foiblesse, dans le temps qu'une peste furieuse ravageoit l'Italie, invoquer publiquement la mère de Dieu, la supplier de faire cesser ce fléau terrible, et conduire lui-même, dans toutes les rues de Rome, l'image de cette Vierge sainte, qu'accompagnoit une foule immense de peuple. Qu'arriva-t-il, et quel fut le succès de cette religieuse cérémonie? On vit, et tout le peuple en fut témoin, on vit l'ange exterminateur remettre dans le fourreau cette épée vengeresse, déjà teinte du sang d'une infinité de victimes immolées à la colère du Tout-Puissant. Que l'hérétique se récrie, que le libertin raille, que le faux dévot se scandalise des hommages publics rendus à Marie; il n'en est pas moins vrai que son nom, uni à celui de Jésus, sera toujours redouté des démons, et un appui infaillible pour tout vrai catholique, qui, évitant des abus réels et effectifs, ne se fera pas de certaines pratiques purement extérieures, un motifs d'impénitence. Car telles sont les conditions indispensables d'où cettte Vierge sainte fait dépendre elle-même le succès de nos prières et l'intérêt qu'elle prend à notre malheureux sort; c'est de ne pas se faire de l'espérance de sa pro-

tection, une raison de vivre tranquillement dans le crime; c'est de ne pas croire sauver à l'ombre de ses autels, des passions favorites; c'est de ne pas faire consister toute sa piété à réciter des prières que le cœur désavoue, ou en portant certaines marques extérieures de dévotion, croire n'avoir pas besoin de mérites personnels pour éviter le glaive exterminateur; c'est enfin de ne pas s'attacher uniquement à l'extérieur de son culte, comme si des actions édifiantes d'ailleurs pouvoient tenir lieu de pénitence et de componction. Ah! Marie le déclare à ces dévots sacriléges, elle ne voit en eux que des profanateurs qui la déshonorent, des impénitents qui portent, au lieu de la croix de Jésus-Christ, un joug de fantaisie, parce qu'il est moins gênant; des ames lâches qui ne s'attachent à elle que dans l'espérance de se sauver à moins de frais; enfin de faux chrétiens qui, en se faisant, de leur dévotion pour elle, une raison de négliger les préceptes de Jésus-Christ, font à ce divin Sauveur un outrage qui rejaillit sur sa mère. Marie exige une dévotion raisonnable, également animée par la confiance, et réglée par la vérité. Elle protége le pénitent, ou celui qui tâche de le devenir, et non le pécheur qui ne cherche que l'impunité; elle sollicite pour nous la grâce de faire pénitence, et non des dispenses de ce devoir sacré; elle vient au secours du pécheur qui l'implore, en s'efforçant de briser ses chaînes; mais elle abandonne celui que l'espoir de sa protection nourrit dans l'impénitence. Marie demande pour nous des secours proportionnés à notre foiblesse; mais elle ne veut pas substituer aux rigueurs de l'Evangile une dévotion commode et pharisaïque. Elle veut aider le zèle, qui porte à rentrer dans les voies

de la vertu; mais elle refuse avec horreur de favoriser la mollesse, et de se prêter à une coupable lâcheté. Demandons-lui la force de faire le sacrifice entier de nos passions; mais n'attendons pas qu'elle emploie son intercession à sauver la victime. Elle consent à nous obtenir cette componction du cœur qui mérite le pardon de nos crimes; mais elle ne veut jamais nous obtenir une indulgence sans contrition; elle n'aime enfin, elle ne protége que ceux en qui elle reconnoît l'esprit de son fils, ou du moins qui le demandent sincèrement. Pénétrés de ces grands principes, livrons-nous à la dévotion la plus tendre pour la mère de Dieu; courons aux temples où elle est particulièrement honorée; entrons avec une piété religeuse dans les sociétés qui se consacrent à son culte; répétons mille fois la salutation que lui fit l'ange du Seigneur; prescrivons-nous enfin les pratiques les plus propres à nous la rendre favorable, et nous ne craindrons plus pour nous les excès d'une fausse dévotion, nous éviterons alors les abus qui excitent les censures de nos frères séparés, et les dérisions des impies. Le rosaire et le scapulaire n'ont sûrement rien que d'édifiant en eux-mêmes; l'un consiste dans la prière dominicale et la Salutation angélique, c'est-à-dire, dans les prières les plus saintes et les plus excellentes; l'autre est un signe d'attachement au culte de Marie, ce culte si sage, si ancien, et si recommandé par l'Eglise. Ces devotions autrefois si respectées, et si respectables en effet, ne sontelles pas renvoyées aujourd'hui à la simplicité du peuple et de l'enfance? Le culte que Marie a droit d'attendre des vrais disciples de son fils, est une piété publique qui ne craint ni les regards, ni les discours du monde; et par je ne sais quelle

honte, nous rougissons de nous attacher ouvertement à son service. Grand Dieu! croire se déshonorer que de réciter fréquemment, publiquement, dévotement, les paroles mêmes qu'un ange lui adresse! Ah! que c'est bien peu comprendre toute la noblesse, toute l'excellence, toute la sublimité de cette prière! On semble la mépriser, parce qu'elle est courte, facile, et commune; mais que fais-je donc lorsqu'à l'imitation de l'archange, je salue Marie, comme pleine de grâce? Que j'apprenne au moins à ne pas blasphémer ce que j'ignore.

Quand je dis à Marie, *Ave*, je lui dis : Je vous félicite, et je me réjouis de ce que de toute éternité vous avez été choisie de Dieu pour être élevée à la plus haute dignité à laquelle une pure créature puisse parvenir; de ce que vous avez été distinguée et séparée de la masse de perdition, conçue sans tache, et préservée du péché originel; de ce que depuis le premier moment de votre être, jusqu'au dernier de vos jours, vous n'avez cessé de croître en mérites et en grâces devant Dieu. Quand je dis à Marie, *Ave*, je dis : Je vous félicite, et je me réjouis de ce qu'ayant cru à la parole de l'ange, vous avez conçu par l'opération du Saint-Esprit, formé de votre sang, et mis au monde un Dieu dans la personne adorable de votre fils. Quand je dis à Marie, *Ave*, je dis : Je vous félicite, et je me réjouis de ce que le Seigneur est avec vous, non-seulement comme il est avec toutes les créatures par son concours, comme il est avec les pauvres par sa providence, comme il est avec les pécheurs par sa grâce actuelle, comme il est avec les justes par sa grâce sanctifiante, comme il est avec l'Eglise par son assistance, comme il est avec les bienheureux

par sa magnificence, comme il est dans ceux qui le reçoivent à la sainte table par sa présence réelle; mais de ce qu'il y est par son incorporation avec vous, en ne recevant pendant neuf mois son accroissement que de votre propre existence. Quand je dis à Marie, *Ave*, je dis : Je vous félicite et je me réjouis de ce qu'entre toutes les femmes vous êtes et vous serez éternellement la seule qui soyez vierge et mère tout ensemble; de ce que votre corps sanctifié par Jésus-Christ, a été préservé de la corruption du tombeau; de ce qu'il a été transporté dans ce séjour de gloire, où celui des autres ne doit être admis qu'après la consommation des temps. Quand je dis à Marie, *Ave*, je dis : Je vous félicite, et je me réjouis de ce que dans le ciel vous êtes si élevée, qu'il n'y a rien entre Dieu et vous; de ce que votre trône y est placé au-dessus de tous les chœurs des anges; de ce que vous y êtes établie la reine des cieux; de ce que vous y avez tout accès, tout crédit, tout pouvoir auprès de Dieu. Enfin quand je dis, *Ave*, c'est Marie que je révère, mais c'est aussi pour moi-même que je l'implore! Ah! Vierge sainte! toutes les fois que je vous adresserai la Salutation angélique, répandez sur moi ces grâces privilégiées dont vous êtes comme la dispensatrice, et qui sont attachées aux pratiques de votre culte. Obtenez-moi surtout cette piété généreuse, incapable de se laisser corrompre par le respect humain, et qui soutienne en toute occasion les intérêts de votre gloire contre les ennemis nombreux qui la combattent. Ah! loin de moi cette timidité qui n'ose vous annoncer pour ce que vous êtes! Non, l'on ne me verra jamais dissimuler mes sentiments à votre égard, ni demeurer dans un honteux silence, quand les bou-

ches impies attaqueront devant moi vos prérogatives, ou vous disputeront vos titres les plus incontestables. Les exercices autorisés dans l'Eglise pour célébrer vos grandeurs, seront aussi multipliés dans le cours de ma vie, que le nombre des jours qui composeront mes années; enfin, j'en viendrai, s'il est possible, à pratiquer le conseil que me donne un de vos plus zélés panégyristes, d'avoir toujours votre nom vénérable, soit dans ma bouche, soit dans mon cœur : *Non recedat ab ore, non recedat à corde.* Et après tant de témoignages d'attachement et de consécration à votre service, loin d'appréhender alors d'avoir péché par excès dans ma piété, je reconnoîtrai encore n'avoir rien fait qui soit digne de vous, parce qu'élevée au-dessus de tout ce qui n'est pas Dieu, vous l'êtes en même temps au-dessus des faibles hommages que nous pouvons vous rendre : *Quibus te laudibus efferam, nescio.* Tel est le sentiment, telle est la conduite de l'Eglise; sous un tel guide, je ne puis m'égarer. Mais c'est à vous, auguste mère de Dieu, et qui daignez encore être la mienne, c'est à vous de me préserver des piéges de la séduction, dressés de tous les temps contre les fidèles. Que votre grandeur soit connue de l'univers : puisse-t-il comprendre, pour l'intérêt de son éternité, que la profession du christianisme est pour tous les hommes un engagement d'adoration pour celui à qui vous avez donné le jour, et de vénération pour vous-même! Inspirez surtout aux ministres évangéliques cette force, cette fermeté, cet amour éclairé de la vérité, nécessaires pour affermir le peuple chrétien contre le langage trompeur de l'incrédule, et le préserver aussi des erreurs où pourroit l'entraîner un zèle aveugle et inconsidéré. Pour moi, ô souveraine des anges

et des hommes! j'attends avec confiance que vous daignerez me prendre sous votre puissante protection; que vous écarterez, par vos instantes prières, les dangers qui me menacent sur cette mer orageuse du monde; et qu'après m'avoir préservé de tous les écueils qui m'environnent, vous me ferez arriver heureusement au port de l'éternité bienheureuse.

Ainsi soit-il.

HUITIÈME MÉDITATION.

SUR LA DÉVOTION A LA TRÈS SAINTE VIERGE.

Le culte que nous devons à Marie, doit être non-seulement extérieur et public, mais encore intérieur et spirituel; il doit être non-seulement de vénération, mais d'imitation.

Les hommages rendus partout à Marie, sont fondés sur les rapports intimes que nous avons avec elle dans l'ordre de la religion même. Elle est la Mère du Dieu que nous adorons : pourrions-nous ne pas honorer celle à qui ce Dieu lui-même a été soumis sur la terre? L'Eglise l'a toujours distinguée de tous les autres saints, et l'a élevée infiniment au-dessus d'eux : oserions-nous avoir d'autres sentiments que l'épouse de Jésus-Christ? La France enfin, dont elle s'est montrée tant de fois la protectrice, lui a dévoué ses peuples par l'organe de ses rois; rétracterions-nous une consécration que la reconnoissance a dictée, et dont nous retirons tous les jours les plus grands avantages? Le culte de Marie est donc d'obligation pour nous, comme chrétiens, comme catholi-

ques, et comme Français : mais qu'est-ce qu'un culte qui ne seroit qu'extérieur et cérémonial? Pour le faire agréer à celle qui en est l'objet, pour nous le rendre utile à nous-mêmes, il faut qu'il soit spirituel, qu'il affecte encore plus le cœur qu'il ne frappe les sens; que ce soit en un mot un culte d'imitation qui se propose de retracer fidèlement les vertus dont Marie nous a donné l'exemple.

1° Ainsi attachés à Marie par tous les titres réunis de la religion et de la naissance, de la foi et de la patrie, nous devons avoir pour elle un zèle, une vénération, un dévouement qui ne se bornent pas à l'invoquer, mais qui aspirent et qui parviennent à l'imiter. Voulons-nous en effet qu'elle soit notre protectrice? prenons-la pour notre modèle : étudions bien toutes les actions de sa vie; c'est un vaste tableau où chacun trouvera tracé le plan de sa propre conduite : ne différons donc plus à nous y conformer. Il est dans la nature de vouloir ressembler à ce qu'on estime, à ce qu'on aime : si nos sentiments pour Marie sont ce qu'ils doivent être, nous devons nous sentir disposés de nous-mêmes à marcher sur ses traces : ce n'est pas assez de nous dire ses serviteurs et ses enfants, il faut prouver que nous le sommes, et nous ne le prouverons jamais qu'en nous rendant ses imitateurs. Avec ce dernier titre, nous pouvons infailliblement compter sur elle; il n'est plus rien que nous ne devions en attendre : quiconque s'efforce de lui devenir semblable, est sûr d'en être aidé, secondé, protégé. Oui, Marie obtiendra tout, des prodiges même, s'il le faut, à ceux qui, comme elle, adoreront Jésus-Christ, l'aimeront, croiront à sa

parole, s'y conformeront; à ceux qui, comme elle, pratiqueront surtout la pureté, la patience, et l'humilité.

Eh! ne croyons pas que cette imitation soit au-dessus de nos forces : Marie, il est vrai, a porté toutes les vertus à un degré de grandeur et d'héroïsme qui captive l'admiration autant qu'il étonne, et cependant elle a su leur conserver ce caractère de simplicité qui les rapproche de l'état de chacun, et les rend imitables à tous. Ce sont des leçons qui peuvent aisément se mettre en pratique; et il nous en coûtera moins pour les suivre, qu'il ne lui en a coûté pour nous les donner, parce que la plupart sont naturellement plus convenables à notre condition qu'à la sienne. Par exemple, l'humilité sied mieux à des pécheurs qu'à une vierge sans tache; l'obéissance est plus analogue à des serviteurs qu'à la Mère d'un Dieu; la pénitence a plus de rapport à des coupables, qu'à l'innocence même; la foi est plus facile depuis l'établissement de la religion, l'espérance a plus de certitude depuis l'exécution des promesses, et la charité se persuade mieux, depuis que le Sauveur du monde a aimé les siens jusqu'à l'excès.

2° Sur quoi donc nous excuserions-nous de marcher sur les traces de Marie? Sur ce que, prévenue de la grâce, elle a toujours avancé dans la sainteté, dans la perfection, au lieu que par une suite de la dégration de la nature, on ne voit en nous que défauts et que foiblesses. Mais c'est précisément parce que nous ne sommes ni parfaits, ni saints, que nous devons travailler à le devenir : étudions donc la vie de Marie, et tâchons d'y conformer la nôtre. Point d'état, point de condition qui n'y découvre, dans les principes,

dans les applications, dans les circonstances, et dans les détails, des règles sûres pour diriger toutes ses actions. Pour les devoirs généraux, nous y apprendrons à être fidèles à Dieu, équitables envers le prochain, et entièrement détachés de nous-mêmes; mais si nous passons aux obligations particulières, quelle foule d'instructions! Ce n'est point ici la morale restreinte en préceptes, c'est la vertu réduite en actes : Marie ne dit pas : Ecoutez mes conseils, elle dit : Faites ce que j'ai fait; elle apprend donc aux jeunes personnes à conserver avec soin leur innocence, à fuir le monde, et surtout certaines sociétés du monde; à se défier de leur propre cœur, à réprimer leurs sens, à s'interdire toute liberté, non-seulement criminelle, mais encore dangereuse; enfin, à ne s'écarter jamais de la retenue, de la modestie, de la sagesse, si convenables à leur sexe, et qui en font le plus bel ornement. Elle apprend aux pères et mères à maintenir l'ordre et la piété dans leurs familles; à étudier le caractère et les dispositions de leurs enfants; à les élever, non pour eux-mêmes, mais selon les vues de Dieu, et pour sa gloire; à leur inculquer de bonne heure l'amour de la religion, de la probité, du travail, et du devoir, en employant, non ce ton d'autorité qui rebute, mais l'expression plus douce de l'amitié, qui gagne la jeunesse et la persuade. En un mot, dans toutes les situations possibles, dans la prospérité ou dans l'adversité, dans la grandeur ou dans l'humiliation, soit qu'il faille agir ou souffrir, commander ou obéir, remplir les devoirs de la vie chrétienne ou ceux de la société, se soumettre aux lois de Dieu, ou à celles des hommes, jetons les yeux sur Marie : partout elle se présente à nous pour nous tracer la route que nous devons tenir; partout

nous trouverons en elle un guide dont nous n'avons qu'à suivre les pas.

Tel est le vrai culte que nous devons à Marie, et qu'elle attend ; culte qui consiste spécialement à réaliser en nous les vertus que nous admirons en elle. Mais avouons-le de bonne foi, voilà le point essentiel où notre dévotion se dément et se refroidit. Nous ne manquons pas de zèle pour publier ses grandeurs, pour défendre ses prérogatives, et pour lui payer, dans ses solennités, le tribut d'hommages que lui décerne l'Eglise. Ces pratiques saintes sont louables sans doute, et nous y sommes d'autant plus fidèles qu'elles nous coûtent peu : mais imiter Marie dans son éloignement du monde, dans son amour pour la retraite, dans son détachement d'elle-même, dans sa soumission à la volonté divine, dans sa disposition habituelle à tout souffrir pour Dieu, dans la mortification de ses sens, dans son assiduité à la prière, en un mot, dans tout ce qui l'a sanctifiée : voilà ce qu'on loue, mais ce qu'on ne fait pas : pourquoi? parce que la nature s'en effraie, et qu'on ne veut rien qui combatte ou qui gêne la nature. Que s'en suit-il de là? Que le culte de Marie, le plus assidu de notre part, devient sans fruit pour nous, dès que nous en retranchons ce qui en fait le vrai mérite, et ce qui peut seul intéresser cette Vierge sainte en notre faveur.

Il n'est donc que trop vrai que nous avons dégénéré de la piété de nos pères, et que nous n'avons plus pour Marie cette dévotion tendre et active qui caractérisoit nos aïeux. Leur foi, simple dans les uns, trop superstitieuse dans les autres, a été remplacée dans nous par une incrédulité qui nous perd : nos ancêtres, aveuglés par un excès de zèle, ont élevé autel contre autel ;

on les a vus attachés à l'opinion du moment, combattre, vaincre, et mourir pour la défense de leurs sectes. Leurs descendants, plus aveugles encore, ne veulent presque plus ni de culte, ni de Dieu : ceux-là croyoient tout dans la chaleur de la dispute ; ceux-ci ne veulent rien croire dans l'ivresse des passions. Qui eût jamais pensé qu'une fausse philosophie causeroit plus de maux à l'Eglise que l'hérésie et le schisme, et qu'un siècle raisonneur seroit plus à craindre qu'un siècle fanatique?

Illustre protectrice, qui avez tant de fois sauvé la France, jetez encore sur elle un regard propice. S'il est des impies qui vous méconnoissent, s'il est des blasphémateurs qui vous outragent, il est aussi des serviteurs fidèles qui vous invoquent, et votre héritage n'est pas encore entièrement désolé : il est encore des maisons saintes où l'on vous honore, des ames ferventes qui élèvent vers vous des mains pures ; écoutez leurs vœux, épargnez les coupables en faveur des élus ; et ne vous vengez de vos ennemis que par de nouveaux bienfaits. Vous êtes témoin, ô Vierge sainte ! des fléaux qui nous accablent ; nous auriez-vous abandonnés? et ne verrons-nous plus sous vos auspices cet heureux temps où il n'y avoit, dans l'Eglise et dans l'état, qu'un sentiment, une créance, un langage, comme il n'y a qu'une foi, un baptême, et un Dieu? O Marie ! c'est dans votre sein que nous déposons nos pensées, nos inquiétudes, et nos peines : l'Eglise affligée gemit ; l'orage qui la menace grossit de toutes parts, ne ramènerez-vous pas le calme? ne nous rendrez-vous pas la paix? . . . . . .

Malgré la colère du Ciel qui éclate sur nos têtes, j'ose encore espérer en vous : depuis long-

temps le bras du Seigneur est levé sur nous et prêt à s'appesantir. Le libertinage et l'incrédulité montés à leur comble, ne nous annoncent que trop ce que nous avons à craindre du Dieu des vengeances : or, quelle main a pu jusqu'ici suspendre ses coups? Sans doute, ô Marie! c'est à vous que nous en sommes redevables; vous seule avez pu fléchir son juste courroux. Il me semble encore entendre le Seigneur irrité vous dire, comme autrefois au législateur de l'ancien peuple : Laissez éclater ma justice contre les ingrats; et vous, Vierge sainte, lui répondre comme Moïse, mais avec bien plus de vérité et d'énergie : Souvenez-vous, Seigneur, que tout ingrats qu'ils sont, vous me les avez fait adopter, ils sont mes enfants; Jésus, mon fils et le vôtre, est leur frère : c'est pour eux qu'il a versé son sang, qu'il a donné sa vie, pardonnez-leur donc, ou dépouillez-moi des titres augustes dont vous ne m'avez honorée que pour eux : *Aut dimitte, aut dele me.*

Ne cessez, ô Marie! de redoubler vos instances; ne cessez d'intercéder pour nous auprès du Seigneur : je sais que pour obtenir plus efficacement les secours dont nous avons besoin, il faudroit en nous des mœurs mieux disposées; qu'il faudroit cesser d'être coupables, et commencer au moins à nous rapprocher de la vertu : mais dans l'état de foiblesse où nous sommes, ce retour au bien est une grâce que vous seule pouvez nous ménager. Demandez-la pour nous; demandez pour tant de malheureux qui se perdent, une foi docile, des cœurs chastes, l'esprit de pénitence, l'amour de la justice : demandez enfin notre conversion, et bientôt les troubles qui nous agitent cesseront, le calme succédera à

l'orage ; parce que Dieu une fois apaisé, les passions des hommes ne pourront plus rien. Nous comptons sur votre amour, tout indignes que nous en sommes ; nous comptons sur votre pouvoir, malgré l'abus que nous en avons peut-être fait : ce sont des enfants qui vous réclament, faites les derniers efforts pour les sauver, et montrez que vous êtes leur mère : *Monstra te esse matrem*. Vous êtes, dans ces jours d'affliction, notre consolation, notre refuge, notre espérance, notre vie. Puissions-nous vous devoir la prospérité temporelle après laquelle nous soupirons, mais plus encore le salut éternel que nous avons trop négligé jusqu'à présent, et dont nous voulons sérieusement nous occuper !

Peut-être nous opposerons-nous encore au bien que vous voulez nous faire ; que notre ingrate résistance ne vous rebute pas : nous sommes des malades qui ne connoissons ni l'excès de nos maux, ni l'efficacité des remèdes ; ne nous laissez pas périr dans le délire insensé qui nous ôte jusqu'à la raison : eh ! plus notre état est dangereux, plus il vous sera glorieux de nous en avoir retirés ; plus nous apporterons d'obstacles à notre guérison, plus vous serez bénie de nous l'avoir procurée. Nés pour le bonheur, nous le désirons, et cependant nous le fuyons. Priez pour nous, afin que nous marchions désormais dans la route qui seule peut y conduire : *Ora pro nobis*. Priez pour nous, afin que Dieu dissipe les ténèbres qui nous aveuglent, écarte l'illusion qui nous séduit, détruise les préjugés qui nous dominent, et nous arrache à l'erreur qui nous trompe : *Ora pro nobis*. Priez pour nous, afin que par un de ces coups de miséricorde que nous ne méritons pas, mais que votre divin Fils ne sauroit refuser à vos tendres

sollicitudes, il change nos cœurs, il épure nos sentiments, il réforme nos mœurs, il nous rende enfin heureux malgré nous-mêmes; heureux pour le temps, heureux pour l'éternité : c'est la grâce que nous attendons de sa bonté, et que nous espérons obtenir par votre puissante intercession.

Ainsi soit-il.

FIN DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

TABLE

DES SUJETS DE MÉDITATION

CONTENUS DANS LE SECOND VOLUME.

SUR LA VISITATION DE LA TRÈS SAINTE VIERGE.

Pages.

Ire Méditation. Marie tient sa dignité de mère de Dieu cachée dans le silence, dans la soumission, dans la dépendance, et nous apprend, par son humilité, à être humbles à proportion de notre élévation. 5

IIe Méditation. Marie, en se rendant auprès d'Elisabeth, joint à l'humilité la plus profonde, la charité et le zèle : ainsi la Visitation de Marie peut être considérée comme un mystère de charité et d'humilité. 15

IIIe Méditation. Marie, par la présence de Jésus-Christ qu'elle porte dans son sein, inspire Elisabeth, sanctifie Jean-Baptiste, et bénit la maison de Zacharie : ainsi, la Visitation de cette Vierge sainte peut être considérée comme un mystère de sanctification. 24

IVe Méditation. Marie célèbre les grandeurs de Dieu, et publie ses miséricordes ; ainsi sa Visitation peut être considérée comme un mystère de reconnoissance envers Dieu. 33

Ve Méditation. Marie, dans sa visite à Elisabeth, présente à tout véritable chrétien un modèle de la manière dont il doit remplir ses devoirs dans la société, pour les sanctifier par la religion. 42

VIe Méditation. Marie, en se rendant auprès d'Elisabeth, malgré sa délicatesse et la difficulté des chemins, condamne les raisons de bienséance que nous alléguons, et notre lâcheté dans la pratique de la vertu. 51

VIIe Méditation. Marie, portant Jésus-Christ dans son sein, a été la figure de l'ame en qui Jésus-Christ habite par la grâce. Ainsi l'ame juste découvrira dans le mystère de la Visitation ses devoirs, ses avantages, et ses sentiments. 61

VIIIe Méditation. La promptitude avec laquelle Marie va assister Elisabeth, nous apprend à secourir nos frères sans délai. La difficulté qu'elle surmonte nous enseigne

Pages.
que nul obstacle ne doit nous arrêter lorsqu'il est question de faire le bien. 71

SUR LA PURIFICATION DE LA TRÈS SAINTE VIERGE.

Ire Méditation. Marie, de retour de la maison de Zacharie, se consacre plus que jamais à la retraite, au silence, au recueillement, et à la docilité aux ordres de Dieu : elle nous offre ainsi le modèle de l'humilité la plus parfaite. 81
IIe Méditation. Marie, malgré les raisons qui semblent l'exempter de la purification, s'y soumet avec docilité, avec simplicité, et nous apprend par-là dans quel esprit nous devons nous-mêmes observer la loi. 91
IIIe Méditation. Marie, en obéissant exactement, littéralement, et sans restriction à la loi de Moïse, nous offre le modèle de la fidélité avec laquelle nous devons accomplir nous-mêmes la loi de Dieu. 100
IVe Méditation. Marie, après avoir confondu notre orgueil par son obéissance à la loi la plus humiliante, condamne encore notre lâcheté par l'obéissance à la loi la plus rigoureuse. 109
Ve Méditation. Marie s'offre elle-même avec Jésus-Christ, et, par son exemple, nous apprend à faire de nous-mêmes une victime à Dieu, surtout si nous nous offrons comme elle dans des dispositions semblables à celles de son fils. 117
VIe Méditation. Marie, en soumettant son fils à la loi de la présentation, nous rappelle un devoir important, celui de la reconnoissance, qui rapporte à Dieu tout ce que nous tenons de sa bonté. 126
VIIe Méditation. Marie, en se confondant avec les femmes de la terre, malgré ses titres qui sembloient l'en dispenser, nous apprend ce que nous devons à la loi de Dieu, et quel est notre crime lorsque nous agissons contre elle. 135
VIIIe Méditation. Marie, honorée par la loi, nous enseigne quelle sera notre récompense, si nous n'agissons que d'après elle. 144

SUR L'ASSOMPTION DE LA TRÈS SAINTE VIERGE.

Ire Méditation. Le caractère distinctif de la sainteté de Marie, fut son humilité ; ainsi devoit-elle parvenir à la gloire par les humiliations, afin qu'après avoir été sur la terre conforme à son fils anéanti, elle fût récompensée de la manière la plus distinguée par ce même fils glorifié dans le ciel. 154

Pages.

IIe Méditation. Si Marie n'a pu parvenir à la gloire qu'en marchant dans la voie des humiliations, elle n'a pu de même mériter la félicité dans le ciel qu'en partageant les souffrances de son fils sur la terre. 163

IIIe Méditation. Après ses humiliations et ses souffrances, il étoit juste que Marie eût une fin glorieuse, et que, pour prérogative de sa gloire, son corps, dont étoit sorti l'Auteur de la vie, ne fût que prêté en dépôt, et non livré en proie à la mort. 173

IVe Méditation. Marie, dans le tombeau, n'en éprouve point la corruption; second degré de gloire dont Jésus-Christ récompense ses vertus. 181

Ve Méditation. Jésus-Christ, par une assomption triomphante, exalte Marie au-dessus des anges, la place à sa droite, et l'y proclame reine du ciel et de la terre; ainsi la dédommage-t-il de ses humiliations dans le temps, par la gloire dont il la couronne dans l'éternité. 190

VIe Méditation. Marie, élevée au plus haut des cieux, assise à la droite de son fils, qui lui communique par amour la puissance qu'il s'est acquise par ses mérites, y partage en quelque sorte son autorité avec sa gloire; et c'est ce qu'on peut appeler le triomphe perpétuel de sa charité. 198

VIIe Méditation. L'éclatante et glorieuse assomption de Marie fait non-seulement son triomphe, mais encore celui de l'Eglise. 206

VIIIe Méditation. Nous ne pouvons parvenir au bonheur du ciel, que par la pratique des vertus dont Marie nous a présenté le modèle; surtout de l'humilité, de la soumission à la volonté de Dieu, et de la constance dans les souffrances. 215

SUR LA DÉVOTION A LA TRÈS SAINTE VIERGE.

Ire Méditation. Il n'est point de dévotion plus solide, parce qu'à consulter la religion et la raison, il n'est point après Dieu, et l'Homme-Dieu, de sujet si digne de notre vénération que la Mère de Dieu. 224

IIe Méditation. Il n'est pas de dévotion plus raisonnable, parce que l'honneur que nous rendons à Marie se rapporte singulièrement à Jésus-Christ, qui lui-même nous a donné sur ce point le plus beau et le plus touchant des exemples. 233

IIIe Méditation. Il n'est point de dévotion plus indispensable, parce que ce culte étant fondé sur la qualité de mère de Dieu, nous devons nous y dévouer, non-seulement comme chrétiens, mais aussi comme catholiques, et comme membres de l'Eglise universelle. 242

Pages.
IVe Méditation. La dévotion à Marie, qui est d'obligation pour tout chrétien, ne nous est pas moins nécessaire, si nous nous considérons comme hommes foibles et comme pécheurs. 251
Ve Méditation. La dévotion à Marie justifiée et autorisée par une multitude de miracles avérés. 260
VIe Méditation. La dévotion à Marie justifiée par des prodiges, non-seulement dans l'ordre de la nature, mais encore dans l'ordre de la grâce. 269
VIIe Méditation. Des véritables caractères de cette dévotion, et de l'ignorance dans laquelle sont, à cet égard, les dévots et les censeurs indiscrets du culte de Marie. 277
VIIIe Méditation. Le culte que nous devons à Marie doit être non-seulement extérieur et public, mais encore intérieur et spirituel; il doit être non-seulement de vénération, mais d'imitation. 286

FIN DE LA TABLE DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

